UNIVERSITY OF ARIZONA
39001041245534

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/lafindunmonde0000anis

la fin d'un monde

Pour l'Algérie

© Editions Bouchène, Alger, 1991

Anissa BOUMEDIENE

la fin d'un monde

PQ
3989.2
B667
F56
1991

BOUCHENE

Le monde arabo-islamique au VII[e] siècle
(La première date renvoie à l'ère hégirienne, la seconde à l'ère chrétienne)

Mort de Mohammad, Prophète de l'Islam
(11 / 632)

Les califes al-Râshidûn (années de règne)
Abû Bakr (11/632 — 13/634)
Omar Ibn al-Khattâb (13/634 — 23/644)
Othmân Ibn Affân (23/644 — 35/656)
Alî Ibn Abî Tâlib (35/656 — 40/661)

La dynastie umayyade (ses premiers califes)
Muawiya Ibn Abî Sufyân (40/661 — 60/680)
Yazîd Ibn Muawiya (60/680 — 64/684)
Marwân Ibn al-Hakam (64/684 — 65/685)
Abd al-Malik Ibn Marwân (65/685 — 86/705)

Avertissement au lecteur

Il est de tradition dans le roman historique d'infliger parfois des distorsions aux faits de l'Histoire. L'auteur n'a pas voulu faire sienne cette méthode. En effet, tous les faits historiques et akhbârs *(anecdotes) mentionnés ici et concernant l'Histoire des débuts de l'Islam et celle des quatre premiers califes désignés sous le nom d'*al-khulafâ al-Râshidûn *(les califes qui marchent dans la voie droite) ont été fidèlement rapportés et peuvent être retrouvés sans peine dans les compilations des grands historiens arabes anciens dont les plus connus sont : Ibn Hishâm, Ibn Saad, al-Balâdhurî, al-Tabarî, al-Masûdî, Ibn al-Athîr et Ibn Kathîr, ou encore dans les grands classiques de la littérature arabe tels que les ouvrages d'Abû al-Faraj al-Isfahâni, Ibn Qutayba, Ibn Habîb, al-Mubarrad, Abd al-Qadîr al-Baghdâdi, et al-Nuwayrî.*

En ce qui concerne la mention de circonstances qui ont donné lieu à certains hadîths *(paroles du Prophète), l'auteur s'est exclusivement référé aux ouvrages des traditionnistes les plus renommés tels qu'al-Bukhârî, Muslim Ibn al-Hadjâdj, al-Tabarî, al-Qurtubî, Ibn Abd al-Barr, Ibn al-Athîr et Ibn Hadjar al-Asqalâni.*

Les discours de certains personnages évoluant dans les coulisses du pouvoir pourront dérouter le lecteur peu au fait de l'histoire des Arabes et de celle de l'Islam, mais ils sont d'une fidélité exemplaire, la plupart d'entre eux ayant été d'ailleurs directement traduits de l'arabe. N'oublions pas en effet qu'en ce septième siècle si fertile en événements, la grande source de référence en matière politique est Mohammad, le Prophète de l'Islam qui vient de jeter les fondements d'un Etat théocratique dont la source de référence est le Coran. Ses successeurs directs, les quatre Khulafâ al-Rashidûn s'emploieront à développer, à adap-

2 43893 U/A MAIN:C-BKS
152 U/A

ter, voire à modifier ces traditions étatiques : les deux premiers, Abû Bakr et Omar Ibn al-Khattâb auront été ses beaux-pères, les deux autres, Othmân Ibn Affân et Alî Ibn Abî Tâlib, ses gendres. Les partisans d'Othmân fondèrent en 661 l'Etat umayyade de Damas dont le règne s'étendra sur un siècle et demi ; quant à ceux d'Alî, ils créeront le mouvement chiite qui s'opposera sans cesse aux précédents.

Le lecteur voudra bien pardonner à l'auteur toutes ces précisions, mais elles lui ont paru nécessaires afin d'éviter une confusion qui s'avérerait néfaste à une juste compréhension du roman.

Ce n'est point avec le tour et le ciseau que l'on fait un homme vivant, mais avec une femme.

...car tel est le cruel amour! Il paraît doucereux et gentil, mais il est barbare et impudent et il a sa volonté qui n'est point la nôtre et il lui faut obéir avec dévotion.

PAUL CLAUDEL

1

Etat de crise

En ce printemps de l'an 35 de l'Hégire[1], une atmosphère lourde et moite s'abattit, telle une chape de plomb, sur Médine, une atmosphère indéfinissable, annonciatrice de drames.

Un peu plus de trois décennies s'étaient écoulées depuis que Mohammad, le Prophète de l'Islam, était venu l'habiter, car il était en butte aux persécutions et aux menaces de mort de sa tribu, les Quraysh, qui tenait le premier rang à La Mekke, sa ville natale. Cette tribu disposait, en effet, de grandes richesses et affirmait de surcroît sa supériorité politique et religieuse par la possession du sanctuaire sacré de la Kaaba qui était, bien avant l'apparition de l'Islam, le centre d'un pèlerinage annuel pour la moitié occidentale de la Péninsule arabique.

Si la dizaine de clans les plus en vue que comptaient les Quraysh, avaient mis en quarantaine celui du Prophète, les Hâshim, dès la manifestation de sa vocation prophétique, ces derniers cependant avaient continué à assurer sa protection jusqu'à la mort de son oncle, Abû Tâlib, qui était leur chef.

La défection de son propre clan poussa donc Mohammad à quitter La Mekke pour trouver un milieu favorable qui lui permît de poursuivre la propagation de ses idées religieuses. Le Prophète entamait alors des pourparlers avec des représentants de Médine. Les premiers contacts effectifs avec cette ville eurent lieu lors du pèlerinage de l'an 620, où il rencontra sept hommes des Khazradj, l'une des deux plus puissantes tribus médinoises. Mais, les délicates négociations en cours nécessitant plus d'une entrevue, Mohammad tint encore des réunions

1. Année 656 de l'ère chrétienne.

secrètes avec les gens de Médine pendant les pèlerinages des années 621 et 622 en un lieu appelé al-Aqaba, situé entre Mina et La Mekke et, lors de la dernière entrevue, il conclut une alliance avec les représentants des principaux clans de Médine : soixante-treize hommes et deux femmes. Ceux-ci s'engageaient formellement à recevoir le Prophète dans leur communauté et à le défendre comme l'un des leurs, par la force des armes, si nécessaire.

Avant même la conclusion de cet accord, Mohammad avait encouragé ses partisans mekkois à partir pour Médine. C'est ainsi que soixante-dix de ces émigrants désignés sous le nom de Muhâdjirûn y allèrent par petits groupes si bien que, de tous ceux qui avaient voulu s'y rendre, il resta seulement le Prophète, son jeune cousin Alî Ibn Abî Tâlib et son fidèle ami, Abû Bakr. Mais les Quraysh avaient conçu des soupçons et, pendant une réunion qui groupait la plupart des clans, il fut décidé que des jeunes gens choisis à raison d'un par clan attaqueraient ensemble Mohammad avec leurs armes et le tueraient. Ils pensaient en effet qu'à cause du grand nombre de clans impliqués dans ce crime, les Hâshim ne pourraient exercer leur vengeance et devraient en conséquence se contenter du prix du sang. Or, les conjurés qui pénétrèrent en pleine nuit dans la demeure du Prophète avec l'intention de le tuer, eurent la surprise de découvrir son cousin Alî, couché dans son lit. Ils durent renoncer à leur funeste projet tandis que Mohammad quittait secrètement La Mekke avec Abû Bakr. Les deux hommes couchèrent trois jours dans une grotte, puis, en compagnie d'un esclave affranchi et d'un nomade comme guide, ils se dirigèrent vers Médine en faisant emprunter à leurs chameaux des chemins inhabituels.

Le lundi 12 du second mois de Rabî[1], le Prophète arriva à Qubâ, un faubourg situé à cinq kilomètres de Médine. Après un séjour fort court, il fit son entrée dans la ville et descendit chez un Khazradjite jusqu'à ce qu'une habitation fût enfin prête pour le recevoir.

1. 24 septembre 622.

Dès son arrivée à Médine, qui s'appelait alors Yathrib, Mohammad allait administrer la preuve de son habileté politique et de son aptitude remarquable à conduire les hommes selon sa volonté. En effet, concrétisant l'espoir que les Médinois avaient mis en lui, il réussit rapidement à rétablir un certain ordre dans la situation fort compliquée de la ville. Car, Médine avait souffert atrocement des luttes acharnées que se livraient ses deux plus puissantes tribus : les Aws et les Khazradj. Celles-ci s'étaient établies ensemble à Yathrib après avoir quitté le Yémen, quand la digue de Marib s'était rompue. Et, si le calme avait prévalu au début de leur installation, il fut troublé peu à peu par l'inimitié croissante qui naquit entre les deux tribus.

Tout d'abord les conflits n'éclatèrent qu'entre différentes familles, mais à la longue, ils se répétèrent, s'étendirent tant et si bien que l'existence de la ville entière fut mise en jeu. Les combats tournaient généralement au désavantage des Aws qui, dans leur détresse, cherchaient du secours auprès des deux principales tribus juives de Yathrib, les Nadîr et les Qurayza. La bataille décisive qui, après de longs préparatifs, s'ensuivit à Buâth, mit aux prises non seulement les deux tribus rivales, mais encore tous les autres habitants de Yathrib ainsi que les Bédouins des environs. Le vent d'abord contraire aux Aws tourna bientôt en leur faveur et les Khazradj subirent une grave défaite. Si cette victoire avait rétabli l'équilibre entre les deux rivales, leurs combats continuels avaient épuisé toutefois les forces de Médine, et leur animosité qui couvait tel un feu sous la cendre, rendait la vie de plus en plus insupportable à ses habitants. Mais, après l'arrivée du Prophète, le cours des choses prit une autre tournure. Les Arabes de Médine avaient besoin d'un chef énergique, et Mohammad sut écarter tout ce qui pouvait fournir prétexte à querelle. Il donna aux néophytes médinois, Aws et Khazradj confondus, le nom d'*Ansâr*, « les auxiliaires ». Cette appellation puisait son origine dans le fait que les *Muhâdjirûn* ou émigrés, qui avaient abandonné à La Mekke maisons et biens, demandaient à ces derniers leur assistance et leur puissant appui. Ce fut là une des tâches essentielles du

Prophète que de faire accepter et aimer ces Muhâdjirûn qui, au début de leur émigration, vivaient dans un état misérable, avant que les premières expéditions victorieuses de l'Islam ne vinssent les enrichir.

Mohammad fit conclure entre chaque membre des *Ansâr* et chaque membre des *Muhâdjirûn* un pacte de fraternité. Son dessein était bien de former avec les habitants de Médine une *umma*, c'est-à-dire une communauté qui groupait à l'origine les croyants de La Mekke et de Yathrib. Tous étaient tenus de défendre cette *umma ;* personne ne pouvait de sa propre initiative négocier la paix avec les ennemis de cette communauté et avec les Quraysh en particulier. En effet, le but commun autour duquel le Prophète s'efforçait de grouper tous ses partisans était bien la guerre contre les habitants de La Mekke, sa ville natale. Et il est vrai que durant tout le séjour de Mohammad à Médine, les conflits entre les Aws et les Khazradj tombèrent peu à peu dans l'oubli et que leur hostilité disparut graduellement. Mieux encore, les *Ansâr* commencèrent à sentir qu'ils ne formaient plus qu'une seule et même famille et ils représentaient sans conteste l'une des principales bases du pouvoir politique du Prophète.

Lorsque La Mekke fut conquise en 630, et que Mohammad y fit une entrée triomphale, les *Ansâr* ne lui cachèrent pas leur inquiétude de le voir abandonner Médine pour s'en retourner dans sa ville natale. Mais le Prophète les rassura pleinement en leur affirmant que son plus cher désir était de vivre et de mourir auprès d'eux. Cependant, les *Ansâr* ne tardèrent pas à manifester une nouvelle fois leur appréhension à l'issue de la fameuse bataille de Hunayn qui se déroula quinze jours après la prise de La Mekke. Le Prophète, qui faisait le partage de l'énorme butin conquis, offrit de riches présents à ses adversaires de la veille dans le but de gagner leurs cœurs et de s'attirer leur fidélité. Les *Ansâr* qui, eux, s'en allaient les mains vides, se montrèrent très mécontents et craignirent que Mohammad n'eût l'intention de les abandonner. Le Prophète leur rappela alors qu'il les avait unis au moment où ils vivaient dans l'inimitié,

puis il leur témoigna sa reconnaissance pour leur soutien indéfectible. Il les invita enfin à se trouver heureux, en leur faisant remarquer que si d'autres s'en retournaient chez eux avec des troupeaux, eux rentreraient à Médine avec l'Envoyé d'Allâh. A ces mots, les *Ansar* fondirent en larmes et partirent, le cœur tranquille. Mohammad fut fidèle à sa promesse : il resta à Médine jusqu'à sa mort, le 15 du premier mois de Rabî de l'An 11[1].

Par la suite, Médine garda sa position privilégiée en devenant la capitale du jeune Etat islamique dont la puissance croissait de jour en jour. Avec le temps, la ville avait perdu de son austérité initiale, car le butin des pays récemment conquis y avait déversé le luxe et la richesse. Mais en ce printemps de l'année 35[2], il était patent que Médine souffrait d'un malaise profond et général.

Arbad remontait la rue principale écrasée de soleil. Depuis son retour, la morosité habitait ses moindres pensées et il se prenait parfois à rêver à ses actions d'éclat et à sa liberté perdue. Les circonstances l'avaient confiné dans des tâches administratives qui, même si elles revêtaient quelque importance, lui paraissaient, eu égard à son glorieux passé, tout à fait mornes et dénuées d'intérêt. Il gardait la nostalgie de ces villes de garnison où il avait vécu : Kûfa et Basra, notamment, à partir desquelles avaient été organisées les conquêtes de la Perse, de l'Azerbaïdjan, de l'Arménie et du Caucase. Homme d'action, aimant le danger, il avait participé à de nombreuses expéditions. Par comparaison à l'exaltation de jadis, les nouvelles qu'il glanait dans ses nouvelles fonctions lui semblaient bien démoralisantes. Le mécontentement populaire allait croissant : des plaintes, chaque jour plus nombreuses, déferlaient de toutes les provinces du royaume.

Le troisième calife de l'Islam, Othmân Ibn Affân, s'était créé des adversaires dans les milieux les plus différents. Ne possé-

1. 8 juin 632.
2. An 656 de l'ère chrétienne.

dant pas la forte personnalité de son prédécesseur, Omar Ibn al-Khattâb, le souverain n'avait pas réussi à maintenir l'équilibre entre tous les éléments hétérogènes qui s'opposaient entre eux. Comme Arbad ne manquait ni de lucidité, ni de sagacité, il pressentait qu'une page de l'histoire était en train de se tourner.

Il était si absorbé dans ses réflexions qu'il sursauta lorsqu'une main se posa sur son épaule. Il se retourna. Maslama lui souriait.

— Quelle surprise ! fit Arbad, je suis bien heureux de te voir.

Sa joie était sincère. Maslama était son ami d'enfance. Ils avaient grandi à La Mekke d'où le père d'Arbad était natif. A la mort de ce dernier, Arbad, tout enfant, était venu à Médine vivre chez son oncle maternel, Abû Salama qui l'avait recueilli. Son départ de La Mekke n'avait pas affaibli ses liens avec Maslama. Au contraire, leurs destins n'avaient cessé de se croiser, car ils s'étaient souvent retrouvés dans les mêmes colonies militaires pour combattre côte à côte.

— Je te croyais absent de Médine ?

— J'y suis depuis peu, dit Maslama. Je reviens de Kûfa et je repars sur l'Egypte.

— Que fais-tu à présent pour tant voyager ?

Maslama eut une minute d'hésitation, puis il ajouta très vite :

— Je voyage pour mes affaires. Je me suis lancé dans le négoce. Et toi ? Toujours dans l'administration du calife ?

— Toujours ! J'y moisis !

Maslama eut un petit rire.

— Je t'admire.

— Pourquoi !

— Il doit te falloir beaucoup de foi et de courage.

Arbad leva un sourcil interrogatif.

Maslama eut un autre rire.

— Tu m'as toujours fait l'effet d'un garçon pétillant d'intelligence. L'aurais-tu perdue par hasard ? Ou est-ce la fidélité due au calife qui t'égare ?

Arbad haussa les épaules :

— Je suis lucide, tu sais.

— Justement. Tiens, j'habite maintenant à deux pas. Me feras-tu l'honneur d'entrer chez moi ?

Arbad sourit.

— Toujours aussi moqueur, ce Maslama !

— Mon cher, seul l'humour aide à vivre. Il vaut mieux rire de ses propres malheurs qu'en pleurer. Cela rend les choses plus supportables.

Arbad le regarda. Ils avaient tous deux des caractères opposés, mais paradoxalement, c'était cette opposition qui l'avait rapproché de Maslama.

Ils s'engouffrèrent dans une petite rue latérale et pénétrèrent dans une maison d'allure modeste. Arbad ne put s'empêcher de penser que le négoce, auquel se livrait son ami, ne l'avait pas enrichi quand bien des marchands affichaient un luxe insolent.

Maslama lui présenta des dattes et du lait.

— Tu m'excuseras, mais ce sont les seules richesses que j'ai à t'offrir. Comment va Abû Salama ?

— Il est en voyage. Il est allé à La Mekke avec son fils aîné, Fadl, dont la santé est chancelante en ce moment. Ils ne vont pas tarder à rentrer.

— Et toi ?

— Moi ? ça va ! Enfin on fait aller.

— Ce n'est pas facile, n'est-ce pas ?

Arbad demeura silencieux. Maslama continua tandis que son visage prenait un air dur :

— Le calife n'a commis que des erreurs, et maintenant il récolte le fruit de ses erreurs.

— Othmân manque peut-être d'énergie et d'initiative, soupira Arbad.

— Seulement d'énergie et d'initiative ? Tu fais vraiment preuve de charité à son égard. Enfin, je comprends que tu te croies obligé d'assurer sa défense, puisque tu travailles pour lui.

— Cela ne m'empêche pas d'être lucide, protesta Arbad. Je sais aussi prendre mes distances.

— Tu ne m'en donnes pas l'impression.

Arbad s'énerva. Les coins de sa bouche se crispèrent.

— Je ne suis ni sourd, ni aveugle. Je suis même très bien placé pour savoir que le mécontentement gagne toutes les provinces à une allure vertigineuse.

Ce fut au tour de Maslama de garder le silence un instant. Il pensait à l'opposition qui avait amélioré ses méthodes d'organisation : des réseaux actifs de nombreux correspondants avaient été mis sur pied dans toutes les provinces du royaume. Ils se tenaient mutuellement au courant des méfaits et injustices de leurs gouverneurs, puis divulguaient aussitôt leurs informations auprès de tous les gens qu'ils rencontraient. Mais pour ne pas éveiller les soupçons des agents du pouvoir, ils disaient avec hypocrisie, en simulant la satisfaction :

— Notre province, Dieu merci ! est en bonne santé comparée aux autres cités du califat, minées par tant de maux.

Ils attisaient de cette façon l'inimitié et les rancœurs contre le calife, chez des populations qui étaient bien décidées à ne plus subir d'exaction sans réagir.

Comme s'il lisait dans les pensées de Maslama, Arbad ajouta :

— Les plaintes affluent de tous côtés. Il y a sans aucun doute des causes à cela.

Maslama réprima un sourire.

— Dis plutôt des maux.

— Des maux, si tu veux.

— Ce n'est pas « si je veux ». Ces maux sont nombreux et bien réels. Je vais te les nommer un par un. Commençons par le népotisme et l'esprit de clan.

Au fur et à mesure que Maslama critiquait la politique de Othmân, il s'échauffait et citait des noms pour mieux convaincre Arbad de la justesse de ses accusations. Il lui rappela notamment que le calife avait pris pour conseiller et secrétaire son cousin germain, Marwân Ibn al-Hakam et qu'il avait conservé à son poste de gouverneur de Syrie, son autre cousin Muawiya Ibn Abî Sufyân alors qu'il s'était empressé de destituer tous les autres responsables des provinces, après la disparition du calife Omar, afin d'y placer nombre de ses parents :

ainsi avait-il nommé son cousin maternel Abd Allâh Ibn Amir au gouvernorat de Basra.

Arbad fit la moue et observa à son propos :

— Il est célèbre pour son habileté militaire et sa générosité. Dans le domaine des travaux publics, il a quelques réalisations à son actif : principalement la construction de plusieurs canaux.

— Tu vois que tu défends Othmân, fulmina Maslama.

— Je ne le défends pas. J'essaie d'être objectif.

La riposte d'Arbad ne découragea pas Maslama qui lui jeta à la tête le nom du frère de lait du calife, Abd Allâh Ibn Sad à qui le souverain avait confié le gouvernement de l'Egypte, après l'avoir enlevé au prestigieux général Amr Ibn al-As qui en avait assuré la conquête avec tant de brio.

— Cet Abd Allâh Ibn Sad est un apostat, poursuivit Maslama avec indignation. Il était le secrétaire du Prophète quand il a renié l'Islam. Il faisait partie des quatre hommes que Mohammad a condamnés à mort lors de la prise de La Mekke. Mais Othmân est allé demander sa grâce au Prophète et il a réussi à obtenir son pardon.

Arbad ricana.

— Eh bien ! Abd Allâh a manifesté sa gratitude à Othmân en soulevant des troubles pour favoriser son élection au califat.

— Oui, mais n'oublie pas qu'Abd Allâh, devenu le nouveau gouverneur de l'Egypte, s'est avéré incapable de venir seul à bout de l'offensive des Byzantins qui avaient envoyé une flotte pour reprendre Alexandrie. Et qui s'est-on dépêché de rappeler en Egypte pour sauver les Arabes du désastre ?

— Si le calife a rappelé Amr Ibn al-As, soupira Arbad, c'est parce que son frère de lait n'avait pu maîtriser la situation.

— Exactement ! Il s'en est montré incapable, à la différence d'Amr. Et qu'a fait ensuite notre brave Othmân pour remercier Amr de tous les services qu'il avait rendus ? Il l'a congédié, une seconde fois, comme un malpropre.

— Disons pour être tout à fait juste qu'il a offert à Amr le poste de gouverneur militaire de l'Egypte, mais que ce dernier

l'a refusé.

La colère contracta les traits de Maslama.

— Bien sûr qu'il l'a refusé! Par ce refus, il a montré qu'il était un homme plein de dignité en ne voulant pas d'un pouvoir morcelé. Car n'oublie pas que si Amr a fait la conquête de l'Egypte, il a aussi donné tous ses soins à l'administration de cette dernière, à l'organisation des tribunaux, à la perception des impôts. Autrement dit, à cet homme qui a fait la preuve de sa compétence et qui a été seul maître à bord pendant longtemps, on vient brutalement proposer de partager son pouvoir en confiant l'administration des finances à un autre.

Arbad hocha la tête et constata avec placidité :

— En effet! Je peux même t'en donner la raison. Le calife est très content qu'Abd Allâh ait réussi à doubler les revenus de l'Etat égyptien : le montant des impôts perçus est de quatre millions de dinars alors qu'il était de deux millions au temps d'Amr.

La voix de Maslama prit une intonation triomphante.

— Bien sûr! Eh, voilà bien l'une des causes de l'impopularité du calife en Egypte. Lorsqu'Othmân a dit, non sans perfidie à Amr Ibn al-As : « Après ton départ, l'Egypte a donné tout son lait! », Amr lui a répondu du tac au tac : « C'est précisément parce que vous avez rendu maigres tous ses enfants! » Aujourd'hui, le nom d'Othmân est honni là-bas, alors qu'Amr avait fait aimer celui d'Omar, car dès la conquête de l'Egypte faite, il s'était engagé officiellement envers ses habitants à épargner leur sang, à ne vendre ni femmes ni enfants, à protéger leurs biens et à percevoir un impôt raisonnable.

— Amr Ibn al-As a tenu parole, renchérit Arbad.

— Et le calife n'a cessé de l'humilier. Ses critiques ont tellement écœuré Amr qu'il a dit à Othmân : « J'étais déjà gouverneur du vivant d'Omar et il a toujours été satisfait de mes services. » Sais-tu ce que le calife lui a répondu?

— J'ai eu un vague écho de l'histoire, mais rafraîchis-moi la mémoire!

Maslama eut un sourire sarcastique.

— Le calife a dit à Amr : « Si je m'étais comporté avec toi comme l'a fait Omar, sans doute aurais-tu marché droit, mais je t'ai montré de l'indulgence, et toi, tu as fais preuve d'une grossière impudence. » Du coup, Amr ne s'est pas gêné pour le moucher et lui a répondu : « J'ai vu ton père, Affân, et le mien, al-As Ibn Wâïl. Par Dieu, mon père est bien plus noble que le tien ! » Othmân s'est aussitôt fait tout petit et lui a dit : « Qu'avons-nous à revenir aux mœurs préislamiques en nous jetant au visage la noblesse de nos pères. » Mais ces propos ont tant affecté Amr qu'il est aussitôt allé se plaindre chez Alî Ibn Abî Talîb, al-Zubayr Ibn al-Awwân et Talha Ibn Ubayd Allâh et il n'a pas manqué d'exciter leur animosité à l'égard du calife.

Maslama remarqua qu'Arbad avait tiqué au prononcé de ces trois noms ; néanmoins comme son ami s'obstinait à garder le silence, il poursuivit :

— Amr ressent une telle haine pour Othmân qu'il n'a pu supporter de rester marié avec sa sœur utérine, Umm Kulthûm, et il l'a immédiatement répudiée. A présent des troubles ont éclaté en Egypte, et je te prédis que sous peu ce sera pire.

Arbad fixa son ami avec attention. Maslama soutint son regard, lui sourit, tout en constatant :

— Je n'ai pas encore terminé l'énumération des maux.

Arbad répondit à son sourire.

— Vas-y, je t'écoute.

— Outre que le calife n'a cessé de soutenir et de favoriser son propre clan, celui des Umayya Ibn Abd Shams, il y a aussi son inaction devant les fonctionnaires prévaricateurs. Tu n'es pas d'accord ?

Arbad ne souffla mot, mais il sembla à Maslama, en dépit de ce silence, que ses arguments commençaient à ébranler son ami ; il avait d'ailleurs réservé sciemment pour la fin de sa démonstration ceux qu'il considérait comme les meilleurs. C'est alors qu'il se décida à évoquer le cas du gendre du calife, Saâd Ibn al-As qui avait épousé successivement deux des filles d'Othmân.

— Si le calife a démis son gendre de ses fonctions de gou-

verneur de Kûfa, nota Maslama avec satisfaction, c'est bien parce qu'il y a été contraint et forcé par les Kûfiens.

— C'est vrai, admit Arbad, le calife a été obligé de céder alors que, quelques mois auparavant, il s'opposait farouchement à cette destitution.

Maslama eut un ricanement.

— Et comment ! Les habitants de Kûfa s'étaient déjà plaints plusieurs fois au calife, car ils étaient furieux que Saâd Ibn al-As ait accaparé les terres du Sawâd Iraquien en les distribuant exclusivement aux Qurayshites, ce qui évidemment a entraîné des troubles.

Arbad se remémora la brutalité des procédés que Saâd Ibn al-As avait utilisés pour réprimer ces troubles, ce qui avait encore exaspéré la colère des Kûfiens, mais il garda pour lui le fruit de ses réflexions. Comme s'il suivait le fil des pensées de son ami, Maslama continua :

— Une dizaine de Kûfiens, conduits par un homme respecté et influent, Mâlik al-Ashtar, sont donc venus trouver le calife pour demander la destitution de son gendre.

Tout en parlant, il s'avisa avec étonnement que les mains d'Arbad tremblaient légèrement. Ce dernier constata d'un air pensif :

— Othmân s'est refusé à écouter leurs doléances et a invité Saâd à rejoindre son poste au plus vite.

Maslama laissa échapper un petit rire narquois.

— Notre calife a tant de finesse qu'il n'a même pas réalisé que Mâlik al-Ashtar n'était pas le genre d'homme à se laisser faire. Mâlik est donc revenu en toute hâte à Kûfa et il a soulevé aussitôt la population, puis il s'est rendu avec une forte troupe aux abords de la ville. Lorsqu'il a vu le gendre du calife s'en approcher, il lui a dépêché deux cavaliers — chacun commandait une troupe de cinq cents hommes — en leur ordonnant de lui rapporter la tête du gouverneur s'il refusait de faire demi-tour. Ce dernier leur a dit : « Je partirai, mais mes chameaux sont épuisés ; laissez-moi pénétrer dans la ville juste le temps d'acheter des vivres et du fourrage pour mes montures. » « Tu

ne resteras pas une heure de plus, lui ont dit les émissaires. Retourne d'où tu viens ou bien nous te tuerons. »

— Et quand le gouverneur a vu leur détermination, il a dû céder et rebrousser chemin, observa Arbad.

Maslama crut déceler dans la voix de son ami une certaine jubilation.

— Exactement. Puis Mâlik al-Ashtar s'est rendu à la mosquée et à proclamé de sa propre autorité comme nouveau gouverneur, Abû Mûsa al-Asharî qui est un compagnon du Prophète et qui a organisé, sous le califat d'Omar, l'occupation du Khusistân. Et Othmân a dû ratifier, contre son gré, cette nomination. Tu es bien d'accord ?

— Tout à fait.

— Rassure-toi, je n'ai pas terminé...

— Je vois que tu es déchaîné, remarqua Arbad avec un sourire amusé.

— Trouves-tu mes propos exagérés ?

— Non, soupira Arbad, je le voudrais, mais...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Mais tu ne le peux pas, précisa Maslama, d'un air satisfait. Il ajouta en faisant un geste circulaire du bras :

— Et ce luxe ! Tu as vu tout ce luxe ? Les Ansâr qui se trouvent en butte à de sérieuses difficultés économiques, et ils sont plus nombreux qu'on ne l'imagine, le trouvent carrément insultant.

En entendant Maslama parler du luxe, il revint à la mémoire d'Arbad un incident qui, dans sa jeunesse, avait frappé son imagination ; il avait trait à l'austérité du calife Omar qui était entré dans une violente colère en apprenant que le fondateur de la ville de Kûfa, le fameux général Saâd Ibn Abî Waqqâs, avait voulu imiter le faste des Perses en s'y faisant construire un magnifique palais sur le modèle du Taqî-Khusraw à al-Madâïn. Omar, redoutant que le luxe persan n'exerçât une influence pernicieuse sur les Arabes, n'avait pas hésité à envoyer des gens pour brûler le palais, et l'ordre avait été exécuté sur-le-champ.

— Les Ansâr sont pour la plupart opposés à la politique du

calife, reconnut Arbad.

Sa remarque fit exploser Maslama.

— Comment ne le seraient-ils pas ? Au lieu d'assigner aux combattants le butin produit par les conquêtes, comme le faisait naguère le Prophète, Othmân en a réservé une partie pour les gouverneurs et une autre pour les membres de sa famille. Jamais Abû Bakr et Omar n'ont mis la main sur le Trésor public comme le calife le fait en en donnant l'argent à ses parents. Il a en outre offert à des hommes de son choix des terres qui avaient déjà été distribuées aux Muhadjirûn et aux Ansâr lors des conquêtes.

Maslama s'arrêta un instant pour reprendre son souffle, puis il frappa du poing sur la table basse surmontée d'un plateau de cuivre.

— Nous courons aujourd'hui à la catastrophe. Il y a des signes précurseurs qui ne trompent pas. Te souviens-tu du violent incident qui s'est produit quand nous faisions partie de l'équipage de la flotte à la bataille de Dhât al-Sawârî ?

— Quel combat ! soupira Arbad. Nous avons remporté là une belle victoire sur Byzance. C'était il y a quatre ans, quatre ans déjà !

Maslama remarqua le regard nostalgique de son ami tout en poursuivant :

— Cet incident a été causé par l'un des fils du premier calife, Mohammad Ibn Abî Bakr qui combattait à nos côtés. Il n'a pas cessé pendant toute la traversée de dénoncer les agissements d'Othmân, et ses discours ont fait un tel effet sur l'équipage que le commandant de la flotte en a pris ombrage ; il ne voulait plus le laisser embarquer avec nous. Te souviens-tu des propos que Mohammad Ibn Abî Bakr a tenus ?

— Rappelle-les moi !

— Il disait : « Othmân a écarté tous les compagnons du Prophète et il a fait rentrer les gens que Mohammad avait exclus. » Il a même ajouté qu'il était licite de faire couler le sang du calife puisqu'il déviait de la voie qu'avait tracée le Prophète et qu'avaient suivie ses deux prédécesseurs.

Maslama se tut, et Arbad posa sur lui un regard perçant. Il eut brusquement le sentiment que son ami d'enfance jouait un rôle actif dans l'opposition au calife. Les continuels déplacements de Maslama dans toutes les provinces, son prétendu négoce qui ne l'enrichissait pas, sa propagande enflammée et sans faille plaidaient en faveur de cette hypothèse. Arbad s'inquiéta pour cet homme qu'il chérissait autant qu'un frère. En même temps, il l'envia secrètement de garder une liberté absolue d'action et d'échapper de la sorte à un univers de mots fallacieux et de simagrées.

Maslama fixait le sol. Il paraissait soudain perdu dans une sorte de rêverie intérieure. Quelques minutes s'écoulèrent avant qu'il ne levât les yeux et laissât échapper sur un ton convaincu :

— La vie appartient à celui qui ose : ceci est vrai en politique comme en amour. Quand on se laisse écraser par les contraintes, le conformisme et les conventions sociales, autrement dit qu'on refuse de devenir maître de son destin, il ne faut pas ensuite gémir et pleurer sur le fait qu'on meurt étouffé.

Arbad fit un signe de tête approbatif tout en précisant :

— Le Prophète, le premier, nous a donné l'exemple en se mettant au ban de son clan, les riches Quraysh. Il a dû affronter leurs insultes et leurs plus cruelles satires. Si, au début de sa prédication, il avait cédé à la pression sociale, il n'y aurait jamais eu l'Islam.

Maslama sourit et cacha ses mains dans les larges manches de son vêtement.

— La vérité est qu'on n'a jamais rien pour rien. Il faut toujours se tenir prêt à payer le prix de ce qu'on désire vraiment.

Une lueur passa dans les yeux de Maslama. Cette lueur, Arbad la connaissait bien : il l'avait toujours vu briller, la veille des combats. Il se leva et adressa un sourire triste à Maslama. Sa voix contenait comme une sorte de reproche quand il le questionna :

— Tu ne restes donc pas un peu avec nous ? Il te faut repartir de suite ?

Son ami posa une main sur son bras.

— Je pars demain pour l'Egypte.

Arbad eut un hochement de tête. Les deux hommes se regardèrent longuement dans les yeux, et Maslama comprit qu'Arbad avait tout deviné de ses activités. Ils s'étreignirent avec émotion.

— Quoi qu'il arrive, dit Arbad, en se dégageant, prends bien soin de toi.

Il sortit sans attendre de réponse, et la porte de bois se referma derrière lui dans un grincement sinistre.

Un vent tiède courait dans les broussailles et secouait les buissons. La lumière déclinante effleurait de ses rayons obliques les façades des maisons.

Arbad pensa soudain que ce qui se passait entre le calife et son peuple, était analogue à ce qui se passe au niveau d'un couple : quand les partenaires accumulent les griefs de part et d'autre sans espoir de réconciliation, la rupture est à brève ou lointaine échéance inéluctable.

2

Sur le chemin du retour

La caravane quitta La Mekke à la fin du jour. La nuit tapissait peu à peu de ses voiles la ville sainte, de forme allongée, située dans une vallée aride, entourée de montagnes.

On avait allumé des fanaux devant les files de chameaux et les litières, si bien que la contrée était toute brillante de lumière. La caravane regroupait une foule de gens venus des différentes provinces comme la Syrie, l'Iraq, le Khurasân et le Fars. Le voyageur qui s'éloignait du convoi un moment ne pouvait, en raison de la multitude, regagner sa place s'il ne disposait pas d'un signe de ralliement qui l'aidât à le reconnaître.

Pour se rendre à Médine, on avait préféré l'itinéraire appelé al-Tarîq al-Sultânî, qui longeait la côte, à celui qui passait à l'est de la grande harra, vaste désert de basalte dont la terre, recouverte de pierres noires, semblait calcinée par le feu.

Le premier lieu où les voyageurs campèrent fut la fertile vallée de Batn Marr qui abondait en palmiers. Durant cette halte, Abû Salama qui voyageait en compagnie de son fils aîné Fadl, lia connaissance avec deux jeunes gens qui paraissaient avoir entre vingt-cinq et trente ans. Ils lui dirent être originaires du Nadjd et appartenir au clan des Khafâdja, branche de la grande tribu des Banû Uqayl. Tawba Ibn al-Humayyir et son frère Abd Allâh firent si bonne impression à Abû Salama qu'il les invita à partager son repas.

Le vieux seigneur médinois s'intéressa davantage à Tawba quand il apprit que celui-ci était poète. Abd Allâh Ibn al-Humayyir, qui avait l'air aussi réservé que son frère était spontané, précisa que ce dernier s'était déjà distingué avec succès dans des joutes poétiques, et que sa poésie était d'ailleurs fort

appréciée par les différents clans de leur tribu.

Abû Salama pria le jeune homme de lui réciter quelques-unes de ses pièces de vers. Tawba s'exécuta de bonne grâce. Ses poèmes étaient de facture classique. Il suivait en effet la tradition des aèdes préislamiques qui commençaient invariablement leurs compositions poétiques — fussent-elles satires, panégyriques ou odes lyriques — par un prologue amoureux, appelé *nasîb* où le poète évoque le souvenir de sa belle, se rappelle ses charmes et pleure sur ces *atlâl* que sont les vestiges du campement, abandonnés par elle.

Abû Salama trouva les vers de Tawba joliment tournés, mais il pensa que le jeune poète n'avait pas encore vécu cet amour-passion dont il essayait d'exprimer les effets. Les émotions décrites avaient un côté artificiel, et ses vers ne renfermaient pas ces accents de sincérité qui convainquent de l'indéniable authenticité des sentiments. Le vieux seigneur garda son appréciation pour lui et il se contenta d'adresser au jeune homme de vagues compliments sur son talent.

La caravane parcourait deux étapes pas jour : l'une après l'aurore, et l'autre, le soir. Il y avait pour les voyageurs d'importants dépôts d'eau où ils se désaltéraient. Les chameaux de bât transportaient les vivres ainsi que des médicaments, du sirop et du sucre, destinés à ceux qui pouvaient tomber malades en cours de route. Quand la caravane campait, on préparait la nourriture dans de grands chaudrons en cuivre et l'on donnait à manger aux voyageurs pauvres comme à ceux qui n'avaient pas de provisions.

Tawba observait avec soin tous les détails du paysage qui s'offrait à ses yeux. Au nord du Marr al-Zahrân, vallée au lit fertile, la route passait par Usfân, située dans une large plaine entre des montagnes et regorgeant de lotus. C'était là que le Prophète avait mené en l'an 6 de l'Hégire[1] une expédition contre les Banû Lihyân.

La caravane campa ensuite à l'étang de Khulays qui se trou-

1. An 627 de l'ère chrétienne.

vait à quelque distance de la côte, sur un vaste territoire abondant en enclos plantés de palmiers. Dans cette contrée où les Arabes avaient coutume de tenir un grand marché, la vue de deux châteaux en ruine, dont l'un était dans la plaine et l'autre sur la cime d'une montagne, fit rêver Tawba sur la vie de ceux qui les habitaient autrefois.

Après une demi-journée de marche, les voyageurs passèrent par le défilé d'al-Sawîq qui renfermait beaucoup de sable. Abû Salama et ses nouveaux amis y burent copieusement de cette boisson à base d'orge séchée qui empruntait son nom au défilé. Souvent, des émirs généreux emplissaient les réservoirs de cette boisson mélangée à du sucre afin que le public s'y abreuvât. Abû Salama rappela à cette occasion que le Prophète Mohammad avait franchi ce défilé, escorté par ses compagnons qui n'avaient avec eux aucune nourriture. L'Envoyé de Dieu prit alors du sable qu'il leur donna. Lorsqu'ils le burent, ils lui trouvèrent le goût du sawîq.

La caravane voyagea encore trois autres jours avant d'arriver à la vallée de Râbigh. La pluie ne cessait d'y former des étangs dans lesquels l'eau séjournait longtemps. Chacun avait la gorge serrée à la pensée de l'épreuve redoutable qui les attendait avant l'arrivée à Badr. En effet, on allait aborder la terrible traversée du désert d'al-Bazwâ, ce désert où le guide le plus averti risque de s'égarer. Trois jours de marche furent nécessaires pour le franchir.

De Râbigh, des routes secondaires remontaient vers le nord, à travers les montagnes en direction de Médine. Elles étaient d'un accès plus direct, mais aussi plus difficile qu'al-Tarîq al-Sultânî qui longeait la côte. La route principale tournait à Badr où la caravane s'arrêta pour camper. La petite ville au sud-ouest de Médine se trouvait à une nuit de voyage de la côte. Elle était placée dans une plaine entourée de collines escarpées et de dunes de sable fin. Tawba y découvrit des vergers plantés de palmiers, contigus les uns aux autres, puis une forteresse imprenable où l'on accédait par le fond d'une vallée située entre les montagnes.

Abû Salama, qui avait manifesté un grand détachement durant les étapes précédentes, y compris la plus éprouvante, ne put cette fois contenir son émotion devant ce lieu tout chargé d'histoire et qui ne s'effacerait jamais de sa mémoire. Il demanda à Tawba de l'accompagner dans sa promenade. A peine avaient-ils fait quelques pas qu'il saisit le bras du poète, en désignant les alentours d'un geste circulaire.

— Regardez, mon jeune ami, c'est ici que tout a vraiment commencé pour nous, les Musulmans. C'est ici que nous avons savouré le bonheur de la première victoire. C'est ici que nous avons compris que le monde, tôt ou tard, s'offrirait à nous puisque Dieu était avec nous.

Tawba regarda le vieux Médinois avec un intérêt non dissimulé. Abû Salama avait eu une vie pleine, riche d'expériences diverses. Il avait beaucoup voyagé dans toute la péninsule arabique et avait vécu des aventures à la fois exaltantes et périlleuses. Il avait été l'un des témoins privilégiés du formidable bouleversement social, politique et religieux qui avait secoué la péninsule avec l'avènement de l'Islam. Tawba avait envie qu'il lui racontât son époque qui était aussi celle de tous ceux qui l'avaient partagée avec lui.

— Je vous en prie, parlez-moi de cette bataille. J'aimerais tout apprendre, tout connaître.

Le vieillard lui serra un peu plus fort le bras. Il savait que les poètes se montraient généralement friands de ce genre de récits. Qui pouvait affirmer que demain il ne resterait pas trace de ses propos dans quelques écrits ?

— Cette bataille, commença-t-il, eut lieu le dix-neuvième jour du mois de Ramadân de l'an 2[1]. Ce fut cette année-là que fut institué le jeûne du Ramadân. La nouvelle était parvenue à Médine qu'une caravane de mille chameaux revenait de Syrie à La Mekke, avec près de soixante-dix cavaliers originaires de différents clans de Quraysh. Elle était conduite par l'un des personnages mekkois les plus influents, Abû Sufyân Ibn

1. 15 mars 624.

Harb, chef du clan qurayshite des Umayya Ibn Abd Shams.

— Le père de Muawiya, notre actuel gouverneur de Syrie, murmura Tawba.

Abû Salama lui adressa un sourire.

— C'est cela même. En ce temps-là, Abû Sufyân était l'adversaire acharné du Prophète. L'existence des Muhâdjirûn à Médine étant fort misérable, Mohammad caressa immédiatement le projet d'attaquer la caravane et partit aussitôt pour Badr dans l'espoir de l'intercepter. Abû Sufyân, qui redoutait un coup de main de Médine, avait de son côté envoyé un message à La Mekke. Il demandait des renforts pour protéger le convoi pendant qu'ils traverseraient cette région. Sa demande fut satisfaite. Les Mekkois lui envoyèrent neuf cent cinquante homme, issus de tous les clans de Quraysh. Ils étaient commandés par Abû Djahl, le chef du clan des Banû Makhzûm.

— Mon père m'a dit qu'il était l'un des plus grands ennemis du Prophète, s'exclama Tawba.

— C'est exact. Son opposition à Mohammad était bien plus violente que celle d'Abû Sufyân. Abû Djahl avait été l'instigateur de la mise en quarantaine des Hâshim, le clan du Prophète.

Abû Salama s'interrompit quelques secondes.

— Je perds le fil des événements. Que disais-je avant cela?

— Vous disiez qu'Abû Djahl quitta La Mekke avec une troupe de neuf cent cinquante hommes sous ses ordres.

Abû Salama porta la main à son turban pour le rajuster avant de reprendre son récit.

— Avant d'atteindre Badr, les Mekkois reçurent un message d'Abû Sufyân les avertissant que, grâce à des marches forcées sur une route plus proche de la côte que la route habituelle, il avait pu éviter les Musulmans. Cependant, Abû Djahl, en dépit de ce message et de la désapprobation de quelques hommes sages, décida de continuer sa marche sur Badr pour en découdre avec les Musulmans.

— Pourquoi diable s'est-il obstiné, alors qu'il savait que la caravane était sauve? s'étonna Tawba.

— Abû Djahl voulait faire une démonstration de force. Les Polythéistes se croyaient si forts qu'ils n'ont pas douté un seul instant de leur victoire sur les Musulmans. Je pense qu'Abû Djahl voyait là l'occasion d'acquérir une certaine gloire militaire, étant donné que c'était Abû Sufyân qui avait habituellement le privilège du commandement quand il était présent.

— Ce qui justifiait leur confiance, c'était peut-être la disproportion entre les effectifs des deux armées en présence, rétorqua Tawba. Quels étaient ceux des Musulmans ? Un peu plus de trois cents ?

— Nous étions exactement trois cent quatorze Musulmans contre neuf cent cinquante Mekkois polythéistes. Nous les avons terrassés et nous leur avons infligé une humiliation sans précédent.

A ces mots, les yeux d'Abû Salama brillèrent de fierté. Il prit un ton triomphant.

— La troupe des Musulmans se composait de deux cent trente et un Ansâr et quatre-vingt trois Muhâdjirûn. Parmi les Ansâr, c'était notre tribu, les Khazradj, qui avait fourni le contingent le plus important avec cent soixante-dix hommes contre soixante et un des Aws. Les Mekkois étaient mieux équipés que nous et disposaient d'une importante cavalerie alors que la nôtre était presque inexistante. Mais nous avions la rage au ventre, et la mort ne nous faisait pas peur. Nous nous sommes dit que la victoire serait la confirmation du châtiment prédit aux Infidèles depuis longtemps. Ils subirent une défaite totale en perdant de nombreux chefs dont Abû Djahl, et ce qui était le pire pour eux : tout leur prestige et leur crédibilité. Cette bataille demeurera toujours pour moi un souvenir inoubliable.

Tawba fixa le patriarche d'un air attendri. Il se le représenta un instant en guerrier vigoureux, frappant d'estoc et de taille sur les païens, mais il n'était plus à présent qu'un lion vieillissant, sans griffes et sans crocs.

— J'imagine que ce dut être un combat terrible.

— Les frères se battaient contre leurs propres frères, les pères contre leurs fils, les oncles contre leurs neveux, soupira

Abû Salama.

Tawba lui lança un regard interrogatif.

— Oui, mon jeune ami, reprit Abû Salama, les frères étaient devenus les ennemis de leurs propres frères, et les fils, de leurs pères. On ne l'oublie que trop souvent, mais je vais vous citer des exemples. A Badr, Abd al-Rahman, le fils de notre défunt calife, Abû Bakr, et qui était resté un mécréant, combattit son propre père. Alî Ibn Abî Tâlib dut aussi combattre ses deux frères, demeurés infidèles. Même les oncles et le gendre du Prophète se battirent aussi contre ce dernier.

— Mais, objecta Tawba, l'oncle du Prophète, Hamza Ibn Abd-al-Muttalib, se trouvait dans les rangs des Musulmans.

— Son oncle, Hamza, oui, mais pas son autre oncle paternel, al-Abbâs qui, lui, fut fait prisonnier à Badr. Je me souviens que notre Prophète — que le salut de Dieu soit sur lui — est demeuré éveillé, la première nuit après la bataille. Lorsque les Compagnons lui ont demandé les raisons de son insomnie, il a répondu : « J'ai entendu les gémissements d'al-Abbâs qui était ligoté ! ». Les Compagnons se sont dépêchés de délier les mains du captif. Par la suite, al-Abbâs a affirmé au Prophète qu'il avait embrassé secrètement l'Islâm, mais que les Mekkois l'avaient obligé à faire la guerre. Le Prophète lui a rétorqué : « Converti ou pas, les apparences sont contre toi et tu dois payer une rançon si tu veux recouvrer ta liberté. »

Tawba esquissa un sourire.

— On raconte que l'épouse d'al-Abbâs, Umm Fadl, a assommé à coups de bâton son beau-frère, Abû Lahab, est-ce que c'est vrai ?

Abû Salama acquiesça d'un signe de tête avant de poursuivre son récit.

— Abû Lahab, l'autre oncle du Prophète qui était demeuré polythéiste, n'avait pas voulu se battre à Badr et, suivant l'usage préislamique, il avait chargé un autre homme de faire la guerre à sa place. Dès qu'il apprit la nouvelle de la défaite mekkoise, il alla en informer sa belle-sœur, Umm Fadl. Certains prétendent qu'elle s'était convertie en secret. Bref, comme Abû Lahab

se lamentait du désastre subi, le jeune affranchi qui vivait chez elle, a dit : « Ce sont les anges qui ont aidé les Musulmans à vaincre. » Cette réflexion a courroucé Abû Lahab qui a battu l'affranchi. Voyant cela, Umm Fadl s'est saisie d'un gourdin, et a roué de coups Abû Lahab.

Tawba plissa les yeux. Il avait l'air de fouiller dans sa mémoire.

— J'ai, sur le bout de la langue, le nom du gendre du Prophète qui combattait à Badr dans les rangs des Polythéistes.

— C'était Abû l-As Ibn Rabî.

— C'est cela ! s'exclama Tawba en se frappant les mains. C'était le mari de sa fille aînée, Zaynab, et le cousin de cette dernière du côté maternel.

— Après qu'il eût été fait prisonnier à Badr, et qu'une rançon eût été exigée pour sa libération, Zaynab envoya de La Mekke, par l'intermédiaire de son beau-frère, un collier qu'elle avait reçu de sa mère, Khadîdja, comme cadeau de mariage. La vue de ce collier émut le Prophète qui demanda à ses Compagnons s'ils ne voyaient pas d'objection à ce qu'il libère son gendre, et rende le collier à sa fille. Ces derniers y consentirent, et le Prophète fit promettre au prisonnier en le relâchant de ne pas garder sa fille auprès de lui. C'est ainsi que Zaynab vint à Médine vivre auprès de son père.

— Mais est-ce qu'Abû l-As n'a pas retrouvé Zaynab, quelques années plus tard ? dit Tawba, soucieux de ne pas paraître trop ignare aux yeux du vieux Médinois.

— Oui ! Quatre ans plus tard, les Musulmans interceptèrent une autre caravane venant de Syrie, dans laquelle il se trouvait. Il demanda donc protection à Zaynab qui la lui accorda avant d'en informer son père auquel elle demanda de faire rendre à son mari les biens qui lui avaient été pris. Le Prophète y consentit, mais interdit à son gendre d'approcher sa femme tant qu'il demeurerait un mécréant. Abû l-As se convertit alors à l'Islam, mais le Prophète exigea qu'il contractât un nouveau mariage avec sa fille, car la conversion d'une épouse à l'Islam avant celle de son mari constitue un cas de divorce patent.

Les deux hommes restèrent silencieux. Abd Allâh et Fadl, qui marchaient loin derrière eux, les rejoignirent.

Le fils d'Abû Salama constata que son père avait l'air bien fatigué. Il lui prit le bras pour le guider en lui disant :

— Nous devons nous dépêcher, car la caravane va bientôt repartir.

A l'étape suivante, al-Safrâ, qui était une vallée florissante avec de l'eau, des palmiers, des édifices et de nombreux forts, ils passèrent une journée entière pour se reposer. De cet endroit à Médine, il restait encore trois jours de marche. Quand ils descendirent à al-Rawhâ, Tawba médita un moment près du puits de Dhât al-Alam où l'on disait que Alî, le cousin du Prophète, avait combattu les djinns.

Puis la caravane emprunta « la vallée bénie » d'al-Aqîq, qui avait pour le Prophète un attrait de prédilection. Après que le calife Omar en eût distribué la terre aux Musulmans méritants, les champs cultivés, les vergers et les puits abondèrent. Des personnalités de haut rang y possédaient des maisons de campagne. Abû Salama désigna du doigt à Tawba les belles propriétés de Sad Ibn Abî Waqqâs, le brillant général qui avait bouté les Perses hors de l'Iraq. Les voyageurs firent enfin halte près de la mosquée de Dhû l-Hulayfa qui marquait le terme du territoire sacré de Médine.

Devant le soleil qui ensanglantait le paysage de ses derniers rayons, Tawba songea à ces poètes qui avaient pris part aux combats de l'Islam ou qui, dans des temps plus reculés, avaient fréquenté les cours de principautés telles que Kînda, Ghassân, al-Hîra. Ils avaient tiré des aventures de leur vie la sève même de leur poésie.

Le jeune homme gardait encore intacte à l'esprit l'émotion qui l'avait saisi en pénétrant pour la première fois sur l'esplanade sacrée de la Kaaba. Posant ses mains sur l'étoffe vénérée qui couvrait l'édifice, il avait confié à Dieu ses rêves de gloire et son ambition d'être un grand poète. Il L'avait supplié de lui accorder une existance exaltante, susceptible de nourrir son inspiration.

Ce soir, lors de cette ultime étape, avant l'arrivée à Médine, sous les derniers feux de l'astre, il se demandait avec anxiété quelle serait son épopée à lui, celle que se raconteraient les gens face à la voûte étoilée et que se transmettraient de siècle en siècle leurs descendants. Il ne savait, mais du secret de son cœur montait vers le Ciel cette prière prononcée avec tant de ferveur : « Seigneur, faites que Tawba Ibn al-Humayyir, à l'instar de ses plus illustres devanciers, puisse graver son nom au fronton de l'immortalité ! »

3

La conjuration

Maslama arriva au bivouac installé non loin de Fustat[1]. Les conjurés, en pleine effervescence, accéléraient les préparatifs de départ. Les consignes avaient été données, la date fixée, et le faux motif trouvé.

Les provinces de Basra, de Kûfa et d'Egypte envoyaient, chacune, simultanément, quatre troupes de volontaires dont les effectifs variaient de six cents à mille hommes. Celles-ci devaient opérer leur jonction en un lieu situé à trois étapes de Médine.

La date de départ indiquée était le mois de shawwâl, étant donné que le prétexte allégué était l'accomplissement de la *umra* ou petit pèlerinage. Le but secret de l'opération : l'abdication du calife, voire le meurtre au cas où il refuserait de se démettre de ses fonctions.

Les trois provinces avaient leurs candidats respectifs. Les Basriens soutenaient Talha Ibn Ubayd Allâh, les Kûfiens préféraient al-Zubayr Ibn al-Awwâm, et les Egyptiens appuyaient Alî Ibn Abî Tâlib.

Ces trois hommes avaient bien des points communs. Ils étaient d'abord des Compagnons du Prophète, d'origine qurayshite comme lui. Ils étaient rangés parmi les premiers convertis à l'Islam et avaient montré dans les batailles une grande force de caractère et une bravoure exceptionnelle. Le Prophète les tenait d'ailleurs en si haute estime qu'il leur avait promis le Paradis. Cependant, les deux premiers souverains de l'Islam, Abû Bakr et Omar Ibn al-Khattâb s'étaient bien gardés de leur

1. Ancien nom du Caire.

confier des fonctions dirigeantes et Othmân Ibn Affân leur avait manifesté la même méfiance par la suite.

Le facteur des alliances familiales et le jeu des alliances matrimoniales n'étaient pas sans importance dans le combat politique qui se livrait. Alî et al-Zubayr étaient les cousins du Prophète, et le premier était veuf de sa fille Fâtima. Talha et al-Zubayr avaient été d'abord les gendres d'Abû Bakr, avant que le second ne convolât avec la veuve du calife Omar, et qu'Alî n'épousât la veuve de son prédécesseur dont il avait élevé le fils Mohammad Ibn Abî Bakr. Celui-ci témoignait à son beau-père un grand attachement et servait habilement sa cause auprès des Egyptiens en les excitant contre le calife Othmân.

Maslama chercha son ami, Salîm, qui était un Mekkois comme lui. Il le trouva fort affairé à adresser d'ultimes recommandations aux uns et aux autres. Salîm abandonna les Egyptiens dès qu'il l'aperçut. Il ne cacha pas sa satisfaction devant les nouvelles des camps de Basra et de Kûfa que lui transmettait Maslama.

— Ils sont plus que jamais déterminés à marcher avec nous sur Médine. Il est évident que leur aide ne peut que nous être profitable. Mais notre intérêt nous commande de garder l'initiative et de les prendre de vitesse en arrivant à Médine les premiers.

— Comme tu peux le constater, fit Salîm avec une fierté non dissimulée, nous sommes déjà prêts. Mohammad Ibn Abî Bakr et Mohammad Ibn Abî Hudhayfa galvanisent notre courage en nous répétant sans cesse qu'ils ne doutent pas du succès de notre entreprise.

Mohammad Ibn Abî Hudhayfa, fils d'un ancien Compagnon du Prophète, avait été, à la mort de son père, recueilli par le calife qui s'était chargé de son éducation. Comme il avait demandé à Othmân le gouvernement d'une province, celui-ci le lui avait refusé en lui disant : « Si tu avais été capable d'en diriger une, je t'aurais nommé gouverneur. » Il avait d'autant moins pardonné au souverain ces propos qu'il lui reprochait la désignation de l'actuel gouverneur d'Egypte, Abd Allâh Ibn Sad,

cet apostat condamné à mort par le Prophète, puis grâcié.

Maslama se souvenait avec quelle virulence Mohammad Ibn Abî Hudhayfa avait dénoncé l'attitude du calife qui lui avait aussitôt envoyé trente mille dirhams et un vêtement somptueux qu'il s'était dépêché de faire déposer à la mosquée en rameutant les gens et en leur disant :

—« Ô Musulmans, voyez-vous comment Othmân cherche à me tromper et à me corrompre par ces présents ? »

Evidemment, le refus de ces libéralités avait accru énormément le respect que les Egyptiens lui témoignaient et les avaient montés davantage contre le calife.

— Ils n'ont pas tort, lui répondit Maslama. Beaucoup d'Ansâr ne soutiennent plus Othmân. Ils trouvent qu'il y a trop de criantes injustices. Encore à Médine, récemment, ce fait m'a frappé.

— C'est bien ce que nous affirment nos chefs, observa Salîm. Nous ne devons surtout pas faiblir, car des mécontents de plus en plus nombreux viennent grossir nos rangs. Seules notre détermination, notre obstination et notre persévérance seront garantes de notre succès. Notre victoire est à ce prix. Nous avons une stratégie qui doit prendre de court notre ennemi.

Maslama sourit.

— Tu sais que les Basriens rêvent d'avoir Talha Ibn Ubayd Allâh pour calife, et que les Kûfiens lui préfèrent al-Zubayr Ibn al-Awwâm. Chaque parti en présence ne doute pas de la victoire de son candidat sur les autres.

Salîm haussa les épaules.

— Laisse-les croire ce qu'ils veulent. L'essentiel est qu'ils fassent alliance avec nous, afin que le pouvoir en place, assiégé de tous côtés, soit dans l'incapacité de se battre sur tous les fronts en même temps. Une fois que nous serons parvenus à nous débarrasser d'Othmân, je te jure bien que c'est nous qui vaincrons, et qu'Alî Ibn Abî Tâlib deviendra le quatrième calife de l'Islam. Il aurait dû l'être depuis longtemps s'il n'avait pas été la victime de toutes ces intrigues. Mais Alî est un pur, trop

honnête et trop droit pour « al-Nathal » et sa bande de charognards.

Salîm répugnait à désigner le calife par son nom. Quand il parlait d'Othmân Ibn Affân, il employait le terme d'al-Nathal, « la hyène », car tel était le sobriquet que ses opposants lui avaient donné.

— J'ai faim, ajouta Salîm, si nous allions manger quelque chose ?

Maslama le suivit. Chemin faisant, l'image d'Arbad se présenta à son esprit. Son ami d'enfance avait-il pris conscience, la dernière fois où ils s'étaient vus, qu'il défendait une cause perdue d'avance alors que lui, en silence, préparait déjà l'avenir ?

4

Une maison à Médine

La demeure d'Abû Salama était située à l'entrée de Médine. Cette bâtisse à deux étages, bordée de jardins, révélait l'aisance dans laquelle vivait son propriétaire. Ses deux fils, Fadl et Yûsuf, ses brus Sumayya et Ramla, ses petits-enfants et son neveu, Arbad, habitaient avec lui. La maisonnée s'était récemment agrandie avec la venue de Hafsa, cette Thaqîfite qu'Arbad avait ramenée de Tâïf, après l'avoir épousée dans sa ville d'origine.

Les brus et la nièce d'Abû Salama s'affairaient, en compagnie des esclaves, à préparer de succulents gâteaux au miel, aux amandes et aux pistaches en vue du retour de leur beau-père qui était imminent.

Hind, l'épouse d'Abû Salama, était sortie, car elle profitait toujours des voyages de son mari pour visiter ses amies. En effet, quand Abû Salama ne voyageait pas, il n'appréciait pas beaucoup les absences de sa femme, et c'était au tour des amies de Hind de lui rendre visite.

— Mon Dieu, soupira Sumayya, je crains que nous n'ayons pas fait assez de gâteaux : connaissant Abû Salama, il amènera sûrement des invités avec lui. De plus, des tas de gens viendront, comme d'habitude, le saluer à son arrivée.

Ramla se leva et alla inspecter les plats surmontés de pyramides de gâteaux.

— Je ne suis pas de ton avis. Il me semble que c'est amplement suffisant.

Hafsa, qui ne se sentait pas très à l'aise dans sa condition de nouvelle mariée et de nouvelle venue dans la maison, se hasarda à émettre timidement un avis.

— Le mieux serait de demander à Hind.

Les deux belles-sœurs se lancèrent un regard de connivence et feignirent de n'avoir rien entendu pour mieux souligner l'audace et l'inopportunité d'un tel conseil.

Ramla s'adressa ostensiblement à Sumayya qui était la bru la plus ancienne et qui jouissait de ce fait d'une autorité plus grande.

— Est-ce que Hind t'a dit à qui elle rendait visite aujourd'hui ?

Sumayya prit un air important.

— Elle va chez Asmâ Bint Umays.

Puis elle précisa avec un air de condescendance royale, en inclinant la tête dans la direction de Hafsa dont le regard interrogatif se posait sur elle :

— La veuve d'Abû Bakr, notre premier calife. A sa mort, elle s'est remariée avec le cousin germain du Prophète, Alî Ibn Abî Tâlib.

Ramla compléta ces propos en affichant le même air de supériorité.

— Asmâ est la sœur utérine de Maymûna Bint al-Hârith, l'une des épouses du Prophète. Quant à Alî Ibn Abî Tâlib, il est le troisième mari d'Asmâ.

La morgue de ces deux Médinoises vexa Hafsa. Le fait qu'elles fussent nées dans la capitale du califat ne les autorisait pas à se croire mieux informées que les femmes de Tâïf en matière de généalogie, surtout quand ces dernières appartenaient aux Thâqîf, sa plus éminente tribu. La connaissance de cette science qui s'avérait indispensable à tout poète émérite, soucieux de réussir de brillants panégyriques ou de virulentes satires, ne devait pas non plus demeurer étrangère à toute dame issue d'une noble famille tâïfite.

Les deux brus d'Abû Salama oubliaient aussi que Tâïf avait été, par le passé, considérée comme l'une des deux plus importantes cités du Hidjâz, l'autre étant La Mekke, et ce, bien avant que le Prophète n'ait fait de Médine le pôle de tous les regards. D'ailleurs, Mohammad avait d'abord envisagé d'émigrer à Tâïf,

puis, devant l'accueil peu chaleureux de ses habitants, il avait alors songé à Médine.

Hafsa était bien résolue à montrer aux deux jeunes femmes qu'elle détenait autant d'informations qu'elles sur la veuve du premier souverain de l'Islam. Elle prit une attitude modeste et dit, les yeux baissés :

— Le premier mari d'Asmâ était Djafar Ibn Abî Tâlib, le frère aîné d'Alî, son actuel époux. Djafar avait dix ans de plus que lui.

L'étonnement se peignit sur les visages de Sumayya et de Ramla. Pas mécontente de l'effet qu'elle produisait, Hafsa poursuivit :

— Au début de leur mariage, Djafar et Asmâ ont émigré en Abyssinie comme le faisaient nombre de Musulmans qui voulaient échapper aux persécutions des Polythéistes mekkois. A leur retour, ils ont rejoint tous deux le Prophète à Médine. Le jour de leur arrivée était précisément celui où les Musulmans venaient de gagner la bataille de Khaybar en l'an 7 de l'Hégire[1]. Le Prophète a dit en voyant son cousin pour lequel il avait beaucoup d'affection...

Ramla lui coupa la parole avec un sourire pincé.

— Mohammad a dit : « Je ne sais pas si c'est le retour de Djafar ou ma conquête qui me rend le plus heureux. »

Sumayya ne voulut pas rester en dehors de la joute.

— Un jour, Asmâ s'est plainte au Prophète de ce que les Muhâdjirûn déniaient la qualité d'Emigrants à ceux qui s'étaient rendus en Abyssinie. Le Prophète l'a consolée en lui disant : « Non seulement vous avez fait la hidjra, mais encore vous pouvez vous en prévaloir de deux. »

Hafsa, imperturbable, n'eut cure de ces interruptions et reprit tranquillement.

— Ensuite, Djafar a trouvé la mort à la bataille de Mûta, dans cette région qui se trouve à l'est du Jourdain. L'empereur Héraclius y avait dépêché une armée très supérieure en

1. 628 de l'ère chrétienne.

nombre à celle du Prophète.

— Mon père a assisté à la bataille, l'interrompit Ramla avec fierté. Ce qui m'a toujours fascinée dans le récit qu'il m'en faisait, c'est l'héroïsme de Djafar qui était le premier suppléant du général en chef. Savez-vous qu'il avait coupé les jarrets de son cheval avant le combat, pour ne pas être tenté de s'enfuir ? Et quand lui-même a eu les mains coupées, l'une après l'autre, il n'a pas lâché l'étendard pour autant, mais l'a serré contre sa poitrine avec ses moignons. Il avait plus de soixante blessures sur le corps quand il est mort.

Sumayya frissonna et dit, en s'arrêtant de pétrir la pâte d'un gâteau :

— Le Prophète est venu lui-même chez Asmâ pour lui annoncer le décès de son époux. Puis, quand il est revenu chez lui, il a demandé aux siens de préparer de la nourriture pour toute la famille de Djafar. C'était la première fois en Islam que l'on recourait à cette pratique. Djafar n'avait que quarante ans. Asmâ a eu de lui trois fils.

Elle se remit à pétrir la pâte et Ramla, qui l'avait écoutée en ponctuant ces propos de nombreux hochements de tête, ajouta :

— Quelques mois plus tard, Abû Bakr épousa Asmâ. Ce fut le Prophète qui le maria, le jour de la victoire de Hunayn. Deux ans plus tard, Abû Bakr devenait calife.

Sumayya eut un sourire, tout en commentant :

— Je crois bien que, de ses quatre femmes, c'était Asmâ sa préférée, car il lui a fait promettre de laver son corps quand il mourrait.

— C'est juste, reconnut Ramla. Puis, quelque temps après la mort du calife, Alî Ibn Abî Tâlib a demandé la main d'Asmâ.

— Combien a-t-elle d'enfants ? questionna Hafsa.

Ramla compta sur ses doigts avec application.

— Elle a eu trois fils avec Djafar, un avec Abû Bakr et deux avec Alî, donc six au total.

Hafsa ne fit pas de commentaire, mais elle pensa qu'Asmâ avait eu beaucoup de chance en n'ayant que des fils. Le père de Hafsa s'était arraché les cheveux en voyant sa femme ne lui

donner que des filles. Lors de la naissance de la quinzième, il avait manifestement regretté l'abolition de la pratique d'al-wâd qui, à l'époque préislamique, consistait à enterrer vivants les nouveau-nés de sexe féminin. Cette pratique, surtout répandue chez les Bédouins trop pauvres pour nourrir une famille nombreuse, avait été rigoureusement interdite par l'Islam.

Sumayya prit un air malicieux.

— Quelque chose me dit qu'elle sera à nouveau épouse de calife.

— Pourquoi ? s'étonna Hafsa, Alî va mourir ?

— Non, protesta Sumayya, bien au contraire. Je suis persuadée que ce sera lui notre prochain calife. C'est d'ailleurs l'avis de mon mari. Cela fait deux fois que le califat lui échappe de peu. La première fois, c'était à la mort du Prophète qui n'avait pas désigné nominalement de successeur et la seconde, c'était à la mort d'Omar qui, lui aussi, n'a choisi personne. Quant à Othmân, c'est un vieillard, et j'ai comme dans l'idée qu'il ne vivra pas longtemps.

De la rue s'éleva soudain un brouhaha, et la lourde porte de bois de l'entrée grinça. L'épouse d'Abû Salama parut en compagnie de deux esclaves. Ses brus notèrent immédiatement la brillance de son regard, bien que son maintien ne se départît pas de la nonchalante dignité qui seyait à une grande dame de Médine.

Hind se laissa tomber sur les coussins en soupirant.

— Mes enfants, je suis fourbue. Je n'en peux plus.

Hafsa s'empressa de lui apporter une coupe de son sirop préféré, tandis que Ramla déposait devant elle un assortiment de douceurs.

— Ah mes filles, je vois que vous avez bien travaillé ! constata Hind d'un air satisfait, en détaillant les piles de gâteaux qui émergeaient des plats alignés contre le mur.

Hafsa, qui était soucieuse de plaire à sa tante par alliance et de gagner son estime, ne put s'empêcher de poser la question qui lui brûlait les lèvres, tout en sachant pertinemment qu'elle prenait le risque de mécontenter les deux brus.

— Croyez-vous, ma tante, que nous avons confectionné assez de gâteaux ?

— Oh oui ! dit Hind avec un sourire, mes belles-filles sont suffisamment expérimentées pour que je puisse me reposer entièrement sur elles.

Sumayya et Ramla, en même temps, dardèrent sur Hafsa un regard triomphant. Celle-ci baissa la tête et se tint coite.

Hind, qui observait les esclaves en train de préparer les gâteaux, ne remarqua pas le manège. Elle arrangea les pans de son châle et se cala sur les coussins de velours brodé.

— Figurez-vous que j'ai rendu visite à Asmâ Bint Umays puis à Atîka Bint Zayd. Je voulais rentrer plus tôt, mais toutes les deux m'ont retenue, tant elles avaient de choses à me raconter. Je ne pouvais donc pas abréger mes visites.

Les yeux des jeunes femmes luisirent de curiosité, et l'épouse d'Abû Salama se tut afin de mieux ménager ses effets.

— O mère, ne nous faites pas languir ! supplia Sumayya. Nous avons si peu de distractions en ce moment. Soyez gentille, racontez-nous ce que vous avez appris.

Hind sourit.

— En fait, j'ai entendu tellement de choses chez l'une et chez l'autre que j'ai dû en oublier une bonne partie, chemin faisant.

— O mère, protesta Ramla, vous savez bien que vous êtes dotée d'une prodigieuse mémoire et que souvent, vous nous rappelez des histoires que nous avons oubliées depuis longtemps.

Hind hocha la tête en signe de satisfaction.

— Eh bien, mes enfants, par quoi ou plutôt par qui vais-je commencer ? Tenez, je vais vous rapporter ce que m'a raconté Asmâ Bint Umays qui est, comme vous le savez, l'épouse d'Alî Ibn Abî Tâlib.

Les trois jeunes femmes dirent en chœur :

— Son troisième mari !

— Voilà ! Vous savez qu'Asmâ a prénommé deux de ses fils, Mohammad. Le premier, étant le fils de Djafar Ibn Abî Tâlib et le second, le fils de notre regretté calife, Abû Bakr, que Dieu

soit satisfait de lui !

Elles répliquèrent d'une seule voix :

— Nous savons.

— Eh bien, elle m'a narré un souvenir qui lui était revenu à l'esprit. Figurez-vous que ses deux fils, quand ils étaient encore enfants, se sont mis à se chamailler un jour, chacun affirmant à l'autre : « Je suis plus noble que toi, et mon père était meilleur que le tien ! » Leur beau-père, Alî, qui avait assisté à la dispute, a dit à sa femme, non sans quelque malice : « Départage-les ! » Asmâ ne s'est pas décontenancée. « Eh bien, fit-elle calmement, je n'ai pas vu de jeune homme meilleur que Djafar, ni d'homme mûr meilleur qu'Abû Bakr. » Alî a souri, en lui disant : « Vraiment, tu ne nous a rien laissé, mais si tu n'avais pas tenu de tels propos, je t'aurais détestée. »

— La réponse d'Asmâ était pleine de diplomatie, commenta Sumayya.

Ramla l'approuva.

— Elle a su trancher en contentant les deux parties.

— Moi, ce qui me plaît, observa timidement Hafsa, c'est la générosité d'Alî.

Hind prit une gorgée de sirop et poursuivit :

— Ensuite, j'ai rendu visite à Atîka Bint Zayd.

— Oh ! comment va-t-elle ? s'écrièrent les trois jeunes femmes d'une même voix, et Ramla ajouta :

— Est-ce que notre grande dame mekkoise est toujours aussi belle ?

Hind reposa la coupe de sirop, s'essuya les lèvres et lissa les plis de sa robe.

— Je l'ai trouvée un peu vieillie, mais elle est encore bien belle. Elle souffre de la jalousie d'al-Zubayr Ibn al-Awwâm.

Ses deux belles-filles échangèrent un sourire entendu puis pouffèrent de rire. Sumayya se calma la première, puis constata à l'intention de Hafsa :

— Cela a toujours été son problème avec ses deux précédents époux. Je ne vois pas pourquoi il y aurait un changement avec le troisième.

Les deux jeunes femmes se remirent à rire de plus belle. Hafsa leur jeta un regard étonné, et Hind tenta de ramener le calme, mais elle ne put réprimer un sourire.

— Voyons, mes enfants, cessez de vous esclaffer de la sorte, ce n'est guère gentil pour Atîka.

— Mais, mère, rétorqua Ramla, en essuyant une larme qui coulait de ses yeux tant elle avait ri, je vous assure que nous l'aimons beaucoup, mais il est connu qu'elle a eu un tas d'histoires à cause de...

Un rire fou la saisit à nouveau et l'empêcha d'achever sa phrase.

Sumayya, qui essayait de garder un semblant de sérieux, opina à la remarque de Ramla.

— C'est vrai, mère, de nombreuses anecdotes ont couru à ce propos.

— Oh, je vous en prie, racontez-les-moi ! insista Hafsa, les yeux brillants de curiosité.

Ramla se tourna vers Sumayya.

— Par laquelle peut-on commencer ?

— Suis l'ordre de ses maris, suggéra Sumayya qui ne put, malgré tous ses efforts, contenir le rire qu'elle avait maîtrisé jusque-là.

Hind se mordait les lèvres pour ne pas succomber à l'hilarité générale.

— Mes enfants, mes enfants, vous manquez de charité.

— Mère, dit Ramla, la mine soudain sérieuse, vous nous tancerez si nous racontons des mensonges, mais vous verrez que nous ne rapportons que la stricte vérité. Par exemple, n'est-il pas vrai que son premier mari, Abd Allâh, le fils aîné du calife Abû Bakr, était si fou d'amour pour elle que son père lui a ordonné de la divorcer, car il trouvait que sa bru détournait son fils tant de son négoce que des devoirs de la religion ?

Hind hocha la tête en signe d'approbation.

— Abd Allâh, reprit Ramla, obéit à son père, mais le calife vit son fils tellement affecté par cette séparation qu'il l'autorisa à renouer avec sa femme.

Sumayya, qui était jusqu'ici demeurée silencieuse, se mêla à la conversation.

— Abd Allâh avait fléchi la rigueur de son père, en composant des vers où il déplorait son divorce. Et il était si jaloux d'Atîka qu'il lui a extorqué la promesse de ne pas se remarier s'il mourait. D'ailleurs, à cet effet, il lui a même fait donation d'un verger.

— C'est vrai ! reconnut Hind.

Hafsa se frappa le front.

— Attendez, ça me revient à présent. Est-ce qu'Abd Allâh Ibn Abî Bakr n'a pas été tué par un Thaqîfite du nom d'Abû Mihdjan[1]

— En effet, fit Sumayya et...

Hafsa l'interrompit d'un air surexcité.

— Oh, je connais bien l'histoire !

— Nous nous en doutons, nota Ramla d'un air ironique, en faisant allusion à l'origine de sa cousine.

Sa remarque lui attira un regard désapprobateur de la part de sa belle-mère. Mais Hafsa ne se laissa pas démonter pour si peu. Ses cousines se trompaient si elles pensaient l'agacer en lui rappelant de manière détournée que les Thaqîf avaient été la dernière tribu à embrasser l'Islam. Le Prophète avait dû, peu après son entrée triomphale à La Mekke et sa fracassante victoire à Hunayn, livrer un long siège de plus de vingt-huit nuits pour s'emparer de cette Tâïf où Hafsa était née. Imperturbable, cette dernière continua, en ignorant ostensiblement l'allusion :

— Lors du siège de Tâïf, Abd Allâh Ibn Abî Bakr a été grièvement blessé par une flèche que lui avait décochée le poète thaqîfite, Abû Mihdjan. Ce poète aimait tant le vin qu'il n'a pas cessé d'en boire, après sa conversion à l'Islam. Il s'est même écrié dans un poème :

1. Une personne peut être désignée par un surnom appelé kunya, quand il se compose du mot Abû « père » précédant généralement le prénom de son fils aîné. Dans la kunya d'une femme, le terme Abû est remplacé par celui de Umm, « mère ». Une personne sans enfant peut être dotée d'une kunya, tel fut le cas d'Aïsha, veuve du Prophète et surnommée Umm Abd Allâh, du nom de son neveu.

« Quand je mourrai, enterrez-moi auprès d'un pied de vigne ! » D'ailleurs, le calife Omar l'a fait emprisonner plusieurs fois pour ivresse.

— Eh bien, compléta Sumayya, Abd Allâh mourut des suites de cette blessure, quatre mois après l'élection de son père au califat.

— C'est cela ! affirma Ramla. Et, comme Atîka est belle, intelligente, douée d'un bon jugement...

— Et bonne poétesse, renchérit Hind avec conviction.

— J'aime les thrènes qu'elle a dédiés à ses époux, approuva Ramla. Où en étais-je ? Je perds le fil de l'histoire. Ah oui ! Omar Ibn al-Khattâb a donc demandé la main d'Atîka, l'année même de son accession au califat. Mais Atîka lui a répondu qu'Abd Allâh lui avait fait don d'un verger pour qu'elle ne se remarie pas. En effet, elle avait eu déjà d'autres demandes qu'elle avait dû refuser. Or, Omar, qui était un homme obstiné, ne se tint pas pour battu. Il conseilla à Atîka de consulter Alî Ibn Abî Tâlib qui était versé dans la connaissance du Coran. Elle rencontra donc Alî. « Rends le verger à sa famille et remarie-toi », lui conseilla-t-il. Elle s'exécuta. Omar l'épousa et convia au mariage tout un groupe des Compagnons du Prophète.

— Abû Salama a assisté à la noce, dit Hind en souriant. Et savez-vous, mes enfants, ce qui s'est passé ce jour-là ?

Les jeunes femmes supplièrent d'une même voix :

— Oh non, mère, racontez-nous !

— Eh bien, Alî Ibn Abî Tâlib, qui était invité à la fête, a demandé à Omar la permission de s'entretenir avec la nouvelle épousée, en recommandant qu'elle se couvre bien, avant de lui adresser la parole. Atîka s'est alors enveloppée dans une étoffe de soie qui ne montrait que les articulations de ses doigts. Lorsqu'Alî l'a vue, il lui a déclamé ces vers, en présence d'Omar :

Mes yeux, je le jure
Verseront sans cesse
A cause de toi
Des larmes de tristesse

Et ma peau, à jamais sera
Couleur de poussière.

Et Atîka s'est mise à pleurer en écoutant ces propos.

— Mon Dieu, fit Sumayya interloquée, quand on connaît le caractère si sévère d'Omar! Comment a-t-il réagi devant cette tardive déclaration d'amour?

Hind sourit.

— Omar a dit à Alî : « Que Dieu te prenne en miséricorde! Mais que diable cherches-tu donc en disant cela? » Alî lui a répondu : « Je veux que mes paroles reflètent mes actes, car Dieu a dit dans le Coran : « Dire ce que vous ne faites pas est grandement haïssable. » Cela était en moi, par Dieu, j'ai voulu que cela sorte. » Omar a clos la conversation en s'exclamant : « Ce que Dieu a trouvé bien, est bien! »

— Mère, vous ne nous aviez jamais raconté cette histoire, s'étonna Sumayya.

— Elle m'était sans doute sortie de l'esprit. Cela fait bien vingt ans qu'Abû Salama m'a narré cet incident. Pensez! Atîka s'est mariée avec Omar en l'an 15[1] Elle est devenue veuve dix ans après. Puis elle s'est remariée avec al-Zubayr Ibn al-Awwâm aussitôt que le délai de viduité a été expiré.

Les paroles de Hind laissèrent Hafsa tout interdite.

— Comment? La veuve du calife Omar n'a pas respecté la coutume qui veut qu'une femme prenne le deuil pendant un an?

La réflexion de sa nièce ennuya l'épouse d'Abû Salama. Elle l'interpréta comme la pique d'une Tâïfite envers une Mekkoise et elle l'attribua à la résurgence de l'ancienne rivalité qui agitait ces deux cités avant la prédication islamique. Aussi s'empressa-t-elle d'excuser la conduite d'Atîka.

— Elle a composé de très belles élégies funèbres sur notre calife Omar, que Dieu soit satisfait de lui!

— N'empêche, s'entêta Hafsa, elle aurait dû attendre un an.

Sumayya se montra désireuse de soutenir sa belle-mère.

1. 634 de l'ère chrétienne.

— Atîka a vécu un drame. Elle a vu le meurtrier d'Omar le frapper de six coups de poignard puisqu'elle était présente à la mosquée, ce jour-là. Elle a eu de lui un fils qui s'appelle Iyâd.

— Omar passait à Atîka plus de choses qu'à ses autres épouses, remarqua Hind. Son fils, Abd Allâh, a raconté qu'une fois où Omar observait le jeûne rituel, Atîka lui a embrassé la tête sans qu'il le lui défende.

— C'est qu'Omar n'avait pas le caractère commode, précisa Sumayya. Un jour, il a bien embarrassé la veuve du Prophète, Aïsha, en lui confiant qu'il souhaitait convoler avec sa demi-sœur, Umm Kulthûm. Aïsha a été obligée de transmettre la demande en mariage, mais Umm Kulthûm l'a refusée en disant : « Je n'ai guère besoin d'un homme qui mène une vie rude et qui traite les femmes avec dureté. »

Ramla prit un air amusé.

— En tout cas, si Omar était sévère avec les femmes, Atîka s'est montrée maligne avec lui, car elle a pris soin de faire mentionner, dans le contrat de mariage, les conditions suivantes : « Il ne la frapperait pas, il ne la priverait pas de ses droits et il ne l'empêcherait pas d'aller prier à la mosquée. » Et Omar a dû respecter tous ses engagements.

Hind sourit.

— Elle a posé les mêmes conditions à al-Zubayr Ibn al-Awwâm, mais lui est fort jaloux d'Atîka. Elle aime faire la prière du soir à la mosquée, et cela agace beaucoup son mari. Alors, un jour, Atîka s'est mise en colère et elle lui a dit : « A cause de ta jalousie, tu veux m'interdire d'aller là où j'ai prié avec le Prophète, Abû Bakr et Omar. » Et al-Zubayr lui a répondu : « Je ne m'y oppose pas, fais ce que tu veux. » Mais il avait son propre plan. Le matin, quand il a entendu l'appel à la prière, il a fait ses ablutions et il est sorti. Il s'est posté sur le chemin qui mène à la mosquée en prenant soin de bien se camoufler dans un manteau, afin que sa femme ne le reconnaisse pas. Quand elle est passée devant lui, il lui a donné une claque sur la croupe. Sans savoir que c'était lui, elle s'est

exclamée : « Que Dieu te coupe la main ! » avant de rebrousser chemin pour s'en retourner chez elle. Quand al-Zubayr est revenu de la mosquée, il a dit hypocritement à sa femme en faisant mine de s'étonner : « Atîka, pourquoi ne t'ai-je pas vue à la mosquée ? » Elle lui a répondu : « O père d'Abd Allâh, que Dieu te soit miséricordieux ! Les gens sont dépravés en ton absence, aussi vaut-il mieux pour moi faire la prière à la maison qu'à la mosquée. »

Les jeunes femmes éclatèrent de rire.

— Cette fois-ci, constata Sumayya, elle a trouvé plus malin qu'elle.

Hafsa parut réfléchir quelques minutes puis elle questionna l'épouse d'Abû Salama.

— Al-Zubayr Ibn al-Awwâm n'est-il pas apparenté au Prophète ?

— Bien sûr ! répondit Hind, c'est son cousin germain. Il est le fils de Safiya, la tante paternelle du Prophète et d'al-Awwâm, frère de Khadîdja, sa première épouse.

Ramla s'adressa à Hafsa sur un ton vaguement protecteur.

— La première femme d'al-Zubayr avec laquelle il a eu trois fils et quatre filles avant de la divorcer, est Asmâ Bint Abî Bakr, la fille de notre premier calife. Elle a été surnommée Dhât al-nitâqayn « celle aux deux ceintures » parce qu'au moment où le Prophète a quitté La Mekke pour rejoindre Médine, elle a déchiré sa ceinture en deux morceaux : l'un pour attacher le sac de vivres de Mohammad, l'autre pour son outre.

Hafsa se concentra un instant avant de répliquer.

— Dans ce cas, Atîka a été aussi la belle-sœur de la première épouse d'al-Zubayr, avant de la supplanter dans son cœur ?

Sumayya sourit.

— C'est cela, puisque le premier mari d'Atîka, Abd Allâh Ibn Abî Bakr était le frère germain d'Asmâ.

— Le monde est petit, s'exclama Hafsa, la mine rêveuse.

Hind la regarda gentiment.

— Voilà que tu vas devenir aussi forte que mes brus en

matière de généalogie.

Hafsa eut un petit rire rengorgé. Elle avait l'impression qu'elle montait dans l'estime de sa belle-famille.

Ramla s'était tue. Elle pensait à Atîka. Elle y pensa toute la soiré. La nuit, étendue près de Yûsuf, son mari, elle lui demanda :

— Me permettrais-tu de faire la prière du soir à la mosquée ?

Son époux, qui avait sommeil, trouva sa question saugrenue.

— Bien sûr ! fit-il, il n'y a aucune raison de t'en empêcher. Fais ce qu'il te plaît.

Il lui tourna le dos. Elle aurait aimé qu'il éprouvât pour elle un peu de la jalousie d'al-Zubayr. Elle soupira. Cette Atîka avait bien de la chance d'être, à chaque fois, autant aimée de ses maris.

5

Un jour pas comme les autres

Les insurgés égyptiens étaient aux portes de la ville. Les habitants de Médine étaient fort inquiets. La rumeur, tel un cheval qui s'emballe, courait de plus en plus folle. Les nouvelles propagées excitaient la population. L'écho de discussions pleines de passion traversait les murs des maisons. Les esprits étaient surchauffés. Certains dénonçaient la colère des conjurés qui criaient à la trahison, d'autres les disaient résolus à déclarer le calife déchu, quelques-uns encore les croyaient prêts à exercer les pressions les plus violentes pour l'amener à l'abdication forcée. Jamais Médine, depuis la venue du Prophète, n'avait vécu dans une telle atmosphère de déraison.

C'est dans ce climat troublé que rentrèrent de voyage Abû Salama et Fadl, accompagnés de leurs invités, les deux fils d'al-Humayyir. Tawba était heureux de revenir à Médine. Il aimait cette ville dont les moindres recoins chargés d'histoire exaltaient son imagination de poète. Là se trouvait la tombe du Prophète, là dormaient aussi, à ses côtés, Abû Bakr et Omar Ibn al-Khattâb qui avaient veillé à doter l'Islam de brillantes conquêtes. Grâce à eux, les noms de ses valeureux guerriers avaient fait trembler les cours de Byzance et de Perse. Grâce à eux, les Arabes du Hidjâz avaient savouré l'ivresse de la victoire et s'étaient imaginé que le monde entier serait bientôt à leurs pieds. Telles étaient les pensées qui assaillaient Tawba depuis son arrivée dans la ville, mais il ne se doutait pas, en s'éveillant de bonne heure ce vendredi-là, que ce jour consacré au Seigneur et au repos s'inscrirait à tout jamais dans sa mémoire.

Le poète se réjouissait à l'idée de se rendre à la mosquée en compagnie de ses hôtes, car c'était la première fois que l'occa-

sion lui était donnée d'approcher le Commandeur des Croyants et d'écouter son homélie. Ainsi, de retour chez lui, il pourrait affirmer d'un air faraud aux jeunes filles de sa tribu :

— J'ai vu et j'ai écouté le calife.

Puis il donnerait de lui une description détaillée et ferait durer avec un art consommé le plaisir causé par le récit de ses découvertes. Il allumerait dans leurs yeux des lueurs d'envie et d'admiration pour ce jeune voyageur déjà si plein de science et d'expérience et qui côtoyait d'importants personnages avec une si grande aisance.

La mosquée était bondée quand ils arrivèrent et ils eurent du mal à trouver de la place dans les dernières rangées. Tawba remarqua que nombreux étaient les gens qui saluaient avec respect Abû Salama et sa famille. Arbad et Fadl se tenaient de chaque côté du poète. De temps à autre, ils lui soufflaient les noms de généraux fameux et de Compagnons renommés. La tête lui tournait de voir rassemblés dans un même lieu tant d'hommes illustres, qui avaient offert à l'histoire ses plus enivrantes heures de gloire.

Le souverain dirigeait la prière du vendredi à la grande mosquée où, comme de coutume, il faisait son prône, car il était non seulement le chef politique de la communauté musulmane, mais aussi son chef religieux, l'*Imâm* que Dieu avait choisi pour ses créatures. Si, à la mort du Prophète, le premier calife, Abû Bakr, avait pris le titre de *Khalifat Rasûl Allâh*, « Vicaire de l'Envoyé de Dieu », son successeur, Omar Ibn al-Khattâb, lui avait substitué celui *d'Amîr al-Muminîn*, « Commandeur des Croyants ». De la sorte, il soulignait encore plus l'attribut de la souveraineté sans négliger autant le caractère théocratique de son pouvoir.

Tawba observait avec soin Othmân Ibn Affân. Le calife était de taille moyenne et large de carrure. Il avait la peau foncée et un beau visage, quoique marqué de petite vérole. Sa barbe drue était teinte et sa chevelure fournie. Il avait commencé son homélie et parlait du haut du *minbar*, cette chaire en bois de tamaris qui avait été spécialement confectionnée pour le Pro-

phète. Il tenait dans sa main le Bâton du Messager de Dieu qui était devenu l'un de ces insignes de la souveraineté que l'on s'empressait de transmettre au nouveau calife dès la mort de son prédécesseur.

Soudain, un homme cria :

— Lève-toi, ô hyène, et descends de ce *minbar!*

Tawba frémit en entendant ces paroles marquées de l'irrévérence la plus choquante envers la personne de son souverain qui était en même temps l'*Imâm* des Croyants.

L'homme qui venait d'user de ces termes injurieux bondit brusquement vers le *minbar,* arracha le sceptre des mains d'Othmân et le brisa sur son genou droit. Le calife descendit de la chaire et ordonna qu'on en ramasse les morceaux.

Tout d'un coup, il se fit à la porte un grand tapage. On entendit distinctement des gens proférer des menaces auxquelles répondirent en écho celles de Médinois. Le calife gravit à nouveau les deux marches de la chaire.

Une voix inconnue cria d'un coin de la mosquée :

— Nous ne nous satisfaisons plus de paroles, nous voulons des actes.

Une autre fusa du côté opposé :

— On ne change pas le monde avec des repentirs, à présent, c'est le peuple qui commande.

Arbad crut reconnaître la voix de Maslama. Il le chercha du regard dans toutes les directions et il ne le vit pas. Puis tout alla très vite. Des hommes, des divers rangs, lancèrent des pierres sur le calife. Celui-ci essaya de se protéger le visage en faisant un rempart de ses bras, mais il fut bientôt frappé à la tête et tomba évanoui. Des gardes se hâtèrent de le transporter chez lui.

Abû Salama offrait un visage consterné après la scène atterrante à laquelle il venait d'assister.

— Même si Omar a été plus craint qu'aimé, jamais l'opposition, de son temps, n'a osé se faire jour par des manifestations publiques, remarqua-t-il en exhalant un profond soupir. Où allons-nous, mes fils? Je me le demande. Je me rappelle

que le jour même de sa mort, qui était un lundi, le Prophète est venu à la mosquée et il nous a dit : « Ô gens, le feu est allumé et voici que les dissensions se dessinent, tels les pans d'une nuit très sombre. »

— Eh bien, s'exclama Fadl d'une voix émue, je constate qu'Othmân vient de perdre, avec ce sceptre brisé, deux des insignes de la royauté. Rappelez-vous la bague du Prophète qu'il a égarée par le passé, elle lui avait glissé du doigt pour tomber dans le puits d'Arîs.

Arbad revoyait clairement cette bague-cachet, successivement portée par les deux premiers califes avant d'échoir à Othmân. Ce dernier ne l'avait jamais retrouvée après avoir fait vider le puits et promis une forte récompense à qui la lui rapporterait, de sorte qu'il s'était résigné à en faire exécuter une copie semblable en tout point à l'original.

Fadl prit un air perplexe tout en poursuivant :

— Ne faut-il pas voir dans ces incidents les signes annonciateurs de grands tourments ? Othmân tiendra-t-il encore longtemps les rênes du pouvoir ?

Tawba s'était mis debout ; il paraissait comme pétrifié et frappé de stupeur. Sous ses yeux, un souverain avait été, pour la première fois dans l'histoire de l'Islam, conspué puis lapidé par la foule. Le poète avait peur soudain, non pas de la violence et du combat, il y était accoutumé, mais bien plutôt parce qu'il pressentait qu'un certain ordre, auquel il avait souscrit, s'effriterait dans l'effroi et dans l'horreur.

Arbad lui prit le bras comme pour le réconforter, et Abû Salama qui se redressait avec difficulté, en s'appuyant sur une canne, constata sur un ton plein de tristesse :

— Ils s'opposeront les uns aux autres, farouches et cruels envers leurs propres frères.

Tawba vit alors le vieil homme essuyer d'un geste furtif une larme qui venait de rouler sur sa joue.

6

Un deuil

Pourquoi, en ce matin de printemps, le Nadjd a-t-il voulu se parer de couleurs de fête en déployant ses plus somptueux tapis de fleurs comme si la nature tout entière se plaisait à narguer la douleur de ceux que la perte d'un être cher vient de jeter dans l'affliction ?

Les membres du clan des Banû al-Akhyal, branche de la grande tribu bédouine des Banû Uqayl, partagent la peine de l'un de leurs plus influents seigneurs, Abd Allâh Ibn al-Rahhâl dont l'épouse vient de mourir.

Dès l'aube, les cheveux hirsutes, le teint jauni par une nuit d'insomnie, les femmes du clan ont repris leurs gémissements en faisant cercle autour de la morte recouverte d'un suaire. Dans quelques instants, des hommes viendront pour placer le cadavre sur un brancard. Eux seuls l'escorteront jusqu'à la fosse où ils enfouiront le corps à même la terre sous un amoncellement de pierres.

La fillette à l'écart contemple les pleureuses de ses immenses yeux sombres tout noyés de larmes. Umm Habîb s'est levée et s'est approchée de l'enfant en entendant redoubler ses sanglots.

— Laylâ, ma petite fille, ma chérie, ne pleure pas. Ta maman est au Paradis. Elle est heureuse maintenant, car elle ne souffre plus.

La fillette s'est blottie dans les bras de sa tante, en pleurant de tout son soûl. Se peut-il vraiment que, derrière ce drap blanc, se cache le corps menu de cette mère si douce qu'elle aimait tant ? Cette mère tendre qui prenait à cœur de prévenir si vite ses moindres envies. Plus tard, devenue femme, elle sera

rétrospectivement reconnaissante à cette maman de son empressement à la satisfaire et elle opposera son attitude à celle de son père qui, bien que la gâtant tout autant sinon plus, se faisait tant prier avant d'accéder à ses désirs qu'il avait déjà gâché à l'avance tout le plaisir qu'elle en escomptait et que cette trop longue attente n'engendrait plus chez elle que de l'indifférence quand elle voyait enfin ses vœux comblés.

Plus tard aussi, elle se souviendra de ces fabuleux récits que lui narrait cette mère en évoquant les foires d'Ukâz et de Dhû l-Madjâz récemment disparues et que fréquentaient les poètes de différentes tribus, soucieux d'étendre leur renommée en rivalisant de mérites au hasard de ces tournois littéraires, présidés par al-Nâbigha al-Dhubyânî, surnommé « le prince des poètes », lequel siégeait sous un dais de cuir rouge pour rendre ses sentences redoutées. C'était là, naguère, qu'une poétesse du nom d'al-Khansâ avait suscité l'admiration et l'envie de ses contribules masculins en déclamant de merveilleux vers qu'elle avait composés pour glorifier la mémoire de ses deux frères morts à la guerre.

L'émotion a atteint son paroxysme lorsqu'au milieu des femmes accroupies qui psalmodiaient des litanies de regrets, des pleureuses se sont subitement levées, en se griffant le visage et se frappant la poitrine. Puis, pour mieux mettre de l'ostentation dans leurs explosions de douleur, elles ont lacéré leurs vêtements avec fureur.

Laylâ a alors entendu Umm Habîb murmurer sur un ton vaguement réprobateur :

— Notre religion condamne ces pratiques d'avant l'Islam.

Peu après, des hommes, parmi les proches parents de la morte, sont arrivés pour enlever le corps, et Laylâ a serré très fort la main de sa tante tandis que la terre tout à coup tournait comme une folle autour d'elle.

7

L'impasse

Ces citadins dont les états d'âme oscillaient sans cesse entre l'enthousiasme et le désespoir surprenaient Tawba. Comme ces Bédouins auxquels il appartenait étaient loin de soupçonner pareil déchaînement de violence chez ces gens de la ville si policés en apparence.

Tawba remarquait que de tous les êtres qu'il avait rencontrés dans sa vie, c'étaient assurément Abû Salama et sa famille qui l'impressionnaient le plus, car ils lui offraient l'accès à un monde insoupçonné de lui jusqu'ici : celui des coulisses du pouvoir. Outre Arbad qui exerçait des fonctions relativement importantes dans l'administration centrale, il y avait Yûsuf, le fils cadet d'Abû Salama qui, lui, occupait un poste avantageux dans le Barîd, le service officiel de la Poste et de l'Information. Ce service gouvernemental n'avait pas seulement pour tâche de transmettre les lettres officielles, mais il devait fournir aussi au calife tous les renseignements nécessaires sur l'état des provinces.

Le poète s'était surtout pris d'amitié pour Arbad, le neveu de son hôte. Il pressentait que cet homme encore jeune, qui dégageait un mélange étonnant de force et de vulnérabilité, était rongé par des déchirements intérieurs, même s'il s'efforçait d'afficher une certaine impassibilité démentie par l'angoisse qui traversait souvent son regard. Pourtant, à travers les récits qu'Arbad lui avait faits de ses exploits passés, à la façon dont son visage s'illuminait au souvenir des combats victorieux qu'il avait menés, Tawba devinait qu'il avait dû offrir naguère une tout autre image : celle d'un conquérant animé par une confiance inaltérable en lui-même et en la vie, mais celle-ci s'était

vite chargée de mettre le holà à son bel enthousiasme et à sa mâle assurance, car ses espérances, quoique fondées, avaient été jugées déplacées par un sort qui s'amusait, selon ses caprices, à renverser l'ordre des choses en punissant les bons et en récompensant les mauvais.

Arbad répugnait à tous les petits mouvements égoïstes et honteux du cœur humain, bien qu'il n'ait que trop fréquemment découvert chez ses semblables des idées vénéneuses et des occupations vénales. Depuis quelques années, il s'était vu confiné, contre son gré, dans des tâches administratives qui l'avaient éloigné à jamais de la gloire sans compromission acquise jadis sur les champs de bataille. Et s'il avait été poussé à se jeter tête baissée dans ses nouvelles fonctions par une certaine disposition qu'il y avait en lui à s'incliner devant les pouvoirs établis, une autre disposition à s'en affranchir le pressait vivement de s'interroger sur la signification des événements qui se déroulaient dans tout l'Empire où une véritable crise d'autorité sévissait et où l'insubordination s'installait à tous les niveaux.

— La situation se dégrade de jour en jour, fulminait Yûsuf, et le pouvoir ne réagit même pas.

Le fils cadet d'Abû Salama ne cachait pas son amertume de voir que le calife avait préféré se fier aux propos lénifiants des émissaires qu'il avait dépêchés dans les provinces pour s'enquérir de la situation plutôt que de prendre en considération les rapports fort détaillés qu'il lui avait maintes fois adressés. Et ces envoyés n'avaient-ils pas assuré à Othmân que le calme régnait et qu'il ne fallait pas s'inquiéter outre mesure des rumeurs qui couraient ? Puis les gouverneurs, convoqués par la suite, avaient renchéri en affirmant avec une belle sérénité :

— Ne nous sommes-nous pas toujours faits l'écho de chaque bruit ? Les gens qui nous incriminent manquent d'équité envers nous et prennent plaisir à colporter de fausses nouvelles.

Mais les conflits sociaux concomitants aux luttes religieuses, qui éclataient un peu partout, apportaient un cinglant démenti à cet optimisme de façade, étant donné que le souverain s'était

bel et bien crée des adversaires dans tous les milieux. Il s'était d'abord mis à dos une partie de l'élément religieux qui l'accusait d'avoir détruit et mutilé la parole divine. En effet, les qurrâ, qui étaient à la fois les détenteurs, lecteurs et interprètes du texte coranique, avaient trouvé odieux la destruction des exemplaires provinciaux du Coran.

Arbad avait expliqué à Tawba que personne avant Othmân ne s'était préoccupé de regrouper, en un recueil unique, les révélations prophétiques qui étaient consignées sur de simples feuillets. Seuls, un petit nombre d'hommes pieux, spécialisés dans la mémorisation du texte coranique, conservaient dans leur mé
rition de certains d'entre eux, on s'était demandé avec appréhension ce qu'il allait advenir du message de l'Envoyé de Dieu. Abû Bakr, le premier calife, avait vite pris conscience du danger et avait confié à Zayd Ibn Thâbit, un ancien scribe du Prophète, le soin de réunir toutes les révélations. Mais ce recueil n'était pas le seul, on en dénombrait cinq ou six autres et, face à cette situation, Othmân avait opté pour celui de Zyad, lequel avait été chargé de présider une commission de quatre membres pour assurer une version officielle du texte révélé. Cette version avait été recopiée en plusieurs exemplaires qui avaient été envoyés dans toutes les provinces de l'Empire avec ordre de détruire les autres versions. La décision d'Othmân avait mécontenté les qurrâ qui y avaient vu une limitation de l'influence qu'ils exerçaient sur les masses, alors que, naguère, ils se sentaient indépendants du pouvoir central qui ne disposait pas de moyens suffisants pour contrôler si les passages coraniques dont ils se prévalaient étaient authentiques ou pas, surtout qu'un changement de voyelles ou de signes diacritiques pouvait altérer facilement le sens d'un verset.

— Mais, il n'y a pas que les qurrâ, avait observé Arbad à l'intention de Tawba.

Le souverain comptait aussi, au nombre de ses adversaires déclarés ou pas, les anciens gouverneurs déposés et les grands Compagnons éloignés du pouvoir, dont certains l'ambition-

naient de toutes leurs forces, sans omettre également les éléments turbulents des colonies militaires, telles que Basra, Kûfa et l'Egypte. Les conquêtes étant plus rares, le butin était devenu plus modeste, et les combattants voyaient d'un mauvais œil leurs ressources diminuer, car ils estimaient qu'Othmân — en remplaçant par une pension la part de butin à laquelle ils avaient droit — n'avait pas du tout respecté les principes coraniques régissant la répartition du butin, suivant lesquels les biens pris par la force devaient être partagés entre tous les guerriers ayant participé à la conquête, au contraire des biens acquis par traité qui, eux, ne leur conféraient aucun droit.

Devant ces critiques, les partisans d'Othmân Ibn Affân rétorquaient que son prédécesseur avait déjà rendu obsolète le principe touchant à la répartition du butin, énoncé par le Prophète. En effet, Omar Ibn al-Khattâb n'avait-il pas refusé de partager entre les guerriers les terres du Sawâd iraquien, conquises par la force, pour en faire une réserve de revenus destinés à la communauté islamique? Cette décision, pour n'être pas conforme aux précédents du Prophète, avait suscité les plaintes des Compagnons de Mohammad, parmi lesquels figurait Bilâl, son muezzin. Mais Omar n'avait point cédé à leurs objurgations, en leur disant :

— Allâh a donné un droit sur ces terres à ceux qui viendront après vous.

A présent, les mêmes récriminations resurgissaient, d'autant plus âpres qu'à la différence de son prédécesseur, Othmân était accusé, cette fois-ci, de confisquer à son profit le bien des Musulmans, d'avoir des indulgences coupables pour les membres de sa famille — auxquels il offrait, entre autres, des chameaux du Trésor public — et pis encore, de favoriser certains clans qurayshites en octroyant à de nouveaux venus des terres partagées précédemment entre les Muhâdjirûn et les Ansâr.

Mais, davantage que toutes ces critiques, c'étaient les tergiversations du calife, constamment ballotté entre des avis contraires, qui décontenançaient Arbad, celles que son ami Maslama qualifiait, non sans quelque férocité, de « louvoiements sour-

nois ».

Arbad avait raconté à Tawba qu'Othmân avait reçu les insurgés égyptiens et que, devant les faits irréfutables qu'ils lui avaient cités, il leur avait dit :

— Je demande pardon à Dieu et je me repens, mais que voulez-vous de moi ?

Les conjurés avaient stipulé, comme conditions, que les Médinois ne recevraient plus de donations, que le butin serait à l'usage exclusif des combattants et des vieux Compagnons du Prophète. Sur le moment, le souverain avait acquiescé à leurs souhaits, mais il avait fait traîner les choses en longueur et, voyant que les rebelles ne partaient pas, il avait demandé à Alî Ibn Abî Tâlib d'user de son influence sur eux pour les engager à regagner leur province.

— Pourquoi le ferais-je ? avait objecté ce dernier. Jusqu'à présent, tu n'as guère suivi mes conseils. Et si nous en sommes arrivés là aujourd'hui, c'est parce que tu as obéi aux membres de ta famille et que tu m'as désobéi.

Othmân l'avait alors assuré qu'il l'écouterait à l'avenir et Alî, accompagné d'une délégation, avait su convaincre les insurgés de rentrer chez eux en leur promettant solennellement de la part du souverain qu'il allait satisfaire à toutes leurs demandes de réformes.

Mais, non content de faire fi de ses promesses, le calife avait travesti les raisons de leur départ en déclarant dans son prône du vendredi :

— Des gens d'Egypte sont venus jusqu'à nous, car il leur était parvenu au sujet de leur *imâm* des choses erronées, cependant quand ils ont été convaincus de la fausseté de ses bruits, ils s'en sont retournés dans leur pays.

Tawba avait senti, à travers le récit d'Arbad, que celui-ci avait été profondément choqué par la façon dont Othmân avait rabaissé publiquement le grand conquérant de l'Egypte, Amr Ibn al-As, lors de l'algarade qui avait éclaté entre eux, à la mosquée. En effet, lorsque le calife avait prononcé ces mots, Amr s'était écrié :

— Crois en Dieu, Othmân, car tu chemines au bord d'un abîme, et nous y cheminons avec toi. Montre ton repentir à Dieu, et nous nous repentirons avec toi !

Le souverain lui avait alors répondu d'un ton plein de mépris :

— Tes vêtements fourmillent de poux depuis que je t'ai chassé du gouvernement de l'Egypte !

L'homélie du calife avait aussi rendu furieux Alî Ibn Abî Tâlib qui n'avait pas hésité à lui dire tout le mal qu'il pensait de sa conduite :

— Le pays connaît des troubles à cause de toi et je ne puis garantir que demain d'autres insurgés n'arriveront pas de Basra et de Kûfa. Une fois de plus, tu me diras : « O Alî, va les trouver, sinon je romprai tout lien avec toi et je mépriserai tous tes droits. Mais moi, je ne m'exécuterai pas, parce que tu ne t'es pas repenti publiquement comme tu l'avais promis pourtant aux Egyptiens. »

La colère d'Alî avait convaincu Othmân de la nécessité d'un repentir public, si bien que le vendredi suivant, à la mosquée, il avait fait acte de contrition en déclarant notamment :

— Il n'y a pas une seule chose qui m'ait été reprochée sans que j'en ai eu connaissance, pas une seule qui ne se soit produite sans que j'en ai été informé, je le jure devant Dieu. Certes, j'ai fait preuve de faiblesse et j'ai manqué de discernement, mais j'ai entendu l'Envoyé de Dieu dire : « Que celui qui commet une erreur se repente et qu'il ne demeure point dans l'état de perdition, car celui qui se maintient dans la voie de l'injustice, s'éloigne plus du droit chemin. »

Puis le calife avait invité tous les notables à se rendre aussitôt chez lui, en les assurant qu'il donnerait promptement satisfaction à toutes les demandes présentées.

Arbad revoyait encore des gens pleurer d'émotion à la mosquée en écoutant ces paroles. Mais une fois rentré chez lui, Othmân avait prêté l'oreille aux propos de son cousin, Marwân Ibn al-Hakam, qui ne s'était pas fait faute de critiquer son repentir public en lui disant :

— Mieux vaut s'en tenir à un péché pour lequel on demande pardon à Dieu qu'à un acte de contrition inspiré par la peur.

Et Marwân Ibn al-Hakam avait si bien réussi à circonvenir les scrupules du calife que ce dernier était revenu sur toutes ses promesses et avait refusé de recevoir la foule de personnes qui se pressaient à sa porte, en admettant devant son cousin : « J'ai honte de m'adresser directement à eux, fais-le à ma place. » Sur ce, Marwân s'en était allé trouver les gens, en les agonisant de sottises, avant de les chasser avec brutalité. Evidemment, ceux-ci s'étaient plaints à Alî Ibn Abî Tâlib qui, fort en colère, s'était précipité chez le souverain en ne mâchant pas ses mots :

— Tu te soumets à Marwân qui te détourne de la religion et de la raison. Tu es pareil au chameau qui porte la litière et qui est docile à qui le monte. Tu persistes à écouter Marwân qui n'a aucun jugement ni dans ses propres affaires, ni dans ce qui a trait à la religion. Tu as perdu ton honneur et tu es complètement dépassé. Je ne mettrai plus jamais les pieds chez toi.

Si Arbad avait fui jusque-là une fréquentation un peu trop profonde avec lui-même pour mieux remplir la mission qui lui était impartie, les événements l'acculaient aujourd'hui à cette vérité incontournable : le pouvoir califal révélait trop de lézardes. En effet, les conjurés égyptiens étaient revenus sur Médine, en accusant Othmân de les avoir trahis. N'avaient-ils pas appréhendé un courrier du calife et n'avaient-ils pas découvert, soigneusement cachée dans une outre vide, une missive portant le sceau d'Othmân et adressée à Abd Allâh Ibn Sad, le gouverneur de l'Egypte, laquelle disait : « Tu connais de vue et de nom les hommes qui sont venus ici dans un but de sédition. Parmi eux, il y a des Compagnons du Prophète et des Tâbiûn[1]. Prends donc toutes les dispositions nécessaires pour les tuer, les crucifier ou encore leur faire couper les mains et les pieds afin qu'ils ne puissent plus entreprendre pareille expédition. »

Du coup, les conjurés avaient, dans une lettre au calife,

1. Les Tâbiûn désignent les Musulmans qui, contemporains du Prophète, ne l'ont jamais rencontré, ou bien ceux qui appartiennent aux générations suivantes.

exprimé leur ferme intention de ne pas déposer les armes tant qu'Othmân n'aurait pas reconnu publiquement ses erreurs en réparant les injustices commises et en destituant les gouverneurs indélicats.

Et le calife leur avait encore dépêché Alî Ibn Abî Tâlib, auquel ils avaient répondu :

— La première fois, nous avons fait confiance au calife et il nous a trahis. A présent, nous ne pouvons nous satisfaire de paroles, sans des actes.

Othmân leur avait arraché un délai de trois jours pour apporter, soi-disant, un changement à la situation, mais en fait, pour gagner du temps, car il avait écrit à ses gouverneurs de Syrie, d'Egypte et de Basra : « Les gens de Médine sont dans l'incroyance : ils refusent toute obéissance et ils ont violé le serment d'allégeance. Envoyez-moi des hommes pour les combattre. » Mais les conjurés exaspérés avaient juré qu'ils ne quitteraient pas Médine tant qu'ils n'auraient pas obtenu satisfaction à toutes leurs revendications.

Un soir, Yûsuf avait questionné Arbad avec une nonchalance appliquée au sujet de Maslama :

— Sais-tu que ton ami complote avec les rebelles ? Je l'ai aperçu au milieu d'eux à Dhû Khushub où ils campaient.

Cet endroit, qui n'était pas très éloigné de Médine, servait de quartier général aux insurgés.

Arbad n'avait pas bronché.

— Je n'ai jamais nourri de tels soupçons à son propos.

Yûsuf avait insisté en posant sur lui un regard scrutateur.

— Il n'a jamais tenu devant toi des propos quelque peu exaltés ?

Arbad avait nié en soutenant son regard.

— Jamais ! Sans doute se méfiait-il de moi.

Yûsuf n'avait pas fait de commentaire, mais son visage avait pris un air soulagé.

Comment Arbad aurait-il pu oublier que, cinq ans auparavant, Maslama lui avait sauvé la vie, au cours d'un combat, en fendant d'un coup de sabre le crâne d'un Persan ? Une phrase

de son ami traversa soudain son esprit : « Il y a deux sortes de gens dont la vertu est un bien, et la corruption un mal pour les hommes : les savants et les gouvernants. »

8

L'aube sanglante

Abû Salama ne parvenait pas à trouver le sommeil. Il ne cessait de se tourner et de se retourner sur sa couche.

La scène violente qui, dans la soirée, avait opposé Yûsuf et Arbad, l'avait d'autant plus affecté que la bonne entente avait régné par le passé entre son fils et son neveu au point que Yûsuf se sentait plus proche d'Arbad que de son frère aîné, Fadl. La politique les avait sans doute rapprochés, et cette complicité avait cimenté une confiance mutuelle. Arbad était bien l'une des rares personnes, sinon la seule, à laquelle Yûsuf faisait des confidences sur les problèmes qui le préoccupaient le plus.

Maintenant, tout semblait se passer comme si les dissensions extérieures se transportaient subrepticement à l'intérieur de sa demeure. La crise qui ébranlait le pouvoir s'envenimait d'heure en heure, et Abû Salama s'avouait n'en avoir jamais connu de semblable, bien qu'il eût pris part à toutes les guerres de l'Islam. Pourtant, maintes péripéties sanglantes avaient suivi la mort du Prophète et émaillé les deux années du califat d'Abû Bakr, quand ce dernier avait réprimé le mouvement d'apostasie, appelé ridda, dirigé en fait contre le système politique puisque de nombreuses tribus avaient refusé d'envoyer les taxes à Médine et d'obéir aux agents dépêchés par le pouvoir central. Cette ridda qui avait commencé au Yémen, sous la direction d'al-Aswad al-Ansî, quelques mois avant la disparition du Prophète, avait dégénéré, après celle-ci, en une révolte ouverte qui avait gagné l'Arabie centrale et l'Arabie du Nord. De faux prophètes, comme Musaylima et Tulayha, ou prophétesse comme Sadjâh, étaient apparus, conduisant des tribus déchirées par de

graves luttes intestines entre apostats musulmans et ceux qui hésitaient entre la rébellion et l'obéissance à l'égard de Médine.

Abû Salama avait combattu dans les rangs de cette imposante armée, envoyée contre les rebelles et commandée par l'habile général Khâlid Ibn al-Walîd. Les victoires des Musulmans avaient brisé la résistance des insurgés tant au nord qu'au sud de la péninsule, et Abû Bakr avait eu l'intelligence de manifester de la clémence dans le traitement des prisonniers ; c'est ainsi que la plupart d'entre eux étaient devenus des partisans zélés : la prophétesse Sadjâh avait embrassé l'Islam, et Tulayha s'était battu vaillamment aux côtés des Musulmans en Iraq et en Perse.

A présent, Abû Salama se disait : « Que reste-t-il de l'autorité califale ? » Il se remémorait le récit que Yûsuf lui avait fait de l'entrevue orageuse qui s'était déroulée, peu de temps auparavant, entre Othmân et les séditieux. Ces derniers s'étaient d'abord abstenus de faire au calife les salutations d'usage, puis ils lui avaient adressé de virulents reproches en lui rappelant sa missive qui contenait leur condamnation à mort. Othmân avait tout nié en bloc, en leur affirmant qu'il n'avait pas donné d'ordre dans ce sens, que, par ailleurs, il n'en avait pas eu connaissance, et qu'il n'avait jamais été consulté sur le sujet.

Les conjurés s'étaient mis alors à ricaner.

— Comment ! On pousse l'audace jusqu'à envoyer ton courrier, utiliser ton sceau et donner des ordres aussi graves à ton gouverneur sans que tu n'en sois informé ?

Le calife avait de nouveau invoqué sa bonne foi.

— Dans ce cas, s'étaient récriés les séditieux, des hommes comme toi ne doivent pas gouverner. Il te faut abdiquer parce que tu as décidé notre mise à mort, et si tu as dit vrai, tu dois aussi abdiquer à cause de ta faiblesse, de ta négligence et de la turpitude de ton cœur.

Le souverain leur avait rétorqué avec force.

— Je n'ôterai point la chemise dont Dieu m'a vêtu.

— Nous ne sommes pas pressés de te châtier même si nous t'accusons, lui avaient-ils répondu. Débarrasse-nous de tes gou-

verneurs scélérats. Nomme des gens qui ne soient point accusés de répandre notre sang et de piller nos biens. Répare enfin les injustices commises.

Othmân avait protesté.

— Il ne me restera plus aucun pouvoir si je nomme qui vous désirez et si je destitue qui vous désirez. Le pouvoir se trouvera alors entre vos mains.

Les insurgés s'étaient mis à crier :

— Tu nommeras et révoqueras comme nous l'entendons, sinon, nous te tuerons.

Le calife s'était alors emporté.

— Je ne renoncerai pas à la mission dont Dieu m'a investi, je n'abandonnerai pas la communauté de Mohammad. Mais si vous me tuez, jamais plus après ce meurtre, vous ne vous aimerez les uns, les autres ; jamais plus vous ne prierez ensemble et jamais plus vous ne combattrez côte à côte.

Les insurgés égyptiens avaient cerné aussitôt la résidence du souverain, tandis que les autres rebelles, originaires de Basra et de Kûfa, arrivés en renfort, demeuraient à l'écart.

Abû Salama chercha dans sa mémoire ce qui dans l'attitude d'Arbad avait irrité Yûsuf au point de l'inciter à formuler cette accusation terrible contre son cousin. Lui-même se souvenait avoir évoqué, devant ses fils, le jour où il avait entendu Abû Bakr prononcer à la mosquée son premier discours de calife et il leur en avait rapporté les termes, car il y voyait un bel exemple d'humilité. En effet, Abû Bakr ne leur avait-il pas déclaré :

— J'ai accepté le pouvoir alors que je ne suis pas meilleur que vous. Si j'agis bien, prêtez-moi assistance. Si j'agis mal, corrigez mes erreurs. La sincérité est source de confiance et le mensonge, source de trahison. Obéissez-moi tant que j'obéis à Dieu et à son Prophète, et si je désobéis à Dieu et à son Prophète, vous n'avez plus à m'obéir.

— Telle est bien la thèse des conjurés, s'était exclamé Arbad. Selon eux, le calife a manqué aux devoirs de sa charge, en cessant d'exercer lui-même son autorité et en ne contrô-

lant plus ceux à qui il l'a déléguée. Il doit donc répondre de ses actes devant la communauté, et la déchéance du souverain régnant peut être proclamée pour faute morale.

Yûsuf avait pris la défense d'Othmân.

— Il subit l'influence néfaste de ses conseillers. Il avait d'abord réussi à éviter l'irréparable, mais leurs initiatives funestes ont renversé la situation.

Arbad avait eu un sourire ironique.

— Ce n'est pas une excuse valable. Jamais Abû Bakr et Omar ne s'en sont remis à leurs conseillers au point où Othmân l'a fait, et c'est bien ce que les gens lui reprochent. Et contrairement à Abû Bakr, Othmân exige des membres de sa communauté une obéissance absolue, inconditionnelle, en leur déniant le droit de porter le moindre jugement sur ses actes. Autrement dit, l'*imâm* considère qu'il a le droit de faire n'importe quoi, y compris de prononcer des condamnations à mort à l'égard de ceux qu'il juge rebelles à son autorité.

Yûsuf lui avait jeté un regard glacial.

— Tu oublies que le maintien de l'ordre est l'une des obligations du calife. Il a la charge de défendre la communauté contre la subversion.

L'agressivité de Yûsuf, quoique contenue, n'avait pas échappé à Arbad, mais il n'en avait eu cure et, l'œil goguenard, il avait insisté :

— Mais tu admettras aussi que la tentation est bien grande pour *l'imâm* d'user et d'abuser de son pouvoir en jugeant rebelles à l'Islam tous ceux qui ne sont en fait que rebelles au pouvoir califal. Il peut ainsi éliminer de façon expéditive les ennemis de sa propre politique qui ne sont pas forcément, selon moi, de mauvais Musulmans. Par exemple, je ne dirais pas de celui qui s'insurge contre Othmân qu'il a cessé d'être un bon Musulman.

En prononçant ces derniers mots, Arbad avait pensé à Maslama.

— Ah ça! avait hurlé Yûsuf, quel jeu joues-tu donc? Es-tu pour ou contre le calife? Je voudrais bien que tu me précises ta pensée.

Arbad était resté froid et imperturbable.

— Je suis lucide, simplement. Si Dieu m'a donné un esprit et une raison, c'est pour que j'en fasse un bon usage et non que j'avale tout bêtement ce qu'on veut me faire avaler.

— Tu n'as pas répondu à ma question, avait tonné Yûsuf de plus belle.

Arbad avait souri. Il avait toujours fait preuve de sang-froid dans sa vie et ce n'était certes pas la colère de Yûsuf qui allait l'émouvoir. Il avait parlé d'une voix posée.

— Tu veux connaître ma position ? Elle est celle de bien des gens : j'ai cru en Othmân pendant six ans et j'en doute depuis six autres. Pour moi, gouverner c'est d'abord prévoir. Et il n'a rien prévu. Il s'est laissé, chaque fois, dépasser par les événements, et ses gouverneurs ont assisté impuissants à cette marche sur Médine à partir de l'Egypte et de l'Iraq. Aujourd'hui, il est assiégé dans sa demeure. Le calife n'est plus à la hauteur de sa tâche si...

Il avait laissé sa phrase en suspens.

— Termine ta phrase, avait ordonné Yûsuf avec une rage contenue, mais sans élever le ton, cette fois.

— Si quoi ?

— S'il l'a jamais été ! avait lâché Arbad d'un air tranquille.

La colère de Yûsuf avait explosé, et il avait pointé un doigt menaçant sur Arbad.

— Alors, il est clair que tu soutiens de manière occulte l'un des principaux Compagnons qui travaillent contre Othmân. Alî Ibn Abî Tâlib, par exemple ?

— Tu nous avances là la thèse des Banû Umayya, avait raillé Arbad. Il n'est vraiment un secret pour personne qu'ils se sont tous exclamés, lors de sa visite au calife, après sa lapidation : « Tu nous as tués, Alî, avec ce que tu as fait au Commandeur des Croyants. Et si tu es parvenu à ton but, que ce monde d'ici-bas ne te soit qu'amertume ! »

— Je peux nommer aussi Talha Ibn Ubayd Allâh, avait rétorqué Yûsuf, en lançant à son cousin un regard furibond. Car des témoins l'ont bien vu donner l'ordre au chef des sédi-

tieux de ne plus laisser pénétrer personne auprès du calife. Il s'est même opposé à ce qu'Othmân soit ravitaillé en eau, et seule la colère d'Alî l'a fait revenir sur sa décision. C'est alors qu'il a accepté que les porteurs d'eau entrent dans la maison. Et le calife ne s'est-il pas écrié : « Ô Dieu, protégez-moi de Talha, car il a excité l'inimitié des hommes contre moi. Par Dieu, je souhaite qu'il ne rencontre auprès d'eux que le dénuement et que le sang coule. »

Il se rappelait les avoir interrompus à ce moment d'une voix tonitruante pour les faire taire, car il redoutait que Yûsuf, qui était un violent, ne se laissât submerger par la colère.

— Je ne veux pas d'affrontement entre vous deux dans ma maison, vous entendez ? Chacun a le droit de défendre l'opinion à laquelle il est attaché, mais dans le calme !

Heureusement que ses jeunes invités, les deux fils d'al-Humayyir, étaient arrivés à cet instant, et le repas du soir avait été pris dans le silence le plus complet.

A l'autre bout de la maison, Tawba était éveillé lui aussi, alors que son frère, Abd Allâh, faisait entendre des ronflements variés et insouciants qui s'étendaient sur des tons tantôt aigus, tantôt sonores, mais toujours continus.

La pièce lui semblait remplie d'une chaleur suffocante. Depuis son arrivée à Médine, Tawba avait l'impression d'évoluer dans un univers irréel aux teintes de cauchemar. Quelque temps après la scène de lapidation à la mosquée, n'avait-il pas été le témoin d'un autre incident qui l'avait laissé pantois. Il ne se trouvait pas très loin du calife, quand celui-ci était passé devant la demeure d'un voisin d'Abû Salama. Ce dernier qui répondait au nom de Djabala Ibn Amr, s'était alors adressé aux hommes qui l'entouraient, en désignant Othmân du doigt :

— Par Dieu, ne vous approchez pas d'un homme qui a causé tant de mal ! s'était-il exclamé à haute et intelligible voix, puis se tournant vers le calife, il avait ajouté :

— Ô hyène, par Dieu, je le jure, je te tuerai un jour, je transporterai ton corps sur un chameau galeux et je t'emmènerai vers un feu brûlant.

Tawba était tombé de haut en entendant ces propos. Cette scène lui était revenue cette nuit à la mémoire, et il se fit la réflexion que si des membres de son clan avaient assisté à cette altercation, ils auraient assurément ouvert des yeux ronds, eux qui parlaient du calife en termes de déférence et d'affection.

Avant de succomber au sommeil, il se promit que dès son retour parmi les siens, il ferait une belle partie de chasse avec les compagnons qu'il aimait bien.

L'aube de ce dix-huitième jour du mois de dhû l-hidjdja[1] darda ses premiers rayons. Hind avait mal dormi, étant donné qu'une agitation inhabituelle avait secoué les rues. Toute la nuit, elle avait entendu des bruits de galop, des cris sauvages, des invectives.

Elle se dressa sur sa couche, s'appuya sur un coude et contempla son époux, étendu à ses côtés. Abû Salama dormait d'un sommeil pesant. Hind observa avec inquiétude son visage cireux et les larges cernes bleuâtres qui mangeaient ses joues émaciées. Cet homme qui, par le passé, avait la force d'un lion, était maintenant de santé fragile. Elle savait à quel point la situation politique de Médine le préoccupait. Elle aurait pu ajouter sans exagération que cette situation le rendait physiquement malade, car elle ne lui rappelait que trop le relent de ces guerres civiles qui avaient déchiré la ville avant l'Islam.

Une bouffée de tendresse mêlée à de la reconnaissance la submergea au souvenir de leur longue vie commune. Certes, l'existence dans cette vaste demeure n'avait pas toujours été pour elle semblable à celle qu'elle menait aujourd'hui, entourée des égards de ses fils et des prévenances de ses brus. Avant qu'Abû Salama demandât sa main, elle avait été mariée à

1. Dhû l-hidjdja 35 : juin 656. L'an 35 de l'Hégire s'achève sur ce mois qui est le dernier de l'année lunaire.

un Muhâdjir qui avait trouvé la mort dans un combat. En ces débuts de l'Islam où trop de femmes devenaient veuves à cause des nombreuses guerres, il était bien vu et même recommandé de leur éviter, comme aux divorcées, un célibat forcé ; c'est la raison pour laquelle les Compagnons du Prophète prenaient facilement plusieurs épouses. Abû Salama n'avait point dérogé à l'usage. Il s'était marié avec Hind un an après son veuvage et il l'avait emmenée vivre dans cette grande maison où régnait déjà sa première femme.

Cette dernière avait réservé à Hind un accueil dénué d'aménité. Elle ne lui avait guère ménagé les mesquineries et les humiliations. Une autre que Hind, dotée d'un caractère moins conciliant, n'aurait pas supporté ce manège longtemps et aurait vite supplié son mari de lui rendre sa liberté, mais Hind avait vaillamment enduré toutes ces avanies, en comprenant qu'elles étaient dictées par la jalousie. Car sa sagesse, en effet, lui avait soufflé que la jalousie qui lui était ainsi témoignée, se nourrissait de la préférence marquée d'Abû Salama pour la nouvelle mariée.

Cependant, la patience de Hind, aussi grande fût-elle, commençait à s'émousser sérieusement quand la Providence était venue subitement à son secours. La première épouse d'Abû Salama avait eu la soudaine délicatesse de prendre froid et de décéder au moment opportun.

Dès lors, Hind était devenue la maîtresse unique et incontestée des lieux et, comme un bonheur n'arrive jamais seul, elle avait donné naissance à quatre fils. Les jumeaux étaient morts, mais Fadl et Yûsuf avaient survécu à ces terribles fièvres qui frappaient fréquemment les gens, et devant lesquelles les onguents des médecins et les incantations des magiciens restaient le plus souvent impuissants. Puis la sœur d'Abû Salama était morte quelque temps après, laissant un enfant prénommé Arbad. Hind avait été heureuse de recueillir l'orphelin et elle l'avait choyé plus que ses propres fils puisque lui avait perdu sa mère.

Le temps avait passé, apportant l'apaisement et la sérénité

dans la vaste demeure, mais la vie sociale à Médine, si plaisante jadis, l'était beaucoup moins maintenant. Devant les perspectives d'un avenir aride et trouble, les mentalités changeaient et les familles ne se fréquentaient plus comme autrefois.

Hind pensa à Yûsuf et à Arbad qui étaient sortis après le dîner et qui n'avaient point reparu de la nuit. Le vent ne cessait de croître, soufflant en rafales sèches et brûlantes.

Une clameur fervente déchira l'aube, et soudain s'éleva l'invocation suprême : « Dieu est le plus grand ! » Elle parut se répercuter de maison en maison. Des coups violents furent donnés à la porte, réveillant toute la maisonnée. En un instant, Abû Salama, sa famille, ses hôtes, se trouvèrent réunis dans la grande salle du rez-de-chaussée.

Yûsuf et Arbad firent irruption. Leurs vêtements étaient couverts de poussière et maculés de sang. Leur visage était livide, celui de Yûsuf surtout. Ce dernier dit d'une voix blanche :

— Le calife est mort. Ils l'ont assassiné.

— Que Dieu le prenne en sa miséricorde ! s'écria Abû Salama. Ses jambes flageolaient au point qu'il tomba sur le large sofa auprès duquel il se tenait.

Les femmes poussèrent quelques gémissements, et Arbad leur intima l'ordre de se taire.

Tawba était frappé de stupeur. L'image d'Othmân levant les bras pour se protéger des pierres qui lui étaient lancées de tous les coins de la mosquée se présenta à sa mémoire.

— Que Dieu le prenne en sa miséricorde ! répéta Abû Salama. Nous sommes à Dieu et nous retournons à Lui !

— Qui l'a tué ? questionna Fadl. Que s'est-il passé ?

Arbad ouvrit la bouche pour lui répondre, mais Yûsuf le devança.

— Les insurgés égyptiens ont craint que n'arrivent les renforts réclamés par Othmân. Ils ont donc résolu de le tuer. Comme la porte du calife était fermée, ils ont décidé d'y mettre le feu. Le fils de notre premier souverain, Mohammad Ibn Abî Bakr, précédant un groupe de treize personnes, a pénétré ensuite dans la pièce où se trouvait Othmân. Il était en train de

lire le Coran. Mohammad l'a saisi par la barbe, en lui disant : « Est-ce que Marwân et Tel et Tel te sont à présent de quelque secours ? » Le calife lui a répondu : « Lâche cette barbe que ton père n'a jamais touchée ! » Mohammad l'a lâchée. Des témoins affirment que c'est lui qui, le premier, a blessé Othmân au front, d'autres prétendent que non. En tout cas, un autre homme s'est approché en dégainant son épée et l'a plongée dans le ventre du calife.

— Naïla, la femme d'Othmân, a eu la main coupée en voulant s'interposer pour défendre son mari, ajouta Arbad.

Hafsa poussa un petit cri, et Ramla s'exclama, les yeux plein d'effroi :

— Mais c'est horrible ! Même les femmes ne sont pas épargnées !

— L'un des conjurés, reprit Yûsuf, a frappé le calife au front avec une barre de fer. Othmân s'est écroulé. Un homme lui a tranché la gorge. Un autre ensuite s'est assis sur sa poitrine et lui a porté neuf coups de poignard. Tout le sang d'Othmân a dégouliné sur l'exemplaire du Coran qu'il lisait auparavant.

— Seigneur ! gémit Sumayya, nous implorons le secours de Dieu !

Tawba regarda la jeune femme. Son visage était décomposé et sa bouche exsangue. Elle porta la main à ses lèvres. Puis il observa Hind et admira son sang-froid. Elle se tenait bien droite et écoutait le récit des événements, la mine impassible. Elle se contenta de demander à quel moment le meurtre avait eu lieu.

— Peu avant le lever du soleil, précisa Arbad.

— Avant de quitter la demeure du calife, ils ont volé tout l'argent qui s'y trouvait, constata Yûsuf. Voilà l'issue de ces vingt-deux jours de siège !

— Quel était l'âge d'Othmân ? interrogea Hind. Soixante-quinze ans ?

— Certains affirment qu'il en avait quatre-vingt deux, répliqua Fadl.

Abû Salama sortit du silence qu'il avait gardé jusque-là.

— Nous n'avons vraiment pas de chance avec nos califes. Il y a douze ans, Omar Ibn al-Khattâb était poignardé à la mosquée. Aujourd'hui, c'est au tour d'Othmân d'être assassiné.

— Dans le cas d'Omar, c'était un cas d'assassinat par vengeance personnelle, rétorqua Arbad. N'oublions pas que son meurtrier, Abû Lulûa, un esclave persan non converti, s'était plaint en vain auprès de lui de l'impôt qu'il payait, car il le trouvait excessif. Dans le cas d'Othmân, c'est différent, son meurtre a été perpétré par des Musulmans et il obéit à des motifs politiques.

— C'est étrange, observa Hind d'un air pensif, Omar et Othmân ont été assassinés tous deux dans le mois de dhû l-hidjdja.

— Eh bien moi, je soutiens que, si après la mort du Prophète, nous avions élu un Ansâr comme chef et non un homme des Quraysh, aujourd'hui, nous n'en serions pas là, explosa Fadl, en se levant brusquement et en se mettant à arpenter nerveusement la pièce.

— Voyons, mon fils, s'étonna Abû Salama, que veux-tu dire par là ?

— Père, souviens-toi de l'entrevue de la Saqîfa qui s'est tenue quelques heures après la mort du Prophète dans la demeure des Banû Saïda. Les Ansâr étaient prêts à désigner, comme guide de la Communauté des Croyants, Sad Ibn Ubâda, le chef des Khazradj. Mais Abû Bakr et Omar Ibn al-Khattâb ont fait brusquement irruption et les en ont empêchés.

Abû Salama hocha la tête en signe d'approbation.

— Je m'en souviens très bien. Abû Bakr leur a déclaré : « Les chefs doivent être choisis chez les Quraysh et les ministres, chez les Ansâr. » A ce moment, Abû Ubayda, l'ami fidèle d'Abû Bakr et d'Omar, leur a dit pour mieux les convaincre : « Ô assemblée des Ansâr, vous fûtes les premiers à nous secourir, ne soyez pas les premiers à changer. »

Fadl reprit le fil de ses souvenirs, et, à leur évocation, ses traits s'animaient de plus en plus.

— Mais l'un des nôtres s'est alors écrié : « Ô assemblée des

Ansâr, gouvernez-vous vous-mêmes. N'écoutez ni ces propos, ni ceux qui les tiennent, car ils vous enlèveront votre part de ce pouvoir. S'ils vous la refusent, sortez-les de ce pays et assumez votre propre gouvernement. Par Dieu, vous avez bien plus qu'eux le droit d'exercer ce pouvoir, puisque c'est par la grâce de vos sabres que les gens ont professé cette religion.

— Mais, mon fils, protesta Abû Salama, tu oublies qu'un Khazradjite comme nous, le Compagnon Bashir Ibn Sad, a pris le parti des Quraysh contre les Ansâr. Du coup, en voyant sa prise de position, le chef des Aws a dit aux membres de sa tribu : « Par Dieu, si le pouvoir échoit aux Khazradj, ils auront la suprématie sur vous et ne vous en laisseront jamais une part. Levez-vous donc et venez prêter hommage à Abû Bakr. »

— Oui, s'emporta Fadl, c'est ainsi que l'accord fut brisé au détriment des Khazradj et de l'élection d'un des leurs. On n'est jamais trahi que par les siens...

En entendant ces derniers mots, Arbad eut envie de sourire, car son cousin prisait particulièrement cet aphorisme et le resservait à tout bout de champ.

— Les Médinois, persifla Fadl, peuvent voir aujourd'hui ce qui leur en coûte d'avoir préféré les Quraysh aux Ansâr.

Abû Salama remua la tête en signe de dénégation.

— Je ne suis pas d'accord avec toi, Fadl. Les Ansâr ont au contraire montré de la sagesse en faisant allégeance à Abû Bakr. Comment, mon fils, un chef Khazradjite, même devenu calife, aurait-il pu mater la rébellion de la ridda ? Personnellement, j'en doute pour un tas de raisons. D'abord, les Aws auraient contesté aussitôt son autorité, comme cela s'est déjà produit avant la venue du Prophète à Médine. Ensuite, les Quraysh la leur auraient déniée à leur tour. Abû Bakr, lui, de par ses qualités morales reconnues par tous et aussi du fait qu'il était le plus fidèle ami de Mohammad, jouissait d'un prestige certain et pouvait donc compter sur le soutien d'hommes brillants.

— Je sais, je sais, maugréa Fadl, fort vexé de voir que les siens ne partageaient pas son point de vue.

Arbad se leva. Son dos paraissait tout à coup légèrement voûté. Il en avait assez de ces discussions où l'esprit tribal renaissait de ses cendres chaque fois que des dissensions surgissaient. Pourquoi, dans ce cas, oublierait-il lui aussi que son père était Mekkois ?

Abû Salama s'était muré de nouveau dans le silence. Il se replongeait dans son passé. Il pensait, non sans tristesse, que les Musulmans s'étaient tournés vers l'intransigeance ou la mollesse, mais la sagesse et l'esprit de tolérance, si chers au Prophète, devenaient étrangers à tout le monde.

9

Le malaise

Le cadavre du calife demeura cinq jours sans sépulture puis, sur le battant d'une porte, il fut emporté au cimetière, en pleine nuit, sous les malédictions et les pierres. Les membres de son clan, les Umayya Ibn Abd Shams avaient, pour la plupart, fui la capitale, et le parti de l'opposition était resté maître de la situation.

L'effervescence dans laquelle avait plongé Médine s'étant calmée peu à peu, Tawba prit congé de ses hôtes. Son frère, Abd Allâh, l'avait déjà devancé sur le chemin du retour, mais Abû Salama àvait insisté pour que le poète prolongeât son séjour, et celui-ci, que le déroulement des événements passionnait, avait facilement accédé à son désir, d'autant plus qu'il ne voulait pas rentrer sans connaître le nom du futur calife dont l'élection tardait.

En effet, Alî, Talha et al-Zubayr, pressentis par leurs propres partisans, avaient, chacun, repoussé les propositions faites, car ils avaient pris conscience pertinemment de l'impossibilité d'un accord. C'est alors que devant la vacance du siège califal et une situation qui, au fil des jours, devenait de plus en plus préoccupante, les insurgés tinrent une réunion avec les habitants de Médine et les mirent en garde.

« Si les soldats s'en retournent dans leurs garnisons, leur dirent-ils, en apportant la nouvelle du meurtre du calife sans la nomination d'un nouveau, des dissensions surgiront et compromettront l'unité de la communauté. En votre qualité d'Ansâr, vous constituez la shûra[1], le choix du calife entre donc dans

1. La shûra est le conseil électif désignant le calife.

vos attributions. Quant à nous, nous l'entérinerons. Nous vous laissons à cet effet un délai de deux jours sinon, nous tuerons Alî, Talha et al-Zubayr. »

Les Médinois s'étaient prononcés pour Alî Ibn Abî Tâlib, le seul dont ils fussent vraiment satisfaits. Et Tawba avait hâte à présent de rejoindre sa tribu, les Banû Uqayl qui résidaient dans le Nadjd méridional et dans la partie occidentale de la Yamâma. Leur territoire abritait de nombreuses localités, cours d'eau, montagnes et surtout la vallée fertile d'al-Aqîq au sol de sable salé, de calcaire et d'argile. Elle renfermait la mine d'or la plus productive de l'Arabie, et le Prophète s'était exclamé à son propos : « Au pays des Uqayl, il pleut de l'or ! »

Arbad avait tenu à accompagner Tawba une partie de la route. Ce dernier avait deviné que derrière l'insistance d'Arbad se cachait l'envie d'échapper un moment à l'atmosphère empoisonnée de la capitale.

Chemin faisant, tous deux se parlèrent peu. Tawba songeait à la position prise par ses contribules khazradjites, Hassân Ibn Thâbit et Kab Ibn Mâlik. Ces deux poètes avaient fait preuve d'une fidélité exemplaire envers le souverain assassiné. Le premier avait soutenu bruyamment le calife assiégé et avait même tenté de dissuader les conjurés d'exécuter leur funeste projet. Le second avait composé une belle élégie funèbre en l'honneur d'Othmân et avait fermement refusé de prêter serment à Alî.

Tawba se sentait heureux à la pensée de revoir les siens. Il n'était pas mécontent de quitter tous ces citadins aux âmes compliquées et aux manœuvres tortueuses. Plus que jamais il se sentait un Bédouin, un homme simple, solide et sain. Il aimait les grands espaces, le soleil, le ciel céruléen. Il aimait galoper à perdre haleine, s'enivrer d'air pur et de liberté. Il laissait aux autres leurs passions éphémères, avec lesquelles ils se brûlaient au risque d'être consumés par le feu de l'enfer.

Au moment de quitter Arbad, il lui dit sur un ton affectueux :

— Je te vois triste et préoccupé. Viens nous rendre visite, ces jours prochains. J'organiserai à ton intention de belles parties de chasse qui te distrairont de tes soucis.

Arbad le remercia et laissa échapper cette confidence avec un sourire ironique pour lui ôter de l'importance :

— Je ne suis pas fait pour croupir dans des tâches administratives qui ne me procurent que de l'insatisfaction. Seules m'intéressent vraiment l'aventure et l'action. J'aime me battre pour des gens et des idées qui en valent la peine.

Il accompagna ses propos d'un haussement d'épaules, et le poète lui serra chaleureusement les mains.

Sur le chemin du retour, Arbad arrêta sa monture au sommet d'une colline. Il percevait dans le lointain les alentours de Médine. Il songeait à l'avenir de l'Empire et il s'interrogeait. Il avait revu Maslama, un Maslama radieux du succès d'Alî Ibn Abî Tâlib et qui exultait de voir que les Egyptiens avaient pu imposer leur candidat aux gens de Basra et de Kûfa. Il lui avait présenté Salîm, son compagnon d'armes. L'attitude de ce dernier avait paru à Arbad encore plus exaltée que celle de son ami, car il avait aussitôt entrepris de lui démontrer comment Alî avait été l'éternelle victime des manigances d'Abû Bakr puis d'Omar.

Maslama renchérissait avec force sur ses affirmations. Ainsi pour ces deux Shîtes convaincus, le califat aurait dû revenir à Alî dès la mort du Prophète. Fâtima, la fille de ce dernier, n'avait-elle pas été trouver les Ansâr pour leur demander d'appuyer son mari ? Mais ceux-ci lui avaient répondu qu'Alî s'était manifesté trop tard, car ils venaient de jurer fidélité à Abû Bakr. Du coup, Fâtima avait empêché Abû Bakr et Omar de pénétrer dans sa demeure et elle leur avait adressé de violents reproches, en leur disant notamment ;

« Vous avez laissé la dépouille de l'Envoyé de Dieu entre nos mains et vous avez tout décidé entre vous, sans nous appeler et sans respecter nos droits. »

Salîm abondait dans le sens de son ami et soulignait d'un air scandalisé qu'Omar avait fait apporter du bois et qu'il avait menacé de brûler la maison de la fille du Prophète quand il avait vu qu'Alî persistait dans son refus de prêter hommage à Abû Bakr.

Il ajoutait avec des trémolos dans la voix :

— Notre infortunée Fâtima s'est alors écriée :

« O père, ô Envoyé de Dieu ! que de malheurs avons-nous subis, après ta mort de la part d'Omar et d'Abû Bakr ! »

Et Maslama s'était empressé de rappeler qu'Abû Bakr avait refusé à Fâtima la remise des biens du Prophète qu'elle réclamait en sa qualité d'héritière et qui se composaient de l'oasis de Fadak et d'une part des produits de la terre de Khaybar. Il avait justifié son refus en affirmant avoir entendu dire au Prophète : « On n'hérite pas de nous, ce que nous laissons est bien public, destiné à la bienfaisance[1]. » La décision du calife avait tellement mécontenté Fâtima qu'elle n'avait plus jamais voulu le rencontrer. Lorsqu'elle était morte six mois après la disparition de son père, sa famille l'avait inhumée en pleine nuit et s'était bien gardée d'avertir Abû Bakr et Omar de son décès.

Salîm avait, à son tour, remarqué qu'Omar, une fois devenu calife, n'avait pas entériné la décision d'Abû Bakr qui contestait aux veuves du Prophète le droit d'hériter. Au contraire, il avait implicitement reconnu ce droit, en leur donnant à choisir entre la possession de la terre de Khaybar ou la garantie qu'elles recevraient leurs quantités annuelles des produits de cette dernière. De même, il avait offert à Alî, héritier de Fâtima, une part des revenus de l'oasis de Fadak.

— Il n'empêche que sur le plan politique, Omar a tout fait pour contrecarrer Alî, avait corrigé Maslama avec un mouvement d'humeur. Durant tout son califat, il ne lui a donné aucune charge, qu'elle soit politique ou militaire, et lorsqu'il lui a confié la lieutenance de Médine pour un temps très court, c'était justement pour l'éloigner de la réunion d'al-Djâbiya, la plus importante qui se soit jamais tenue et qui groupait tous les chefs militaires et tous les Compagnons du Prophète.

Et Salîm s'était écrié, dans un désir de surenchère, que si Omar avait agi de la sorte, c'était parce qu'il craignait d'être désavoué par Alî qui ne partageait pas ses vues en matière de

1. En arabe *sadaqât*.

répartition du butin.

Arbad avait éprouvé comme un malaise en les voyant discourir de la sorte et il n'avait marqué son assentiment ni par des mots, ni par des mimiques. Sa liberté enfin reprise faisait à présent le contrepoids nécessaire à son désir de plaire.

Les contours de Médine s'estompaient peu à peu et, dans ce face à face avec lui-même, Arbad tâchait d'entendre le son vrai de son cœur. Sous la lumière déclinante, un vent frais qui faisait craquer des buissons rabougris lui apportait des effluves de plantes odoriférantes.

Il tressaillit. Lui, qui avait désappris l'espoir, souhaitait, malgré lui, ce soir, qu'un miracle se produisît et l'arrachât à un état où il dépérissait. Il attendait un signe, un appel du destin. Quand viendrait-il ? Il ne savait. Mais un fait était certain : avec sa solide expérience des mécomptes et malheurs de la vie, avec toutes ses certitudes qui avaient pris fin, Arbad ne reconnaissait plus ce présent comme sien.

10

Zaynab

Les parents de Tawba le pressaient vivement de se marier. C'était son père, al-Humayyir, qui insistait le plus.

— Mon fils, ne cessait-il de lui répéter, quand prendras-tu femme ? Veux-tu donc que notre clan s'affaiblisse, faute de descendants ?

Mais Tawba faisait la sourde oreille. Il s'aimait libre et sans attaches, partant avec ses compagnons pour d'interminables parties de chasse ou de lointaines razzias, poussant même jusqu'à Bîsha pour traquer le lion ou quelque autre animal sauvage.

Toutes les femmes lui paraissaient désirables et il ne lui déplaisait pas de mordre dans tous les fruits qui s'offraient à lui. Aucune d'elles ne le fixait et ne lui donnait envie de fonder ce foyer que son père lui réclamait à grands cris. Et Abd Allâh, son frère, se mit de la partie, puis les oncles, les cousins, tous les membres de la famille enfin, firent pression sur lui pour qu'il se marie. On lui vantait la beauté de telle parente, le charme de telle fille d'ami. Tawba écoutait, souriait, disait : « Je vais y réfléchir », puis il s'esquivait.

Un jour où il approchait de la tente de son frère, il aperçut une jeune fille plutôt jolie, qui se tenait près de l'entrée et qui devisait avec sa belle-sœur. Elle était petite et bien faite. Elle avait le teint mat, des yeux très sombres, cernés de khôl, et une longue chevelure noir corbeau. Elle plut immédiatement à Tawba qui lui trouva une grâce piquante. Elle riait et parlait avec animation.

Tawba l'avait déjà entrevue plusieurs fois quand, accompagnée de ses parents, elle venait en visite au campement. Lors

des réunions du soir, il avait remarqué sa présence au milieu des femmes qui restaient en retrait des hommes, formant cercle autour du feu qu'on allumait pour guider les voyageurs égarés. Il aimait ces soirées où, sous le ciel parsemé d'étoiles, l'auditoire captivé écoutait successivement des récits étranges, émaillés des exploits glorieux de la tribu ou des poésies contant les tourments des amants séparés de leurs belles.

Tawba ne sut jamais pourquoi, ce matin-là, en revoyant cette inconnue frêle et menue, il songea au mariage pour la première fois de sa vie. Sans qu'un mot explicite fût prononcé, l'entourage saisit aussitôt l'intérêt soudain qu'il portait à la jeune fille. Tawba n'avait point montré jusqu'à présent une telle curiosité pour une jeune fille du clan. Il s'enquit de son nom, de son âge, de sa généalogie, de ses fréquentations.

Il glanait ses renseignements, en mêlant ses questions à d'autres anodines et en les entrecoupant de longues digressions afin de ne pas éveiller les soupçons. Et les parents, les amis, complices mais pas dupes, répondaient avec complaisance sur le même ton faussement détaché, de peur qu'une réflexion ou une attitude maladroite effrayât l'oiseau prêt à se poser et le fît fuir à jamais. Mais tous, à son insu, s'étant donné le mot d'un sourire entendu, se mirent à vanter les vertus de la jeune fille.

Chaque jour, chacun d'eux, à tour de rôle, s'arrangeait pour faire allusion à sa beauté, sa chasteté, sa bonne santé, ses qualités de femmes d'intérieur, puis la même phrase revenait souvent en guise de conclusion : « Voilà une femme qui rendra son mari heureux ! » Les résistances de Tawba s'émoussaient peu à peu devant cette coalition secrète de parents et d'amis. Devinant la brèche qui venait de s'ouvrir dans son cœur, tous conspiraient à son bonheur, et le nom de Zaynab ressurgissait, tel un refrain, dans leurs conversations. Et il est vrai que son évocation distrayait le poète d'autres visages et d'autres mirages.

C'est ainsi que Tawba, sincèrement épris pour la première fois de sa vie, décida brusquement un jour d'épouser Zaynab à la grande satisfaction des siens.

Avec ce mariage, il croyait ouvrir la porte de l'espoir, mais

ce n'était que celle de la résignation comme il s'en aperçut des années plus tard.

11

Changements

Le cinquième mois de l'an 36[1] venait de s'achever. L'hiver voilait l'horizon de vapeurs roses. Etendu au pied d'un arbre, Tawba s'abandonnait avec délices aux rayons du soleil qui caressaient son visage. L'air était frais et parfumé. Il ne pensait à rien de précis, et un bien-être animal engourdissait ses membres. Une voluptueuse somnolence l'envahissait quand, tout à coup, il se sentit chatouillé au front. Il chassa ce qu'il croyait être une mouche importune, mais la sensation se répéta sur sa peau, l'agaçant à nouveau. Il ouvrit les yeux et aperçut Zaynab qui, une brindille à la main, l'agitait au-dessus de lui, d'un air taquin.

— Ah, c'était toi ! dit-il avec un sourire, en se redressant sur un coude, car il ne l'avait pas entendue venir.

Sa femme s'assit à quelque distance de lui. Il nota qu'elle portait une robe neuve qui lui allait fort bien et qui mettait en valeur la matité de son teint. Elle apportait beaucoup de soins à sa toilette, et sa coquetterie était loin de lui déplaire. Il l'observa. Il la regardait souvent à la dérobée, car elle possédait une sorte de grâce primesautière qui le ravissait. La voir rire d'un rien le faisait rire aussi, et il comparait la frivolité de son caractère à celle d'un enfant qui s'émerveille de tout en battant des mains. Elle lui donnait l'envie de la protéger, et aucune femme jusqu'ici n'avait éveillé un tel sentiment en lui.

Zaynab avait pris une mine songeuse qui excita vaguement sa curiosité et il la questionna, quoique sa question fût dictée plus par l'ennui qu'il ressentait que par l'intérêt qu'il témoignait à

1. Soit le premier mois de Djumâda 36 : novembre 656. L'année lunaire 35 a pris fin au printemps de l'an 656 de l'ère chrétienne.

son épouse.

Elle tourna la tête vers lui et sembla hésiter à lui livrer le fond de sa pensée, mais il réitéra son interrogation.

— Je me demande pourquoi... commença-t-elle, avant de laisser sa phrase en suspens comme si elle cherchait ses mots.

Il fut tenté de soupirer. Il était sûr qu'un temps allait s'écouler avant qu'elle formulât clairement ce qui lui passait par la tête. Cette lenteur chez Zaynab l'énervait, et il se retenait de la secouer pour dissiper cette torpeur qui paraissait s'emparer subitement de son esprit. Ce flottement lui suggérait l'image d'une fillette se dandinant d'une jambe sur l'autre avec, aux lèvres, un sourire idiot.

Il s'arma de patience, et le silence de sa femme s'acheva enfin.

— Je me demande pourquoi tu n'as pas encore composé de vers sur moi ?

Sa remarque le surprit. Là vraiment, elle l'avait eu ! Il s'étonna de ce que son œuvre poétique engendrât chez elle pareille réflexion.

— Tu ne me trouves pas suffisamment plaisante ? continua-t-elle, en pinçant les commissures de sa bouche.

Son attitude l'amusa. C'était ma foi vrai, il n'avait jamais songé à louer sa beauté et à citer son nom dans ses poèmes.

Les traits de Zaynab se rembrunirent, et elle fixa sur lui un regard lourd de reproches.

— Oui ! Pourquoi ?

Il sentit qu'il devait donner une explication. Les femmes décidément avaient toujours l'art de poser des questions embarrassantes et saugrenues juste au moment où leurs époux se montraient d'humeur aimable et détendue. Sans nul doute quelque démon querelleur, tapi dans un coin de leurs jolies têtes, se réveillait soudain et éprouvait un plaisir malin à leur souffler des propos destinés à troubler la sérénité de leurs rapports.

— Eh bien, l'inspiration ne se commande pas ! lâcha-t-il en se tâtant d'un geste machinal la peau qui recouvrait sa pomme d'Adam.

C'était précisément la réponse à ne pas faire, car elle ne servait que trop à alimenter les griefs formulés contre lui.

— Je m'en doutais ! constata Zaynab d'un ton acrimonieux. D'autres poètes ont célébré les attraits de leurs aimées, mais pas toi !

— De leurs aimées, oui, mais pas de leurs femmes ! corrigea Tawba d'un air mi-railleur, mi-agacé.

Sa boutade offusqua Zaynab, et elle lui lança sèchement :

— Tu oublies Imru al-Qays.

— Ton exemple est mal choisi, s'esclaffa-t-il, il a chanté tellement de belles.

Elle arbora une expression maussade, et Tawba en augura une de ces longues bouderies assorties de silences obstinés qu'il abhorrait et qui l'indisposaient sérieusement contre elle. En effet, il arrivait à Zaynab de prendre sans rime ni raison une mine renfrognée et une attitude distante qui le crispaient et qui lui donnaient d'autant plus envie de la fuir qu'il appréciait avant tout chez une femme une humeur égale et des manières avenantes. Et c'était assurément ce comportement de Zaynab qui, en dépit d'une séduction certaine, tarissait en lui toute source d'inspiration.

L'arrivée d'Abd Allâh créa une heureuse diversion à l'atmosphère tendue qui s'instaurait entre eux deux. Tawba l'accueillit avec chaleur. Abd Allâh, qui revenait de Médine, salua son frère et sa belle-sœur. Il avait les traits tirés par le manque de sommeil. Des gouttes de transpiration coulaient le long de son front et de ses tempes. Ses vêtements ordinairement immaculés étaient gris de poussière. L'éternel galop des nuits d'affilée avait mis à mal la sobre élégance de sa tenue de voyage. Zaynab profita de son retour pour s'éclipser, car elle ne doutait pas que les deux hommes auraient une de ces conversations sérieuses qui l'horripilaient. De plus, elle entendait bien manifester son mécontentement et punir, en même temps, l'attitude indifférente de son mari.

Tawba attendit que son frère se détende quelque peu avant de l'interroger.

— Quelles sont les nouvelles de la capitale ?

— Cela va très mal, soupira Abd Allâh, vraiment très mal ! La politique du calife est sérieusement critiquée et lui est bien décidé à mater les rebelles.

En écoutant le début de leur dialogue, tout étranger non initié aurait pu imaginer que la crise de l'an passé se poursuivait sur la scène des événements. En fait, ses divers protagonistes avaient changé de rôle. Le calife à l'autorité contestée était à présent Alî Ibn Abî Tâlib, et les nouveaux insurgés avaient, cette fois, à leur tête, Aïsha Bint Abî Bakr, la veuve du Prophète et fille du premier souverain de l'Islam, à laquelle s'étaient ralliés Talha Ibn Ubayd Allâh et al-Zubayr Ibn al-Awwâm. Ces deux derniers avaient d'abord insisté auprès d'Alî pour qu'il leur confiât les gouvernements respectifs de Basra et de Kûfa. Mais le calife les leur ayant refusés, ils lui avaient demandé la permission de quitter Médine en arguant de leur désir d'accomplir la *umra* ou petit pèlerinage, alors qu'en fait ils souhaitaient rejoindre à La Mekke l'épouse préférée du Prophète, qui avait déjà groupé autour d'elle les anciens gouverneurs d'Egypte, de Basra et du Yémen ainsi que tous les gens qui avaient fui Médine, car le clan des Umayya ne lui ménageait pas son appui.

— La capitale est en pleine effervescence, poursuivit Abd Allâh. Les gens sont divisés : il y a ceux qui soutiennent sans réserve Aïsha, puis il y a ses détracteurs, les partisans d'Alî.

Lorsque la veuve du Prophète avait appris le meurtre d'Othmân et l'élection d'Alî, elle avait excité tant et si bien la population de La Mekke contre le nouveau calife que celle-ci n'était pas du tout disposée à reconnaître le Commandeur des Croyants. Aïsha, en effet, avait tenu, près de la Kaaba, un discours enflammé dans lequel elle affirmait qu'Othmân avait été tué injustement. Elle appuyait sa prise de position sur le verset coranique :

« Ne tuez pas l'homme que Dieu vous a interdit de tuer, sinon à bon droit, et pour quiconque est tué injustement, nous donnons à son proche parent le pouvoir de le venger à condi-

tion de ne point se livrer à des excès dans le meurtre et il sera secouru[1]. »

Elle réclamait en conséquence la punition des coupables que, selon la rumeur publique, le calife avait pris sous sa protection.

— Que disent les partisans d'Alî ? questionna Tawba dont le visage reflétait une intense curiosité.

— Certains s'étonnent d'autant plus de l'attitude d'Aïsha qu'elle a constamment déclaré, du vivant d'Othmân, qu'il devait s'amender ou abdiquer, et qu'elle s'était même exclamée un jour à son propos : « Tuez cette hyène mécréante. » Ils avancent aussi que, lors du siège de la maison d'Othmân, elle ne s'est nullement inquiétée de son sort et, qu'en dépit de toutes les pressions exercées sur elle pour la faire rester à Médine, elle a préféré partir pour La Mekke où elle prenait part au pèlerinage. D'autres enfin ajoutent que l'indignation clamée par Aïsha n'est pas réellement provoquée par le meurtre du calife, mais bien plutôt par le mécontentement qu'a suscité en elle l'élection d'Alî, car elle lui garde rancune du langage qu'il a tenu au Prophète lorsqu'elle a été calomniée et accusée d'adultère.

Tawba se souvenait fort bien de cette histoire que son père lui avait narrée naguère et qui, en l'an 6[2], avait secoué tout Médine. L'affaire avait éclaté au retour de l'expédition contre les Banû I-Mustaliq où Aïsha avait accompagné le Prophète. Elle avait été choisie par tirage au sort, car Mohammad avait coutume d'y recourir pour désigner celle de ses épouses qui se déplacerait avec lui. Lors de la dernière halte avant Médine, la jeune femme qui s'était éloignée pour satisfaire un besoin, s'aperçut, en revenant vers son palanquin, qu'elle avait perdu son collier. Elle repartit à sa recherche mais, comme Aïsha était légère, les hommes qui chargèrent sa litière sur le chameau ne se rendirent point compte de son absence.

Quand elle revint, la caravane entière avait disparu. Elle s'enroula dans son manteau et se coucha. Un beau jeune

1. Coran : verset 33 de la Sourate 17.
2. 628 de l'ère chrétienne.

homme, prénommé Safwân Ibn al-Muattil, qui était resté aussi en arrière, la reconnut, car il l'avait vue avant que le port du voile fût ordonné aux épouses du Prophète. Il la ramena à Médine sur son chameau, et la ville se mit à bruire de médisances et de ragots alimentés par le groupe des Munâfiqûn ou Hypocrites dont le loyalisme envers la cause de l'Islam laissait parfois à désirer : leur chef, un Khazradjite du nom d'Abd Allâh Ibn Ubayy, s'irritait du pouvoir grandissant de Mohammad. En outre, ces gens-là avaient trouvé des complices involontaires en les personnes de Hassân Ibn Thâbit, le poète, de Mistah, le cousin d'Aïsha, et de Hamna, la sœur de Zaynab Bint Djahsh, l'une des épouses du Prophète.

L'affaire prit de telles proportions que l'Envoyé de Dieu s'en émut. Après avoir blâmé à la mosquée les gens qui portaient atteinte à la réputation de sa famille, il appela en consultation Usâma Ibn Zayd et Alî Ibn Abî Tâlib.

Usâma, questionné sur la calomnie à laquelle Aïsha était en butte, parla en sa faveur, tandis qu'Alî répondit :

« Ô Envoyé de Dieu, les femmes sont nombreuses et tu peux les remplacer aisément. Interroge donc Barîra, l'esclave d'Aïsha, elle te dira toute la vérité. »

Puis Alî s'était levé et avait asséné un coup violent à Barîra, en l'incitant à ne pas mentir au Prophète.

Son témoignage innocenta sa maîtresse, mais l'affaire se calma seulement quand descendit la Révélation qui proclamait l'innocence d'Aïsha et fustigeait les auteurs des commérages. On s'aperçut finalement qu'il n'y avait aucune preuve solide contre l'épouse de Mohammad ainsi que le soulignait le verset qui évoquait les calomniateurs :

« Si seulement ils avaient appelé quatre témoins ! Ils n'ont pas désigné de témoins, parce que ce sont des menteurs devant Dieu[1]. »

— J'ai parlé avec un voyageur qui arrivait de Syrie, ajouta Abd Allâh. Il m'a dit qu'on y avait apporté la chemise ensan-

1. Coran : verset 13 de la Sourate 24.

glantée d'Othmân avec la main coupée de sa femme et que, chaque jour, à la mosquée de Damas, le gouverneur Muawiya Ibn Abî Sufyân les fait exposer à la vue des fidèles.

— Muawiya est un malin, observa Tawba avec un petit sourire. Il a refusé toute obéissance à Alî et il espère bien que la rébellion d'Aïsha affaiblira sa résistance. C'est pourquoi il s'est cantonné dans une judicieuse attente, en suivant les événements avec beaucoup d'attention.

Son frère corrobora son jugement en précisant que le calife, après avoir perdu le contrôle de la Syrie, redoutait que celui de l'Iraq lui échappât, surtout qu'en Egypte régnait déjà une grande anarchie. Dès qu'Alî avait appris le départ des séditieux pour Basra, il avait rassemblé des troupes et quitté la capitale pour se lancer à leur poursuite. Mais il n'avait pu ni les intercepter, ni les empêcher de s'emparer de cette ville de garnison.

— Pour couper court aux revendications des rebelles, commenta Tawba, le calife pourrait punir les meurtriers d'Othmân ; l'ennui pour lui, c'est que figure au nombre de ces derniers, son beau-fils, Mohammad Ibn Abî Bakr, qui est d'ailleurs le demi-frère d'Aïsha. Te souviens-tu de ce que nous avait raconté à ce sujet Yûsuf, le fils d'Abû Salama ?

— Ah, j'ai oublié de te dire que j'ai rendu visite à Abû Salama ! s'exclama Abd Allâh, en triturant nerveusement sa moustache. Et sais-tu ce que j'ai appris ?

— Ne me fais pas languir, s'écria Tawba en pensant que son frère prenait le travers de sa femme.

— Le calife vient de nommer Yûsuf à Basra tandis que, tiens-toi bien, Arbad s'est rallié à Aïsha.

Tawba garda le silence. L'air absent, il fixait les contours indécis d'un horizon bleuâtre, pendant qu'Abd Allâh continuait, en hochant tristement la tête :

— Abû Salama m'a dit : « Nous ressemblons à un troupeau égaré qui n'a plus de berger pour le guider : les bêtes courent de tous côtés. Chacun croit en vain que d'autres le suivront alors qu'en réalité, c'est la folle débandade. Que va-t-il advenir de nous ? Dieu seul le sait. »

12

Une fin brutale

Arbad avait suivi les rebelles à Basra et il avait redécouvert sans déplaisir cette ville de Basse-Mésopotamie aux habitations construites en briques rouges. Elle était à l'origine un camp militaire que le calife Omar avait fait établir en raison de l'intérêt stratégique de sa position qui permettait de contrôler la route du golfe Persique, de l'Iraq et de la Perse, et de constituer, en conséquence, une base de départ pour d'éventuelles expéditions.

Les insurgés avaient opté pour Basra après mûre délibération, car il s'agissait pour eux de choisir le lieu le plus propice au succès de l'insurrection. En effet, lors d'une réunion qui s'était tenue dans la maison d'Aïsha, ils avaient d'abord envisagé de se rendre à Médine pour affronter directement le calife, mais craignant une défaite, ils avaient préféré chercher auparavant l'argent et les milices nécessaires à l'entreprise. C'est alors qu'Abd Allâh Ibn Amîr, l'ancien gouverneur de Basra sous Othmân, et Talha Ibn Ubayd Allâh, leur avaient vivement conseillé de se rendre dans cette ville de garnison. Ces deux hommes, qui étaient aimés de la population et qui y avaient des appuis, se faisaient fort de leur trouver des soldats et des subsides.

A l'instar des trois chefs de la rébellion, Arbad, qui avait éprouvé du mépris pour l'impéritie d'Othmân, n'était pas non plus d'accord avec le parti shîîte d'Alî. Il se rangeait plutôt dans le groupe de ces opposants modérés qui, tout en ayant aspiré à un changement politique, ne l'avaient pas souhaité aussi radical que celui qui se dessinait à l'horizon, car il redoutait l'influence probable des extrémistes sur Alî.

Arbad avait prémédité de quitter la maison de son oncle sans souffler mot à quiconque de son désir de rejoindre les insurgés, mais, le matin de son départ, en apercevant Hind qui, fidèle à ses habitudes, se promenait dès l'aube dans le jardin, il se ravisa à la dernière minute et s'approcha d'elle.

— Ma tante, je voudrais te confier quelque chose que j'ai tu jusqu'à maintenant.

Hind lui sourit. Arbad occupait dans son cœur une place particulière. Derrière l'homme qui s'adressait à elle dans le moment présent, se profilait l'image de l'enfant sensible, tendre et quelque peu replié sur lui-même qu'elle prenait plaisir à consoler jadis et à réconforter quand il avait de la peine. Jamais ses fils Fadl et Yûsuf, qui débordaient de vie et de brusquerie, n'avaient fait tressaillir en elle la fibre maternelle comme ce petit garçon de santé fragile qui, tel une fleur délicate, avait eu besoin de tous ses soins et de toute son affection. Plus tard, quand Arbad était devenu un homme, il l'avait emplie de fierté par sa bravoure et ses hauts faits guerriers. Elle n'avait jamais manqué alors d'exprimer son admiration devant sa vive intelligence et la rare détermination avec laquelle il agissait pour parvenir au but qu'il s'était fixé. Entre eux deux s'était développée une profonde complicité qui les faisait se comprendre à demi-mot.

— Qu'y a-t-il, mon fils, dit Hind doucement, je ne te cacherai pas que l'abattement dans lequel tu semblais plongé ces derniers temps me préoccupait beaucoup. Aujourd'hui, ton œil est brillant et je te vois presque gai.

— Tu as raison, ma tante ! Je revis enfin, parce que je vais de nouveau me battre pour quelque chose qui en vaut la peine.

Hind leva la tête vers lui et l'observa avec attention. Il poursuivit :

— Tu es la seule personne à le savoir ici. Je pars pour La Mekke. Je rejoins Aïsha et les opposants à Alî. Je lutterai avec eux.

— Mon Dieu ! s'exclama Hind en portant la main à son cœur. Tu te rebelles contre le calife ? Mais tu te condamnes à

mort, mon fils ! Il ne faut pas ! Je veux que tu vives.

Arbad lui saisit la main et la serra.

— Ne t'en fais pas. La mort n'a jamais eu que mépris pour moi, malgré tous les combats que j'ai livrés.

— Mais, mon enfant, tu n'es jamais entré en opposition ouverte avec le calife, soupira Hind qui se souvenait pertinemment des critiques que formulait Arbad à l'encontre d'Othmân.

— N'aie pas peur, tante, répliqua Arbad avec un sourire qu'il voulait rassurant. Je suis loin d'être le seul. Dans toutes les provinces proches du Hidjâz, on enregistre des mouvements dirigés contre le souverain.

— Tu n'as donc averti personne ? Abû Salama n'est même pas au courant ?

— Ni lui, ni Fadl, ni Yûsuf, ne sont au courant de mon entreprise. Quant à Hafsa, je ne l'ai pas non plus informée de mon départ.

— A ta femme, non plus ? s'étonna Hind. Pourtant, vous êtes mariés depuis peu de temps.

— Justement, ma tante, il faudra que tu l'avertisses, fit Arbad en arborant un sourire gêné. Je ne lui ai rien dit parce que je ne voulais entendre ni plainte, ni récrimination. Je ne sais pas pour combien de temps je serai absent : quelques mois peut-être, ou quelques années. Si elle veut retourner à Taïf dans sa famille, ne l'en empêche pas. La séparation ne me dérange nullement.

Hind fixa son neveu. Elle avait deviné, dès le début de cette union, qu'Arbad s'était marié pour tromper son ennui et que ce mariage avait aggravé celui-ci au lieu de l'alléger comme il l'espérait. Elle lui étreignit le bras affectueusement.

— Ne t'en fais pas. Je saurai tout arranger avec tout le monde et prendre ta défense...

Elle compléta mentalement sa phrase par un « comme d'habitude » qu'elle se garda de formuler à haute et intelligible voix.

Arbad considéra Hind avec émotion. La pensée qu'à l'issue de cette aventure l'un des deux ne reverrait peut-être plus l'autre, lui traversa l'esprit pour la première fois et le fit fris-

sonner de regrets. Aussi désira-t-il lui faire comprendre toute l'affection et toute la reconnaissance qu'il éprouvait pour elle, mais sa pudeur naturelle résuma tous ses sentiments en une expression laconique :

— Ma tante, je voudrais te dire merci... merci pour tout!

Et joignant le geste à la parole, il lui baisa la main.

En le voyant disparaître au détour de l'allée, Hind s'était mordu les lèvres pour ne pas pleurer, mais une larme rebelle avait glissé sur sa joue, malgré elle.

Talha et al-Zubayr avaient supplié Aïsha avec insistance pour qu'elle les accompagnât à Basra, car ils avaient fort bien saisi « dans la partie qui se jouait » toute l'importance de cette femme d'une quarantaine d'années dont on louait la grande intelligence et les solides connaissances en poésie et en science du hadîth. Et de fait, sa grande éloquence avait retourné la majeure partie de la population de Basra. Dès son arrivée dans la ville, elle avait envoyé des lettres aux notables et aux chefs de tribus pour les convaincre d'aider les insurgés en fournissant subsides et contingents.

Arbad ignorait que Yûsuf et Maslama s'étaient retrouvés à Basra. Le premier y avait été muté après avoir juré fidélité au calife et il travaillait dans le diwân al-djund, un bureau local qui s'occupait de recenser les habitants de la province et les troupes participant aux conquêtes. Le second avait réintégré l'armée d'Alî et veillait à la défense de la ville.

Yûsuf et Maslama avaient des conversations animées au cours desquelles le Shîîte essayait de transformer ce prosélyte en partisan convaincu. Ainsi avait-il essayé de lui démontrer que le calife Omar avait tout fait pour que son successeur soit Othmân et non Alî, bien que sur son lit de mort il ait nommé un conseil de six Compagnons, la Shûrâ, qui avait pour mission de

se choisir un calife parmi les membres de ce conseil. Comme Yûsuf s'étonnait d'une telle affirmation, Maslama l'avait questionné avec un petit sourire sarcastique :

— Te souviens-tu des recommandations qu'Omar a adressées aux membres de la Shûrâ au cas où un désaccord surgirait entre eux ?

— Bien sûr ! s'était exclamé Yûsuf, la bouche pincée. Omar a dit : « Si cinq d'entre eux sont d'accord, brisez le crâne du sixième qui s'oppose à eux. Tuez de même les deux hommes qui désapprouveraient le choix des quatre autres. Et dans le cas où il y aurait trois voix contre trois, optez pour le camp d'Abd al-Rahman Ibn Awf. »

— Justement ! avait exulté Maslama d'un air triomphant. Abd al-Rahman Ibn Awf, parent par alliance d'Othmân, l'a toujours soutenu de manière inconditionnelle. Le conseil ne s'est composé en fait que de cinq électeurs puisque l'un d'entre eux, Talha en l'occurrence, n'a pu prendre part au vote du fait de son absence. Sur les cinq restants, Alî a eu trois voix parmi lesquelles celle d'al-Zubayr qui le combat actuellement. Mais, en dépit de ce résultat favorable à Alî, Abd al-Rahman Ibn Awf a déclaré aux gens : « Je fais serment d'allégeance à Othmân, faites comme moi ! »

Puis, Maslama, les yeux exorbités, vitupéra la traîtrise de Talha et d'al-Zubayr :

— Ces deux hommes n'ont pas été contraints par la force à prêter hommage à Alî. Ils ont violé le serment de fidélité. Ils méritent donc la mort ; c'est la seule sanction possible pour eux, car l'engagement pris envers le Commandeur des Croyants est un engagement pris envers Dieu.

Ces discussions excédaient Yûsuf, car il se rappelait une rumeur tenace qui, à Médine soutenait que les partisans d'Alî ne reculaient pas devant la violence pour faire fléchir les récalcitrants au serment d'allégeance. D'ailleurs, Usâma Ibn Zayd, le défenseur d'Aïsha dans l'affaire de la calomnie, n'avait-il pas été lui-même roué de coups par le gouverneur d'Alî, lorsqu'il avait abondé dans le sens des chefs de la résistance ? Les argu-

ments de Maslama qui ne faisaient que ressasser les griefs des Shîîtes assommaient d'autant plus le fils d'Abû Salama qu'il les lui resservait à tout bout de champ. Yûsuf avait choisi, en effet, de demeurer imperturbable devant les accusations que les deux camps se jetaient à la tête, car il avait décidé une fois pour toutes qu'il serait toujours du côté de la légalité, et que cette légalité, dans le moment présent, portait le nom d'Alî. C'est pourquoi il avait frémi quand il avait repéré la présence d'Arbad dans les rangs des conjurés, le jour où la veuve du Prophète prononçait un discours sur l'esplanade d'al-Mirbad.

Yûsuf avait alors regardé avec inquiétude Maslama qui se tenait à ses côtés. Dieu merci, ce dernier ne s'était aperçu de rien! Dans quelle galère son cousin s'était-il jeté? Par quelle ironie du destin Arbad, qui hier encore était un défenseur de l'ordre, jouait aujourd'hui au fauteur de troubles, comme si lui et Maslama, son meilleur ami, avaient souhaité permuter leur rôle dans quelque sinistre comédie?

Mais les victoires remportées galvanisaient l'ardeur d'Arbad qui se découvrait une nouvelle jeunesse. Le soir, il se retrouvait avec ses compagnons autour des feux de bivouac et ils passaient en revue ces journées si riches en événements. Les séditieux s'étaient vite rendus maîtres des positions stratégiques de la ville. Ils avaient commencé par s'emparer de son gouverneur, Othmân Ibn Hunayf, et l'avaient épilé avec soin avant de le faire sortir du palais.

La vue de cet homme qui avait subitement perdu ses cheveux, sa barbe, sa moustache et ses sourcils, avait excité l'hilarité d'Arbad comme celle de ses soldats. Mais le gouverneur, dont le frère, Sahl, gouvernait Médine, avait si bien menacé les assaillants de représailles sur leurs familles qui demeuraient dans cette ville, qu'ils avaient consenti à le laisser partir pour Kûfa où il avait rallié l'armée du calife qui campait non loin de là. Puis, les rebelles avaient occupé la maison du Trésor, les magasins d'approvisionnement, en massacrant les Zott et les Sayabidja qui les gardaient. Ces derniers étaient des mercenaires originaires du Sind qu'on utilisait comme soldats, agents de

police et geôliers.

Cependant, Arbad dut bientôt déchanter. Les conjurés avaient publié une ordonnance qui invitait la population à arrêter tous les nuffâr. Ils visaient par cette mesure tous les gens qui avaient pris part au siège de la maison d'Othmân. Les exécutions sommaires se multiplièrent, et le nombre des tués atteignit bientôt six cents. Arbad désapprouvait ces excès, car il était certain qu'ils seraient à l'origine de nombreuses désertions, et les faits ne tardèrent pas à confirmer ses appréhensions. Cette tuerie, et la distribution de vivres faite par Talha et al-Zubayr à leurs propres partisans, indisposèrent la population tant et si bien que trois mille hommes s'enfuirent de Basra et rejoignirent le calife qui campait à Dhû Qâr, une aiguade près de Kûfa.

Le pessimisme d'Arbad allait croissant : les habitants de Basra qui, au départ, avaient plutôt bien accueilli leur prise de pouvoir, se détournaient d'eux en majeure partie. C'est pourquoi il fut soulagé d'apprendre qu'un émissaire envoyé par le calife s'était rendu chez Aïsha, qui avait aussitôt convoqué chez elle Talha et al-Zubayr.

Une négociation était en vue. Les deux parties, disait-on, désiraient à présent résoudre la crise pacifiquement, étant donné qu'Alî manifestait l'intention de ne plus accorder sa protection aux personnes impliquées dans l'assassinat d'Othmân.

Une telle solution n'était pas faite pour plaire à Salîm qui avait confié ses craintes à son ami Maslama.

— Se peut-il que le calife abandonne les assiégeants qui ont tant fait pour son investiture ? disait-il à ce dernier en lui lançant un regard chargé d'inquiétude. Car non seulement nous l'avons débarrassé d'Othmân, mais encore nous avons fait pression sur les gens de Médine qui ne semblaient pas pressés de se choisir un calife. Et à Kûfa aussi, nous avons déployé de nombreux efforts pour convaincre la population de se ranger du côté d'Alî, efforts d'autant plus méritoires que son gouverneur, Abû Mûsâ al-Asharî, leur avait recommandé la plus grande neutralité.

— Il est certain que l'Iraq a failli échapper à l'emprise du calife, soupirait Maslama, puisque nous n'avons pas encore

Basra en main et que nous avons manqué perdre Kûfa.

— Et maintenant que les effectifs de son armée ont considérablement grossi, il envisage de nous lâcher ?

Maslama tentait de rassurer son ami, mais ses paroles demeuraient sans effet. Salîm n'arrêtait pas de disserter sur l'ingratitude humaine.

Dans la nuit qui précéda le quinzième jour du second mois de Djumâda[1], Arbad fit un rêve étrange qui le réveilla en sursaut et qui provoqua en lui une profonde sensation de malaise. Il se demanda s'il n'apprendrait pas bientôt la mort de Maslama. Depuis leur dernière rencontre à Médine, il n'avait plus eu de nouvelles de son ami.

Dans ce rêve, Maslama portait une cuirasse et un casque. Il caressait, dans un geste qui lui était familier, le pommeau de son sabre incrusté de pierres de couleur. Maslama nourrissait une affection particulière pour cette lame d'acier blanc qui ne quittait jamais son flanc et qui avait fait avec lui toutes les guerres. Il ne craignait pas l'emploi de termes dithyrambiques dès qu'il parlait de ce sabre :

— N'est-il pas l'inséparable dans la solitude, l'ami dans l'isolement, le camarade de lit pendant le sommeil, le compagnon de route pendant la marche ?

Il citait aussi des vers de poète :

Ce sabre altéré de sang
S'abreuve aux cous des combattants
Sans jamais étancher sa soif,
Et le feu de la Mort
S'allume à son tranchant.

1. 15 Djumâda II de l'an 36 : 9 décembre 656, jour de la bataille du Chameau qui emprunte son nom à la monture d'Aïsha.

Dans son sommeil, Arbad voyait Maslama dégainer son sabre dont la lame brandie, douée d'un éclat étincelant, semblait jeter un éclair fulgurant. Le rêve devenait incohérent : Maslama s'agenouillait près d'un homme gisant à terre et recouvert d'un suaire. Malgré tous ses efforts, le dormeur ne parvenait pas à distinguer le visage du cadavre. Puis, du sang jaillissait du linceul pour éclabousser la poitrine et les mains de Maslama.

Arbad essayait en vain de remuer les membres. Il se sentait soudain garrotté par des forces obscures, et son corps, tel un poids mort, ne lui obéissait plus. Il hurla dans la nuit, et ses propres cris le réveillèrent.

A peine l'aube venait-elle de se lever que la bataille commença, âpre et violente.

Les deux armées campaient en se faisant face, mais leurs soldats avaient dormi en toute sécurité, puisque la paix, affirmait-on des deux côtés, allait être signée dans le courant de la journée.

Nul ne sut au juste qui, le premier, entama le combat. Fut-ce cette poignée de nuffâr qui, redoutant, à l'instar de Salîm, que leur propre sang ne devînt le prix de la paix, décidèrent d'attaquer en trois points différents les conjurés qui tombèrent à leur tour sur les guerriers d'Alî ?

De fait, chaque camp dénonça la trahison : les soldats du calife s'exclamèrent : « Nous sommes trahis ! » pendant que les rebelles s'écriaient : « Nous savions bien que le fils d'Abû Tâlib ne ferait jamais la paix ! »

Arbad faisait partie de la garde qui conduisit le chameau d'Aïsha au champ de bataille. Le veuve du Prophète avait tenu à assister au combat, assise dans un palanquin protégé par l'armure même qui couvrait sa monture. La chaleur était devenue intense. Un grand nombre de soldats tombèrent de part et d'autre. On n'avait jamais vu une lutte aussi sanglante.

Talha avait été blessé par des flèches et perdait beaucoup de sang. Il ne voulut pas mourir sur le champ de bataille et il se fit conduire à l'entrée de la ville où il expira. Sa conduite choqua Arbad qui ne comprenait pas qu'un noble guerrier de

l'Islam désertât la mêlée au lieu d'y mourir en preux. Il se rappelait l'histoire de Djafar, le frère du calife, qui, à Mûta, avait coupé les jarrets de son cheval avant le combat pour ne pas être tenté de s'enfuir. Al-Zubayr, ayant vu Talha se retirer, quitta lui aussi le champ de bataille, mais il fut bientôt tué par trois cavaliers ennemis qui le poursuivirent et qui ramenèrent à Alî sa tête coupée.

Une fois de plus, Arbad admira l'extraordinaire détermination d'Aïsha qui, informée de la retraite des deux chefs de l'insurrection, ordonna de faire avancer son chameau au front de la bataille. La vue de la veuve du Prophète se portant vaillamment en avant du front ranima le courage défaillant des combattants. Elle les exhorta vivement à reprendre la lutte, et douze mille guerriers se jetèrent résolument dans la mêlée.

Maslama et ses compagnons virent avec inquiétude leurs ennemis reformer leurs lignes de bataille. Ils lancèrent aussitôt une grêle de traits sur le palanquin d'Aïsha, tant et si bien que le grand nombre de flèches qui s'y fichèrent donnèrent à sa litière l'aspect d'un hérisson.

Le calife comprit que les soldats d'Aïsha ne reculeraient pas tant que son chameau resterait debout, aussi recommanda-t-il à ses guerriers d'entraîner ce dernier hors du champ de bataille. Mais aucun des insurgés, qui se battaient avec une bravoure remarquable, n'entendait lâcher la bride de cette monture, et si l'un de ceux qui la tenaient avait la main coupé, l'autre le remplaçait incontinent.

Arbad combattait l'ennemi avec acharnement lorsqu'une douleur fulgurante lui traversa l'épaule et le dos. Il se retourna, et avant qu'il ne tombât la face contre terre, il eut le temps d'entrevoir le visage de l'homme qui venait de le blesser mortellement : c'était celui de Maslama qui lui avait plongé son sabre jusqu'à la garde dans le dos. L'ami qui, cinq ans plus tôt, lui avait sauvé la vie, la lui ôtait aujourd'hui. Mais dans ce combat sanglant, les soldats musulmans des deux camps, qui appartenaient aux mêmes clans, voire aux mêmes familles, ne se battaient-ils pas aussi contre leurs plus proches parents ?

Les derniers mots qu'Arbad prononça avant d'expirer furent : « Protégez Aïsha ! », et l'armée de cette dernière s'enfuit seulement après que les guerriers d'Alî eurent coupé les jarrets de son chameau et que sa litière fut tombée à terre.

Après l'entrée victorieuse de ses troupes à Basra, le souverain s'installa dans le palais du gouverneur et, magnanime, il fit raccompagner à Médine la veuve du Prophète avec les plus grands égards. Lui-même parcourut en sa compagnie une distance de trois milles, après lui avoir offert, par l'intermédiaire de son neveu, douze mille dirhems du Trésor public, et dans l'escorte qu'il lui donna figuraient notamment ses trois fils, Hasan, Husayn et Mohammad, le demi-frère d'Aïsha, Mohammad Ibn Abî Bakr, ainsi que quarante femmes qui étaient les épouses des principales personnalités.

Le calife accorda l'*aman* à tous les prisonniers ; en outre, il interdit de s'emparer des biens des vaincus et d'emmener en captivité leurs femmes et leurs fils. Cette décision mécontenta Salîm tout comme elle irrita les partisans d'Alî les plus acharnés, lesquels lui reprochèrent sa trop grande mansuétude.

Ce fut à partir de ce jour-là que Hind s'alita. Une angoisse atroce lui tordait le cœur et le ventre sans qu'elle sût pourquoi.

Depuis quelque temps déjà, elle avait perdu sa bonne humeur et sa sérénité. Elle passait par des phases d'abattement et d'activité désordonnée. Les pleurnicheries de Hafsa, qui se plaignait sans cesse de ce qu'Arbad l'ait abandonnée, l'indisposaient contre elle. Elle avait au début cherché à la raisonner en lui faisant remarquer qu'Arbad, de par ses qualités même, était un homme différent des autres, que sa nature profonde le poussait à l'action, et qu'il avait trop de légitimes ambitions pour être cantonné à la maison. Mais Hafsa avait découragé toutes ses tentatives en regimbant devant ces arguments et en opposant

systématiquement l'attitude d'Arbad à celle de Yûsuf qui, lui, n'avait point voulu se séparer de son épouse. Hind se mettait alors à houspiller la jeune femme dont l'entêtement et les geignements l'exaspéraient, puis elle tempérait sa rudesse en faisant des présents à sa nièce.

Un matin de grande tristesse, Hind s'aventura, les jambes flageolantes, dans le jardin. Elle cueillit une rose et s'enivra de son odeur. Elle observa le ciel et distingua soudain un groupe d'oiseaux noirs qui passaient près d'elle. Elle referma les doigts sur la fleur sans se soucier des épines qui pénétraient sa chair. Son cœur lui criait qu'Arbad était mort.

13

Un esprit prosaïque

Tawba repoussa le plat devant lui et fit une grimace de dégoût.

— Ce n'était pas bien préparé ? s'enquit Zaynab.

— Non, il est bon.

— Alors, tu es rassasié ?

— Pas vraiment. Mais je ne l'aime plus autant.

— Mais c'est pourtant ton plat préféré ! s'exclama Zaynab. Je l'ai fait faire exprès pour te satisfaire.

— Oui ! dit Tawba en piochant dans des dattes. Mais je m'en suis dégoûté. De grâce, ne m'en fais plus.

Zaynab le regarda avec inquiétude. Elle se rappelait qu'il lui avait maintes fois répété que ce plat était le mets préféré de son enfance. Or, la recette n'avait guère changé puisque c'était toujours la même esclave qui le préparait.

Elle ne put taire la remarque que lui inspirait l'attitude de son mari.

— Comme tu es changeant !

Tawba lui jeta un bref coup d'œil et son visage se ferma.

— Peut-être ! laissa-t-il tomber mollement.

Elle le fixa de nouveau et elle se demanda avec inquiétude si, un jour, il ne se comporterait pas avec elle comme il en usait avec ce plat : l'aimant réellement un temps puis s'en détachant brusquement.

Elle redit d'un air pensif :

— Je t'assure que je n'exagère pas. Tu es un homme changeant !

Son insistance agaça Tawba. C'était la première fois qu'il l'entendait formuler une réflexion de ce genre à son égard. Elle

lui assurait qu'il était changeant. Jusque-là, il ne s'était jamais posé pareille question. A présent, il s'interrogeait. Son esprit d'analyse l'incitait à se demander, en toute objectivité, s'il n'y avait pas une part de vérité dans cette affirmation.

Ce jugement à l'emporte-pièce ne lui révélait-il pas un côté de sa personnalité qui lui était demeuré caché ? Certes, son comportement, vu de l'extérieur, pouvait suggérer qu'il était un homme changeant, car il avait eu des emballements pour des êtres et des choses jusqu'au jour où ses engouements disparaissaient aussi soudainement qu'ils étaient apparus. Mais sa vérité à lui était bien plus subtile : les gens le décevaient souvent, leurs mesquineries, leurs calculs sordides le faisaient fuir. Quant à Zaynab, elle comprenait mal que son esprit vagabondât à bride abattue. Elle l'affligeait en évoquant sans cesse devant lui des problèmes domestiques qui ne cadraient pas du tout avec ses rêveries.

Parfois, elle prenait la mouche devant son indifférence et se lançait dans des reproches dont la véhémence le glaçait encore plus. Dans un effort méritoire, il essayait de prendre en compte ses doléances, mais bien qu'il ne se l'avouât pas clairement, il cherchait sous divers prétextes à fuir sa présence. Car un poète ne pouvait se satisfaire d'une vie monotone et étriquée où l'âme étouffe à force de médiocrité. Son esprit avait besoin de multiples voyages, de multiples contrées interdites à nul autre que lui. Un poète ne devait-il pas vivre mille vies puisqu'il abritait mille êtres en lui ? Son enveloppe charnelle ne dissimulait-elle pas en fait tout un univers ? Mais sa vérité à lui n'était pas à la portée d'un esprit prosaïque comme celui de Zaynab.

— Oui, rétorqua-t-il sur un ton goguenard, tu as parfaitement raison, je suis un homme changeant.

Zaynab perçut l'ironie du propos et se sentit blessée. Comme il était loin d'elle à présent ! Où était le temps où il l'emmenait avec lui à Médine ? Le temps où il lui lisait ses poèmes en sollicitant son avis ? Le temps où ils riaient ensemble de tout et de rien ?

Elle essaya de l'amadouer.

— Je ne voulais pas ête si péremptoire. J'ai émis seulement une hypothèse.

Il s'étendit sur le sofa et dit pour clore la discussion :

— Tu es libre de croire ce que tu veux, mais laisse-moi dormir.

Ils pensèrent tous deux au même moment que leur vie commune manquait de fête, d'aventure et de surprise.

Un silence pesant s'installa entre eux.

14

La prière de Laylâ

Abd Allâh Ibn al-Rahhâl devisait avec quelques amis, issus comme lui des Banû-al-Akhyal. Le surnom d'al-Akhyal qui avait été donné à l'éponyme du clan, désignait le pivert, lequel était considéré par les Arabes comme un oiseau de mauvais augure.

La conversation était fort animée, car nombreux et variés étaient les sujets qui l'alimentaient. Certains seigneurs remâchaient leurs rancœurs en déplorant que Médine ait perdu sa place de capitale pour devenir comme son ancienne rivale, La Mekke, une ville de province vivant à l'écart des grands événements qui agitaient l'Empire. En effet, lorsque le calife avait quitté la ville pour Kûfa, quelques années plus tôt, ses habitants n'avaient guère imaginé que son départ était définitif. Certes, quelques Ansâr avaient bien essayé de dissuader Alî de son projet d'abandonner Médine, en lui disant :

— Les choses auxquelles tu renonces, les prières dans la mosquée du Prophète, la promenade entre son tombeau et sa chaire, toutes ces choses-là ont plus de prix que ce que tu espères trouver en Iraq. Réfléchis à la façon dont gouvernait Omar, qui envoyait à la guerre ses généraux. Il y a bien actuellement parmi nous des gens aussi capables qu'autrefois.

Mais Alî avait rétorqué :

— Les richesses de l'Etat et les armées sont en Iraq, et les Syriens sont prêts à nous attaquer. Je veux être dans leur voisinage.

Ibn al-Rahhâl hocha la tête et fit un petit signe négligent de la main, comme pour clôre ce sujet.

— Laissons cela ! C'est du passé maintenant.

D'autres seigneurs se livrèrent alors à de volubiles commen-

taires sur la situation instable qui prévalait dans maintes provinces de l'Empire. Ils ne pouvaient dissimuler leurs inquiétudes devant tous ces combats qui secouaient sporadiquement la péninsule. La sanglante bataille de Siffîn, mettant aux prises les troupes du gouverneur de Syrie, Muâwiya Ibn Abî Sufyân, qui refusait de faire allégeance tant que les meurtriers de son cousin Othmân ne lui seraient pas livrés, et celles du calife Alî qui entendait le ramener dans la voie de l'obéissance, n'avait-elle pas entraîné, en ce seul mois de Safar de l'an 37[1], la mort de soixante-dix mille hommes ? Puis, au cours du même mois de l'année suivante[2], Alî n'avait-il pas infligé une défaite cuisante à un grand nombre de ses propres partisans qui s'étaient rebellés contre lui en se rassemblant à al-Nahrawân ? Ces dissidents, qui avaient pris le nom de Khawâridj, avaient quitté délibérément Kûfa et Basra du fait qu'ils estimaient que le séjour dans un pays où dominait l'injustice était incompatible avec les devoirs envers Dieu. Ils s'étaient donc dégagés de tout lien avec Alî auquel ils reprochaient d'avoir accepté la convention d'arbitrage que lui avait proposée Muâwiya à Siffîn. En effet, quand ce dernier avait vu son sort chanceler lors de cette bataille, il avait suivi le conseil du rusé général Amr Ibn al-As, lequel, ayant repris du service dans l'armée syrienne, lui avait fort habilement suggéré de faire hisser par ses soldats des exemplaires du Coran sur leurs lances. Par ce geste, le gouverneur de Syrie invitait les combattants à résoudre le différend en consultant le Coran. La tâche des deux arbitres désignés consisterait à examiner si Othmân avait vraiment commis des actes arbitraires en contradiction avec la Loi divine ; dans le cas où sa culpabilité serait établie, son assassinat pourrait être considéré comme un acte de justice, mais dans l'éventualité de son innocence, Muâwiya aurait raison de réclamer vengeance puisque son parent aurait été tué injustement.

Or, les Khawâridj ne pardonnaient pas à Alî d'avoir accepté

1. Juillet 657.
2. Juillet 658.

cet arbitrage au lieu de combattre les Syriens. Et pis que cela, le calife s'était disqualifié à leurs yeux en accomplissant un acte de mécréance et en ignorant l'application de différents versets coraniques, et notamment celui qui disait :

« Et combattez-les jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus de sédition, et que la religion soit toute à Dieu, et s'ils cessent de combattre, Dieu voit parfaitement ce qu'ils font[1]. »

Ces rebelles au fanatisme exalté ne déniaient-ils pas à Alî tout droit au califat ? Ce qui ne les empêchait pas de condamner par ailleurs la conduite d'Othmân. Puis ils s'étaient mis à perpétrer de nombreux meurtres, n'épargnant même pas les femmes, car ils déclaraient infidèles et hors-la-loi tous ceux qui n'adoptaient pas leur point de vue.

— J'ai entendu dire que le calife a massacré un nombre impressionnant de Khawâridj à al-Nahrawân, affirma l'un des seigneurs en caressant sa barbe blanche avec componction.

— A présent, les Musulmans s'assassinent au nom du respect de la Loi divine. Ils se tuent les uns les autres au nom de Dieu. Chacun s'approprie la Parole d'Allâh pour les besoins de sa cause, et les gens se battent avec férocité à coups de versets du Coran, remarqua son voisin, la mine affligée.

Un vénérable vieillard qui s'était tu jusque-là observa, en pointant un doigt sentencieux vers le ciel :

— Ce pouvoir est devenu un morceau de viande que trop de chiens se disputent !

— Un ami de Médine m'a raconté que le verdict défavorable des deux arbitres a rendu le calife fou furieux et qu'il a incriminé leur félonie, renchérit al-Mughîra.

Abd Allâh Ibn al-Rahhâl fixa ce dernier avec attention, tout en soupirant dans son for intérieur. Son fils cadet, al-Mughîra, était loin d'être bête, mais pourquoi diable ce mauvais sujet ne voulait-il pas s'amender ? Il lui donnait bien du fil à retordre en disparaissant souvent avec une bande de joyeux drilles qui faisaient, à son goût, un peu trop la fête.

1. Coran : Sourate VIII, verset 39.

Le fils aîné d'Ibn al-Rahhâl, qui portait le même prénom que lui, était mort à la guerre, mais de tous ses enfants, c'était assurément Laylâ, sa fille unique, qui flattait le plus son orgueil de père. Depuis la mort de sa mère, elle était devenue une belle jeune fille à la beauté peu ordinaire. Grande et élancée, elle avait une classe, une allure qui la distinguaient des autres femmes et qui la faisaient remarquer de suite. Son teint clair et lumineux, ses cheveux fins et très fournis prenant sous le soleil des reflets soyeux, accrochaient le regard. Ses yeux admirablement fendus et tout pailletés d'or, sa bouche aux courbes pleines faisaient rêver plus d'un jeune homme du clan.

Lorsqu'elle avançait avec ses compagnes dans la rivière jusqu'à avoir de l'eau à mi-mollets, elle ramassait les pans de sa jupe pour ne pas la mouiller et découvrait alors des jambes au galbe parfait.

— Une belle plante rayonnante de santé, murmuraient dans son dos les marieuses en soupesant son physique d'un œil expérimenté.

Mais plus encore que la beauté de sa fille, c'était de son intelligence qu'Ibn al-Rahhâl était le plus fier. Elle surpassait en connaissances les autres femmes, même si quelques-unes d'entre elles avaient de l'instruction. La jeune fille avait appris par cœur de nombreuses poésies et de longs fragments de ces muallaqât qui étaient, d'après la légende, écrits en lettres d'or sur des parchemins accrochés aux murs de la Kaaba, le sanctuaire sacré de La Mekke.

Laylâ paraissait elle-même douée pour la poésie. Elle composait des vers à l'occasion, où elle célébrait les mérites de son clan, en écrivant notamment :

Nous sommes les Banû al-Akhyal,
Et le jeune homme de chez nous
Ne cesse d'être célèbre
Jusqu'à ce qu'il se traîne

En s'aidant d'une canne.
Les lances veuves de nos mains

Versent des larmes de chagrin,
Et tous nos compagnons
N'ont jamais pu ignorer
Notre générosité démesurée,

Et le sabre assoiffé
De sang, sait, lui,
Que nous sommes ses frères
Lorsqu'il vient à heurter
L'os bien tranché.

La sagesse de Laylâ ravissait aussi son père. Seules, la lecture et l'écriture semblaient la passionner. Elle n'avait pas un regard pour les jeunes gens du clan qui essayaient pourtant d'attirer son attention.

Chaque jour, Ibn al-Rahhâl rendait grâce au Seigneur d'avoir rassemblé tant de qualités en un seul être, sa fille unique en l'occurrence. Il regrettait parfois devant tant d'intelligence que Laylâ n'eût pas été un garçon.

Evidemment, de telles vertus ne passaient pas inaperçues, et les prétendants faisaient foule autour de Laylâ. Mais le cœur de cette dernière ne s'émouvait guère de tous ces hommages. Elle se trouvait bien chez son père et n'envisageait le mariage qu'à lointaine échéance. D'ailleurs, Ibn al-Rahhâl consultait sa fille au sujet de chaque demande, car il ne l'aurait jamais mariée contre son gré. Et Laylâ trouvait toujours quelque prétexte plausible pour opposer un refus. L'un était trop vieux, l'autre, trop jeune ou trop gros. Celui-ci était trop bête, celui-là manquait de sérieux et, si le soupirant réunissait tout à la fois noble origine, intelligence, beauté et richesse, elle déclarait en dernier recours qu'il ne lui plaisait pas et qu'elle ne ressentait devant lui aucun émoi. Si Ibn al-Rahhâl se désolait en apparence de l'attitude de sa fille, il n'était pas mécontent dans son for intérieur de la garder encore quelque temps près de lui.

Certes, Laylâ rêvait à l'amour comme toutes les jeunes filles de son âge. Elle ne traçait point de portrait précis de celui qui saurait captiver son cœur. Elle doutait quelquefois qu'un tel

homme existât. Quelle était donc cette passion qui faisait vibrer les poètes jusqu'au tréfonds de leur être en leur arrachant des larmes et des cris de souffrance ?

Elle regardait autour d'elle. Parmi les couples qui l'entouraient et qui vaquaient calmement à leurs occupations, elle n'entrevoyait nul signe de cet amour dévastateur qui était censé bouleverser le cours d'une vie. Et elle se demandait certains jours si les poètes n'étaient pas des fabulateurs. N'étaient-ils pas eux-même les premières victimes de leur imagination en décrivant jusqu'à l'exagération des sentiments profonds qu'en réalité ils n'éprouvaient pas ?

Comment pouvait-on cesser de manger et de dormir à cause d'un homme ? Comment pouvait-on souhaiter mourir à cause de lui ? Etait-il possible de détester la vie et la nature à ce point ? De ne plus avoir le cœur rempli de contentement à la vue du ciel transparent ou à la venue du printemps déployant sur le Nadjd un somptueux tapis de fleurs aux tons chatoyants ? De ne plus être pénétrée de douceur en humant les senteurs de la nuit sous la voûte étoilée ?

L'éventualité d'un tel dégoût de la vie faisait frissonner Laylâ. Elle se disait que, si les affres de l'amour devaient un jour la mettre dans un tel état, il valait mieux dans ce cas qu'elle ne le connût pas. Elle n'entendait point dépérir par la faute d'un amant et subir d'un sort les cruels tourments. Elle, elle se sentait libre, animée d'un grand appétit de vivre et d'une force indestructible. Si l'amour devait être, à l'instar de la guerre, cette meule qui broyait les êtres, comme l'affirmaient les poètes, elle adressait au ciel cette prière avec des accents d'une indéniable sincérité :

« Que Dieu nous protège ! Que Dieu nous protège ! »

15

Tels des passants...

Certaines rues de Médine étaient encore fort animées, et Tawba prenait plaisir à se promener dans ses souks qui exhalaient des senteurs d'épices, de parfums et de peaux tannées.

La foule était dense sur la place d'où montaient des odeurs de beignets qui se mêlaient à celles des viandes rôties et du bois brûlé. Des passants s'agglutinaient devant un charmeur de serpent et se montraient attentifs à suivre les contorsions hésitantes d'un reptile se balançant au gré des accents lancinants de la flûte.

Tawba croisait des gens issus des différents clans des Banû Uqayl. La plupart le reconnaissaient au passage et s'empressaient de le saluer chaleureusement. Cette popularité qui croissait au fil du temps faisait prendre conscience au poète de sa gloire montante. Combien lointaine était l'époque où, pénétrant pour la première sur l'esplanade sacrée de la Kaaba, il avait confié au Seigneur ses songes de jeunesse ! En lui accordant une renommée grandissante, le Ciel n'avait-il pas exaucé ses souhaits en partie ? Mais lui, Tawba, l'avait-il vraiment bâtie sur ces grands exploits auxquels il aspirait jadis avec tant de force ? Et ces aventures qu'il avait vécues s'étaient-elles révélées aussi exaltantes que celles dont il avait rêvé ?

Un cœur moins difficile se serait satisfait de razzias victorieuses et de rutilants trophées après s'être livré aux caprices hasardeux et impuissants de la chair. Certes, la sagesse eût été d'avoir son content en possédant ces infimes parcelles de bonheur, mais les éléments qui composaient son âme lui soufflaient, pour son malheur, un tout autre discours.

Il déambulait à travers les rues, et ses pas le conduisirent

devant la demeure d'Abû Salama sans qu'il s'en aperçût tant il était absorbé dans ses pensées. Sa dernière rencontre avec le vieillard remontait à peu de temps après l'assassinat du calife Alî, perpétré en ce mois de ramadhan de l'an 40[1].

Tawba poussa la porte de bois vermoulu et découvrit, à sa grande surprise, un jardin à l'abandon. Les ronces, les herbes folles en avaient pris possession, et de la boue s'attachait aux vasques de marbre jauni, si étincelant jadis. L'image de Hind humant amoureusement ses roses se présenta à son esprit.

Il avança jusque sous le porche de la maison et se mit à frapper de toutes ses forces à la grande porte de l'entrée. Ses appels ne rencontrèrent qu'un silence pesant, et il ne perçut nulle présence à l'intérieur de la demeure. Seuls les bruissements réguliers du feuillage l'assuraient que cette habitation avait été désertée à jamais par ses occupants.

Tawba réfléchit rapidement. Si Abû Salama était parti en voyage, emmenant tous les siens avec lui, il aurait laissé des esclaves pour veiller sur la maison, comme il l'avait toujours fait par le passé. Mais l'absolue solitude de l'endroit suggérait qu'un événement grave avait dû se produire. Brusquement, le poète eut la certitude qu'un malheur subit s'était abattu sur ses amis. Muâwiya, le nouveau calife umayyade, les avait-il arrêtés ou exilés du fait que Yûsuf travaillait dans l'administration alide ?

Il s'assit sur un banc, la gorge serrée. Il s'était profondément attaché à cette famille et il ne manquait jamais, lors de ses passages à Médine, de la visiter. Il avait ressenti devant la mort d'Arbad la vraie douleur d'un frère. Son souvenir l'effleurait souvent ; sa conduite chevaleresque avait frappé son imagination, et une certaine émotion le gagnait quand il revoyait ses yeux tout chargés d'angoisse et de tristesse.

Il se remémorait à présent sa dernière entrevue avec Abû Salama. Il avait trouvé le vieillard bien affaibli et encore sous le choc que lui avait donné la nouvelle de l'assassinat d'Alî.

1. Année 661 de l'ère chrétienne.

— Les Khawâridj ont fait payer au calife le massacre d'al-Nahrawân, avait constaté ce dernier d'un air sombre. Toutes ces morts ont soulevé un ressentiment si grand dans le cœur des survivants qu'il devait fatalement aboutir à ce meurtre.

Ne racontait-on pas, en effet, que l'épouse d'Ibn Muldjam, le régicide, n'avait agréé la demande en mariage de celui-ci qu'en faisant figurer parmi ses conditions le meurtre d'Alî dont les soldats avaient tué son père et son frère à Al-Nahrawân. Et cette Qatâmî n'avait-elle pas aidé à l'accomplissement de ce forfait en obtenant de l'un de ses contribules qu'il prêtât main-forte à son mari, qui, d'un autre côté, s'était trouvé un complice ?

Abû Salama lui avait appris aussi que Maslama avait été tué à al-Nahrawân par son ancien ami Salîm qui avait déserté l'armée du calife pour se battre aux côtés des Khawâridj. Et il avait ajouté, la mine consternée :

— En l'espace de dix-sept années, nous avons eu trois souverains assassinés et des guerres fratricides où chacun extermine l'autre en s'appropriant la Parole Divine. Que de haine aveugle qui pousse le fils à tuer son père et le frère, son propre frère ! Et il ne s'agit plus, comme à Badr, de combats entre Polythéistes et Croyants, non, cette fois, nous sommes tous des Musulmans !

Puis le vieillard s'était tu, la bouche douloureuse, les yeux perdus dans le vague, et plus rien n'avait pu le faire sortir de son mutisme.

Un hibou caché dans un arbre, dérogeant à ses habitudes, manifesta sa présence en poussant un hululement non loin de Tawba.

Un homme habillé de noir surgit derrière lui sans faire de bruit. Sa voix rude et âpre fit sursauter le poète. Il se retourna et reconnut l'un des voisins d'Abû Salama.

— Qui es-tu ? questionna l'homme d'un air peu amène.

Il déclina son identité en rappelant à son interlocuteur qu'ils avaient naguère lié connaissance. L'homme eut alors le sourire gêné et entendu de ceux qui, ayant oublié, font comme s'ils se souvenaient. Lorsque Tawba manifesta son étonnement devant

l'abandon de l'endroit, le vieux l'informa avec de gros soupirs dans la voix de la mort d'Abû Salama.

— Que Dieu le prenne en Sa miséricorde ! s'écria le poète, qui se doutait de cette disparition. Cette nouvelle m'attriste beaucoup. C'était un homme que son expérience avait rendu grand connaisseur de l'âme humaine.

Le voisin prit ensuite un air détendu pour annoncer que Yûsuf avait été nommé par le calife Muâwiya à un poste important dans l'administration centrale. Aussi habitait-il actuellement à Damas, la nouvelle capitale de l'Empire qui venait de détrôner Kûfa en lui ravissant sa place. Yûsuf y avait fait venir sa mère, Hind, qui dépérissait depuis la mort de son mari. Puis Fadl les avait rejoints avec sa famille. Quant à Hafsa, la veuve d'Arbad, elle était retournée à Taïf vivre chez les siens.

Après le départ du voisin, Tawba remarqua que, sous les feux du couchant, les troncs des palmiers se satinaient d'étranges coloris dorés. Il se rappelait l'exaltation que lui avaient procurées les premières matinées passées dans cette maison, quand ses habitants lui avaient fait découvrir un monde insoupçonné de lui.

Abû Salama, Yûsuf, Arbad avaient traversé sa vie, tels des passants, mais ils avaient marqué leur passage en laissant en lui des empreintes ineffaçables. Une mélancolie profonde s'empara de lui au souvenir de ces moments enfuis, et la vue de cette demeure qui respirait la solitude et la tristesse lui devint soudain insupportable. Une page de sa vie venait de se tourner.

Mais une autre page de l'Histoire commençait aussi avec l'avènement d'un Etat umayyade, dont le règne, s'étendant sur un siècle et demi[1], permettrait aux conquêtes arabes de reprendre leur rythme grandiose tant en Orient qu'en Occident. Son fondateur, Muâwiya Ibn Abî Sufyân, qui, en tant que gouverneur, avait su si bien s'attacher ses administrés en faisant de la Syrie une province modèle, allait soigneusement éviter l'erreur de son cousin Othmân et se garder, durant les vingt

1. De 41 à 132 de l'Hégire, soit de 661 à 750 de l'ère chrétienne.

années de son califat, de devenir le prisonnier de son clan. En effet, ce souverain éclairé devait par la suite assigner les plus importantes provinces de l'Empire à des gouverneurs qui n'appartenaient pas aux Banû Umayya.

16

« Ils divaguent »

Tawba fixait l'horizon. Le matin s'était levé, calme et brillant. Il sentait encore sur son visage la fraîcheur de l'eau du cours d'eau qui courait à ses pieds.

Le printemps arrivait, et le paysage qui l'entourait en portait les signes précurseurs. Une tourterelle, tout près de lui, roucoula sur un arbre. Un autre oiseau lui répondit, et ses trilles appelant à l'amour, qui mettaient jadis tant de joie dans le cœur de Tawba, le glacèrent cette fois.

Un malaise inconnu lui serra la poitrine. La vie qu'il menait lui pesait : il s'en sentait prisonnier. Il n'éprouvait plus aucun désir comme si son âme tout à coup était morte. Morte ! Et un poète ne peut plus écrire avec une âme morte. Les mots perdent toute saveur, toute consistance : ils ne sont plus que des carcasses de lettres, vides de sens. D'ailleurs que signifiaient des mots tels que « gloire » et « richesse », pour lesquels des hommes étaient toujours prêts à trahir et à tuer ? Que signifiait aussi le mot « amour » sur lequel ils déliraient tant ? Illusions ! Illusions ! L'homme ne se repaissait que de vaines chimères.

La gloire ? Il était devenu un poète réputé. Et après ? Qu'est-ce que la gloire lui avait apporté de plus ? La satisfaction que son nom soit connu ? Que les gens obscurs se poussent du coude en le voyant passer sur son blanc coursier et disent en le montrant du doigt :

« Voilà Tawba Ibn al-Humayyir, le célèbre poète de la tribu des Khafâdja ! »

Et après ? Au début, certes, cette reconnaissance l'avait empli d'une juvénile fierté. Aujourd'hui, il s'en moquait, détaché de tous ces hommages qui lui parvenaient de toutes parts. Adoles-

cent, il avait tant caressé pourtant ce rêve de gloire. Il se répétait jusqu'à s'en griser :

« C'est moi, moi seul qui apporterai à mon clan renom et illustration ! »

Et cette idée le remplissait de fièvre, le plongeait dans un certain état d'exaltation. L'ambition décuplait ses forces et il se sentait de taille à avaler l'univers entier. A présent qu'il était parvenu au faîte du succès et de la notoriété, il disait : « Et après ? ». Pour un peu, il aurait haussé les épaules, insensible à ce qu'il nommait « de bien petites vanités ». Il essayait parfois de tancer son indifférence devant la réussite par un : « J'aurais pu échouer ! ». Sans doute, devait-il rendre grâce au Ciel des dons dont il l'avait gratifié : cette sensibilité, cette espèce d'instinct qui lui permettaient de lire dans l'âme de ses contemporains et de formuler avec une grande facilité ce que les autres ressentaient, mais qu'ils avaient tant de peine à exprimer. Maintenant, il pensait que d'autres poètes l'avaient fait avant lui, et que d'autres viendraient après lui. Et même si, au cours des siècles suivants, les générations futures se remémoraient son nom, qu'y gagnerait-il de plus dans le moment présent ? Rien ! Cette évidence s'imposait à lui. La gloire était un mirage : tant qu'on ne l'avait pas, elle semblait désirable et digne de promettre bien des joies. Une fois parvenu au sommet, ces joies paraissaient bien pâles et ne procuraient plus d'excitation qu'à ceux qui n'en avaient pas encore épuisé tous les effets.

La richesse ? La vue de tous ces troupeaux de chameaux, qu'il avait patiemment réunis après ses nombreux raids chez les tribus ennemies, ne suscitait pas en lui d'allégresse particulière. Certes, il était fier que les gens de son clan applaudissent des deux mains quand, avec ses compagnons, il revenait de ces razzias tout chargé de butin. Certes, il se jugeait bon et généreux quand il en donnait une part aux miséreux : cela lui donnait à ses propres yeux bonne opinion de lui. Et après ? Il n'aimait même pas l'argent : il ne voyait en lui qu'un moyen de lui rendre la vie plus facile, de le préserver, lui et sa famille, des calamités de la sécheresse et de la famine.

Que restait-il donc ? L'amour ? Il avait cessé d'y croire, parce que précisément il y avait cru tant de fois et de tant de manières. Les femmes finissaient toutes par se ressembler. Au départ, la curiosité était aiguisée avec l'attrait de la nouveauté, le plaisir de la conquête, puis la lassitude venait. On l'avait accusé d'être sans scrupules, blâmé de briser des ménages unis, car il était vrai qu'il tournait facilement la tête aux femmes et qu'il se plaisait à user et à abuser de son charme. Pourtant, il aurait aisément juré qu'il s'était montré sincère à chaque fois. Etait-ce sa faute à lui si, à chaque fois, il avait été déçu quand l'objet de ses désirs n'avait pas été à la hauteur de ce qu'il attendait de lui ? De toutes celles qu'il s'était imaginé aimer — et elles étaient nombreuses — quelques noms seulement demeuraient, quelques visages surnageaient, mais en lui subsistait intacte la tonalité des moments qu'il avait passés avec elles : ce qui l'avait d'abord attiré, puis vite éloigné. En fait, aucune d'elles n'avait totalement incarné ce qu'il attendait d'une femme. Toutes étaient semblables à des statues qu'un sculpteur distrait aurait oublié d'achever. A toutes, il manquait ce quelque chose qui puisse le retenir, lui, Tawba, d'une façon définitive. Il ne s'agissait même pas d'imperfections physiques, car il est des imperfections physiques que l'on peut chérir chez l'être aimé et qui, loin de vous rebuter, vous attendrissent. Non, c'était plutôt quelque chose d'indéfinissable. Il avait aimé indifféremment des belles femmes et de beaucoup moins belles simplement parce qu'elles lui plaisaient sans qu'il fût en mesure d'en expliquer la raison. Puis, un jour, une attitude, une réflexion le tiraient de son songe tout éveillé. Ses yeux se dessillaient, le spectacle de la plus émouvante beauté le laissait froid, et son cœur restait sourd aux plaintes les plus sincères. De nouveau, il se sentait libre comme l'air avec une seule idée en tête : échapper aux chaînes dont l'autre tentait désespérément de le charger. Pendant quelque temps, il savourait pleinement sa solitude et sa liberté retrouvée, puis une autre femme passait, éveillait en lui une sensation inconnue et tout recommençait jusqu'à... la prochaine rupture.

Naturellement, il y avait Zaynab, sa femme légitime, son port d'attache, vers laquelle il revenait toujours. Il avait cru l'aimer, elle aussi. Non, au début, il l'avait véritablement aimée et il l'avait épousée, car cette femme chaste avait vaillamment résisté à tous ses assauts. Zaynab était douce, attentionnée, et l'habitude avait pris ses droits. Elle n'était pas jalouse et ne posait jamais de questions. Il la retrouvait à présent comme une sœur aimante qu'il ne voulait pas peiner. L'amour aussi n'était qu'une illusion. L'amour rare, l'amour-passion chanté par les rhapsodes, n'existait pas.

Le verset coranique ayant trait aux poètes lui revint en mémoire :

« Ne vois-tu pas qu'ils divaguent dans chaque vallée et qu'en vérité ils disent ce qu'ils ne font pas ? »[1].

Cependant, le souci de la vérité commandait de rappeler que le Prophète ne faisait allusion dans ce verset qu'aux poètes mécréants qui l'avaient cruellement satirisé tandis qu'il avait toujours protégé et encouragé les chantres du message islamique comme Hassân Ibn Thâbit, Abd Allâh Ibn Rawâha et Kaab Ibn Mâlik, car il était loin de sous-estimer leur influence dans la formation de l'opinion publique.

Tawba se souvint soudain de la malédiction que la jeune Djamila avait proférée à son encontre :

« Je prie Dieu pour qu'un jour il te fasse aimer autant que je t'ai aimé et que cet amour-là, Tawba, te fasse souffrir mille morts ! »

Il sourit. Comme son indifférence avait dû paraître cruelle à cette jeune femme qui avait failli perdre la raison à cause de lui. Elle n'avait jamais compris que l'amour n'était pour lui qu'un jeu dont aujourd'hui il était las. Son cœur était vide, affreusement vide, et le pire de tout : il était mort !

1. Coran : versets 225 et 226 de la Sourate 26.

17

Une rencontre

Le soleil jetait ses derniers rayons lorsque le groupe de cavaliers parut à l'horizon. Les femmes, en entendant le galop des chevaux, sortirent des tentes et des maisons.

Comme d'habitude, elles partaient à leur rencontre pour les accueillir avec des saluts et des sourires, avant de s'enquérir du butin de la razzia ou du produit de la chasse.

Umm Habîb entraîna Laylâ :

— Allons voir ce qu'ils rapportent, cette fois !

Ce moment était riche, souvent, de promesses et de surprises. Lorsque la prise comprenait des parures et des vêtements de soie, les femmes battaient des mains et poussaient des cris de joie.

Les sabots des chevaux soulevèrent la poussière du chemin qui ceignait les cavaliers d'un halo que le soleil ensanglanté teignait de vermillon.

Ils étaient une dizaine environ. Laylâ reconnut parmi eux la silhouette de son frère, al-Mughîra. A ses côtés cheminait un cavalier vêtu de clair, chevauchant un beau coursier blanc. Le cœur de Laylâ accéléra ses battements quand son regard se posa sur lui, puis il se promena rapidement sur les autres cavaliers pour revenir à l'inconnu aux vêtements clairs.

A présent, ils étaient tout près. Umm Habîb, qui marchait à côté de Laylâ, déclara d'une voix où perçait le regret :

— Ils ne rapportent rien, cette fois.

— Ils ne peuvent ramener, chaque fois, quelque chose ! s'exclama Laylâ. L'essentiel n'est-il pas qu'ils soient tous sains et saufs ?

Les cavaliers mirent bientôt pied à terre, et les femmes

saluèrent leurs pères, leurs frères et leurs époux.

Umm Habîb se dirigea vers al-Mughîra.

— Alors, mon fils ? Qu'avez-vous fait ?

Al-Mughîra se retint de sourire devant la déception à peine voilée de la vieille femme.

— Nous avons fait une longue randonnée. Nous avons poussé jusqu'au campement des Banû Abd al-Mâlik, mais Tawba nous a dissuadés de les attaquer et il est trop rompu à ce genre d'incursions pour que nous méconnaissions ses conseils, dit-il en se tournant vers l'inconnu habillé de clair.

Tawba sourit.

Laylâ restait en retrait. Elle qui, à l'ordinaire, était toujours la première à accourir pour saluer son frère, n'osait plus avancer. Il lui semblait qu'un feu lui brûlait les joues, tel ce feu qu'on allumait dans le puits où l'on jetait du sel en invitant à s'en approcher l'homme qui devait prêter serment.

Le visage de Tawba la fascinait : ses yeux surtout.

« Ils ressemblent à ceux d'une gazelle », pensa-t-elle, et le vers d'un poète célébrant leur douceur lui traversa l'esprit.

Elle rougit violemment lorsque le regard de Tawba se fixa sur elle, comme s'il pouvait lire dans ses pensées, et elle détourna bien vite les yeux pour les poser sur son frère, tout en se sentant vaguement coupable.

Al-Mughîra lui adressa un sourire qui la rassura inconsciemment. Son trouble n'était donc perceptible qu'à elle seule !

— Allons, Laylâ, approche-toi ! fit al-Mughîra gentiment. Pourquoi te tiens-tu si loin ? Ce n'est guère dans tes habitudes.

Umm Habîb se tourna vers elle et il lui sembla déceler dans l'œil perçant de la vieille plus de perspicacité que chez toutes les personnes présentes.

Laylâ s'approcha timidement. Elle dont les gestes étaient généralement spontanés et pleins d'aisance, se sentait soudain gauche et empruntée.

Elle répondit par un sourire reconnaissant au sourire bienveillant de son frère. Il lui prit la main tandis qu'il posait la sienne, demeurée libre, sur l'épaule du cavalier qui se tenait à

ses côtés.

— Voici Tawba Ibn al-Humayyir, le plus grand poète des Khafâdja, et à mon avis, le plus grand des Banû Uqayl. Il est revenu de voyage ces jours-ci.

Laylâ posa de nouveau son regard sur Tawba et elle surprit le sien fixé sur elle. Elle comprit avec tout son instinct de femme qu'il la trouvait belle.

— Mais, ajouta al-Mughîra, je le trouve encore meilleur guerrier. Il nous a vraiment manqué. J'espère que nous allons faire de belles razzias dans les jours prochains.

Tawba, qui n'avait pas soufflé mot jusque-là, lui sourit.

— Compte sur moi! Certains clans seront surpris de notre visite.

Et il attacha de nouveau son regard sur Laylâ. Un trouble violent envahit la jeune femme. Et cette fois, elle ne baissa pas les yeux, ou plutôt elle oublia de les baisser. Elle se sentait, en fait, comme dédoublée : une partie d'elle-même devait essayer de garder un air naturel tandis que l'autre partie était ailleurs, comme envoûtée, transportée hors du temps vers une contrée inconnue.

Al-Mughîra prit tout à coup un air sévère, et tous deux, mus par un instinct secret, tournèrent de concert la tête vers lui. Al-Mughîra perdit sa mine soupçonneuse devant ces yeux candides et innocents. Et la confiance reparut sur ses traits.

— Tu es bien silencieuse! Est-ce le fait de rencontrer un poète qui t'impressionne? remarqua-t-il sur un ton légèrement moqueur. Il faut dire que Laylâ apprend des tas de poésies qu'elle se plaît à nous déclamer de temps à autre. Elle-même compose des vers à l'occasion. Il faudra que tu viennes l'écouter un de ces soirs.

— Je viendrai, dit Tawba.

Le ton qu'il employa déçut Laylâ. C'était un ton neutre, poli, qui démentait l'intensité du regard qu'il lui avait jeté précédemment.

— Eh bien! fit Umm Habîb, brusquement pressée de s'en retourner à sa tente pour terminer le tissage d'une couverture.

Nous allons vous laisser entre hommes.

Laylâ en voulut à la vieille d'abréger cet instant. Al-Mughîra saisit la bride de son cheval et proposa au poète d'aller boire du thé chez son père.

Tawba lui emboîta le pas.

18

Affinités et sympathie

Tawba était là : il se trouvait à quelques mètres d'elle. Il ne l'avait pas vue. Il était occupé à se passer de l'eau sur la figure.

Elle le détailla à loisir. Il était mince et de taille moyenne. Son teint était clair et ses cheveux, bruns et bouclés. Des yeux sombres, bien fendus et bordés de longs cils, donnaient à son visage une intensité particulière. Des sourcils très fournis formaient deux arcs parfaits et son nez droit conférait à ses traits une certaine noblesse.

Il y avait en lui quelque chose d'indéfinissable qui émouvait Laylâ. Quand il se pencha sur la margelle du puits, un rayon de soleil caressa sa tête et découvrit dans sa chevelure des fils d'argent.

Il se redressa, aperçut Laylâ et lui sourit. Presque sans s'en rendre compte, comme poussée par une force supérieure à sa volonté, Laylâ s'avança vers lui.

— Bonjour, dit-il, j'ai horreur de la poussière du chemin sur mon visage, et lorsque je vois de l'eau, je résiste difficilement à l'envie de me laver.

Elle lui adressa un sourire timide. Elle qui ordinairement n'était jamais à court de conversation, ne savait que lui dire. Il la paralysait.

— Pourquoi ne me parlez-vous pas ? fit-il en souriant un peu plus. Seriez-vous fâchée de me voir là ?

Elle se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux et baissa les yeux.

— Eh bien ! reprit-il, je vois que vous ne daignez pas me répondre. J'en conclus que vous êtes mécontente de me voir.

— Non ! protesta-t-elle précipitamment, ne croyez pas cela.

— Vous êtes contente, alors? demanda-t-il en se rapprochant un peu plus.

— Non!

— Mon Dieu! Que dois-je déduire de toutes ces réponses contradictoires?

Laylâ fut vaguement piquée de sa remarque et elle lança d'une voix légèrement agressive :

— Déduisez ce que bon vous semblera.

— Avouez que vous êtes compliquée.

— Je ne suis pas compliquée.

— En tout cas, moi, je ne suis pas plus avancé.

— Qu'aurait-il fallu que je vous réponde?

— Eh bien, je ne vous cacherai pas que j'espérais une réponse affirmative qui eût été plus aimable à mon égard.

— De toute manière, je n'avais pas à vous le dire.

— Ne doit-on pas être aimable avec les étrangers? ironisa-t-il.

— Avec les étrangers, oui! dit-elle en souriant. On doit être polie.

— J'en conclus donc que vous ne me considérez pas comme un étranger.

Elle se mordit les lèvres. Elle pensa qu'elle venait de se trahir et, en même temps, elle admira sa finesse.

Il lui fit un sourire plein de charme. En usait-il souvent avec les autres femmes? Laylâ était fascinée par ses lèvres pleines sans excès dont la supérieure si joliment arquée découvrait, quand il souriait, des dents petites et régulières. Sa bouche dénotait, en plus d'une sensualité certaine, la générosité d'une âme bien née.

Elle ne lui répondit pas et il continua.

— Il est vrai que chaque fois que je passe par cet endroit, je le fais à dessein dans l'espoir de vous apercevoir.

Le cœur de Laylâ battit à coups redoublés. Lorsqu'elle le voyait passer, elle se disait tantôt qu'il le faisait exprès, tantôt que c'était le fruit du hasard. Mais une voix au fond d'elle-même l'assurait envers et contre tous qu'il venait pour elle.

Aujourd'hui, il lui confirmait qu'elle ne s'était pas trompée. Une bouffée de joie l'envahit mais elle continua à se taire.

— Je voudrais, ajouta-t-il, que nous soyons amis.

— Amis ? fit-elle sur un ton à la fois étonné et interrogatif.

— Oui, amis ! J'aimerais tant vous rencontrer, parler avec vous de poésie. Votre frère m'a dit que vous écriviez des vers et que vous avez appris des tas de poèmes.

Elle le regarda de nouveau et lui sourit d'un air timide.

— Al-Mughîra vous a encore parlé de moi ?

— Disons, de façon plus précise, que je l'ai amené à parler de vous. J'ai chatouillé son amour-propre en lui affirmant qu'aucune femme, hormis al-Khansâ, n'était capable de composer trois vers de manière convenable. Sur ce, il s'est récrié, m'a affirmé que vous possédiez un réel talent et qu'un jour peut-être, vous seriez vous aussi la gloire de votre clan comme le fut al-Khansâ pour les Banû Sharîd.

Laylâ se mit à rire.

— Je reconnais bien là la vanité d'al-Mughîra. Il a toujours été très indulgent envers moi.

— Vous me montrerez vos poèmes ?

— Je ne sais pas si cela en vaut vraiment la peine.

— Votre frère m'a dit que vous avez composé une belle élégie sur la mort du calife Othmân ?

— C'est vrai.

— Savez-vous que c'est la première fois que je vois une poétesse dédier un thrène à la mémoire d'un calife qui n'est pas l'un de ses parents ? Elles en composent habituellement pour un père, un frère, un époux, mais pas pour un haut dignitaire étranger à leur famille. Vous innovez en ce domaine : c'est un bon point pour vous.

Laylâ se sentait bien auprès de lui. Elle n'éprouvait aucune peur en sa présence. Il lui semblait tout à coup qu'ils étaient de vieux amis qui venaient de se retrouver. Pourtant, c'était la première fois qu'ils se parlaient seul à seule. C'était étrange, ce sentiment de complicité qui s'établissait entre eux : elle venait de faire sa connaissance et elle avait l'impression de le con-

naître depuis toujours. Elles n'avait pas envie de le quitter.

Un groupe d'hommes parut dans le lointain.

Il la regarda avec douceur, et dit comme à regret :

— Peut-être vaut-il mieux se montrer discrets. Je repasserai par ici demain, vers la même heure. J'espère que vous viendrez.

Sans attendre sa réponse, il enfourcha son bel étalon blanc et disparut.

Elle le suivit des yeux jusqu'à ce que la clairière le dérobât à sa vue. Il venait de ravir son cœur, mais elle ne le savait pas encore.

19

La promesse manquée

Le lendemain, il est revenu. Il est apparu dans cette poussière rouge et ocre de la fin de l'été, à ce moment du crépuscule où le ciel s'empourpre de sang et où les premiers frémissements du vent se font entendre quand, à l'horizon, s'estompe la transparence trouble de la canicule.

Elle l'a guetté. Est-ce son destin qu'elle guette ? Elle ne sait, mais sa vue l'a fait tressaillir soudain. Juchée sur le sommet du tertre, elle a aperçu de loin la foulée rapide du cheval et l'ondulation soyeuse de ses vêtements flottant au vent. Ce cavalier apporte la vie. Toutes les années où elle a vécu sans le connaître s'effacent en cet instant. Elle a serré dans sa main le jasmin qu'elle avait cueilli.

Il est là près d'elle, et l'air prend la senteur du santal. Quelques oiseaux vont se pencher sur une mare aux fugitifs reflets. Leurs plumages se recouvrent de gouttes irisées. Bientôt, les monts autour d'eux se vêtiront de tons indécis avant de disparaître dans la nuit.

Entre les branchages sous lesquels ils s'abritent, la lumière tombe en rayons obliques, une lumière sombre et dorée comme celle de ses yeux bordés de longs cils noirs.

Il n'est pas resté longtemps avec elle. Il lui a dit qu'il devait s'occuper des préparatifs d'une expédition qu'il entreprendrait dès l'aube du lendemain. Elle a appris par lui que son frère, al-Mughîra, l'accompagnerait dans cette incursion, alors que ce dernier, chez eux, n'en avait point soufflé mot.

Elle lui a demandé si cette razzia prendrait du temps. Il a dit, vaguement hésitant :

— Oui, peut-être !

Et ces mots, qu'elle retenait par un effort désespéré de volonté, ont, malgré elle, franchi ses lèvres :

— Quand vous reviendrez, vous m'appellerez ?

Et il a répondu de sa voix chaude et sourde ;

— Je n'y manquerai pas.

Ce furent, ce soir-là, ses derniers mots.

Que de fois s'est-elle répété, tout au long de son absence, cette phrase si banale en apparence, mais peut-être si lourde d'espérance, car elle ne veut pas se le représenter comme un homme oublieux de ses promesses : dans ce cas, il ne serait pas cet être exceptionnel qu'elle se plaît à supposer. C'est bien parce qu'elle l'imagine différent des autres que son cœur, aujourd'hui, bat si fort pour lui.

Avec quelle impatience elle a compté les jours qui s'éternisent en la séparant de la rencontre promise !

Avec quelle joie elle a accueilli le retour d'al-Mughîra ! Certes, il entrait bien, dans la source de cette joie, l'affection d'une sœur pour son frère, mais aussi et surtout la nouvelle du retour de Tawba. Elle en était sûre : il allait venir la voir, ses derniers mots n'avaient-ils pas été : « Je n'y manquerai pas ».

Ces quelques mots, qui avaient bercé, telle une musique, toute la durée de l'absence et qui étaient porteurs de retrouvailles joyeuses.

Elle a compté les heures, les minutes, espérant de tout son cœur le voir apparaître brusquement au détour du sentier. Et un soir, al-Mughîra lui a appris qu'il était déjà reparti pour une autre razzia. Ainsi, durant toutes les journées où il n'était pas loin d'elle, il ne s'était pas manifesté et n'avait pas trouvé une seconde pour s'enquérir de ses nouvelles. Il avait manqué à sa promesse, se plaisant à la séduire pour aussitôt la délaisser. Il était donc léger, indifférent, inconstant. Un vrai feu follet !

Elle se demande pourquoi sa vue l'a tant troublée dès le premier instant. Elle ne connaît pas la réponse à cette question, mais elle prend la décision de le chasser de son esprit et de son cœur.

20

Tristesse

Une tristesse infinie étreignait Laylâ quand elle pensait à Tawba. Un beau rêve qui aurait pu prendre corps avait été brisé par sa faute à lui, par son indifférence coupable. Pourquoi coupable ? Elle se disait qu'on est toujours un peu coupable d'éveiller chez les autres un émoi qu'on ne partage pas.

Elle, qui raillait naguère l'empressement de soupirants désireux de lui faire comprendre l'intérêt qu'elle éveillait en eux, s'étonnait à présent de s'être montrée imperméable à leurs plaintes douloureuses : elle avait dû en faire souffrir quelques-uns sans être consciente elle-même de sa propre cruauté. Maintenant, c'était au tour de Tawba de se montrer cruel envers elle, mais en avait-il seulement conscience ? Le souvenir de Laylâ l'effleurait-il encore parfois ? Ou bien s'était-il dissipé avec la même rapidité qu'il montrait dans ses longues chevauchées ? Questions sans réponses !

Sans qu'elle sût pourquoi, le visage de Tawba l'obsédait. Il l'avait fascinée par son sourire et son regard caressant. Elle revoyait constamment ses yeux et ses lèvres, et un trouble inattendu s'emparait d'elle. Se pouvait-il qu'un inconnu, dès la première rencontre, investisse votre vie avec une telle force ? La nuit, il apparaissait dans ses rêves comme si un destin facétieux prenait soin de graver son image dans sa mémoire. Pourquoi ce visage la bouleversait-il tant ? Ce visage qui lui paraissait familier alors qu'elle ne se souvenait pas pourtant l'avoir aperçu auparavant ? Elle n'avait jamais rien éprouvé de semblable devant un autre homme, non pas que Tawba fût plus beau ou plus séduisant que ceux qu'elle côtoyait, mais il était lui, c'est-à-dire un homme qui lui faisait prendre conscience, pour la pre-

mière fois de sa vie, de sa vulnérabilité de femme, un homme qui lui donnait envie de chercher refuge auprès de lui, contre lui-même et contre son emprise à lui qui menaçait la carapace dont elle était ceinte.

Pour se consoler, elle se disait que c'était une bonne chose que cet homme-là ne se manifestât plus, car il ne pouvait que lui apporter de la souffrance. Umm Habîb, la tante maternelle de Laylâ, qui s'occupait d'elle depuis la mort de sa mère, ne lui avait-elle pas affirmé un jour, avec toute son expérience de vieille femme qui a entendu maintes confidences :

— Ma petite fille, crois-moi, le bonheur pour une femme est d'être aimée et non pas d'aimer.

Et la sagesse d'Umm Habîb était respectée par les femmes du quartier qui venaient volontiers lui confier leurs joies et leurs chagrins.

D'ailleurs, ce Tawba n'était pas digne de son amour. Un jour, Laylâ se choisirait un époux qui l'aimerait, la gâterait, l'entourerait de prévenances et l'amènerait à La Mekke et à Médine, et pourquoi pas dans ces lointaines contrées que les armées musulmanes avaient conquises, telles que la Palestine, la Syrie, l'Iraq, l'Egypte et même la Perse méridionale. Que de pays à découvrir, propres à enflammer l'imagination. Un mari attentionné l'y emmènerait et l'épisode de Tawba serait bien vite oublié.

21

Jadis...

Tawba l'observe avec attention quand il lui parle.

Laylâ ouvre sur lui de grands yeux étonnés. Elle ne se lasse pas de l'écouter. Il connaît tant d'histoires, tant de légendes. Avec lui, elle plonge dans un autre univers, celui des princes et des poètes qui ont disparu après avoir vécu mille aventures plus exaltantes les unes que les autres.

Elle lui dit, les yeux brillants :

— Racontez-moi la vie de ce roi errant qui fut poète aussi. Hier, vous me l'aviez promis.

Il s'amuse de son insistance, de son insatiable curiosité, de sa soif de tout apprendre. Il lui offre l'accès à un monde qu'elle ne soupçonnait pas, un monde qui la fait rêver en pailletant ses yeux de joie.

Suspendue à ses lèvres, elle oublie tout ce qui n'est pas lui. Dans cette palmeraie où ils sont seuls tous deux, l'humanité, autour d'eux, a cessé d'exister.

De temps en temps, il aime jouer avec son attente : il fait semblant de chercher dans sa mémoire les détails d'une histoire qu'il a pourtant préparée à son intention dans le secret de la nuit où il pensait à elle. Mais il ne veut pas qu'elle puisse le deviner : il sait que, durant ce court silence, elle va le regarder attentivement et détailler ses traits pour mieux se pénétrer de son visage. Il désire envahir son souvenir comme elle a déjà pris possession du sien.

Parfois, il pose négligemment ses belles mains sur le tronc d'un palmier et il la voit attarder son regard sur ses doigts fins qui s'amusent à tresser des fibres. Se peut-il qu'elle ait envie de saisir sa main comme lui meurt d'envie de s'emparer de

la sienne ?

Mais, malgré son désir d'effleurer sa peau, il ne tente pas un geste vers elle. Il a trop peur d'effaroucher ce si bel oiseau qu'il ensorcelle par la chaleur de sa voix. Seuls, ses yeux le trahissent, se faisant velours ou reflets de soie. Ces yeux si tendres coupent parfois le souffle de Laylâ mais cela, il ne le sait pas. Tout ce non-dit qui ravit leur âme est bien plus important que les mots échangés : c'est de lui que tous deux, séparés par des milles de distance, se souviendront et s'enivreront dans le silence de la nuit.

Elle répète :

— Racontez-moi l'histoire de ce roi errant qui fut poète en même temps.

Il lui sourit.

— Il se prénommait Imru al-Qays. Il naquit au siècle dernier. Il était le plus jeune fils de Hudjr, le dernier roi de Kinda. Sa principauté était située dans le nord du Nadjd, entre celle des Lakhmides qui se trouvait en Iraq et celle des Ghassanîdes, établie en Syrie. Imru al-Qays éprouvait une passion pour la poésie et surtout, pour un genre de poésie bien définie...

Il s'interrompt soudain.

Laylâ le regarde d'un air surpris.

— Pourquoi vous arrêtez-vous ?

— Dans sa poésie, il chantait les femmes et l'amour charnel...

Il observe Laylâ à la dérobée. Elle rougit, et sa pudeur l'émeut. Il poursuit rapidement son récit pour ne pas la gêner davantage.

— Ses vers soulèvent la colère de son père qui le chasse de la demeure paternelle. Le roi charge Rabîa, un esclave affranchi, de tuer son fils et de lui rapporter ses yeux.

— Quelle cruauté ! s'exclame Laylâ, visiblement révoltée.

— Rabîa est pris de pitié. Il ne se résout pas à commettre ce forfait. Il égorge une gazelle dont il porte les yeux au roi.

Elle pense que ce poète devait sans doute avoir les yeux de Tawba.

— Le souverain est saisi soudain par le remords. Il se réjouit en apprenant la substitution et se réconcilie avec son fils.

— Ah, je préfère ! s'écrie Laylâ, de plus en plus captivée par le récit.

— Mais, de nouveau, Imru al-Qays agace son père, qui le chasse du palais une seconde fois. Le jeune poète, accompagné de ses commensaux, erre dans le désert. Il s'adonne à la chasse, à la boisson, et égaye ses libations en écoutant les chansons des esclaves chanteuses qu'il a emmenées avec lui. Pendant ce temps, les Banû Asad, qui payent tribut au souverain, se révoltent contre lui et décident de le tuer. Imru al-Qays, apprenant le meurtre du roi, fait le serment de ne pas boire de vin, de ne pas user de parfum, de ne pas avoir de commerce charnel avec une femme tant qu'il n'aura pas vengé la mort de son père.

— C'est Imru al-Qays qui, maintenant est devenu roi, remarque-t-elle d'un air rêveur. Un roi qui erre...

— Il cherche des alliés chez les tribus, les principautés. A son arrivée à Constantinople, il est bien reçu à la cour de l'empereur Justinien qui consent à lui confier le commandement d'une armée pour l'aider à reprendre son trône. Mais un drame ne tarde pas à se produire...

Il s'arrête, regarde autour de lui et constate :

— J'ai entendu un bruit. Serait-ce quelqu'un qui nous épie ?

Laylâ écoute aussi, mais elle ne perçoit rien.

— Peut-être est-ce un animal égaré, dit-elle, puis elle relève avec un reproche dans la voix :

— Vous vous arrêtez toujours au moment le plus palpitant.

Il rit.

— Tenir son auditoire en haleine, tel est l'art du conteur...

Il a failli ajouter « ma chérie », mais il se mord les lèvres à temps et masque son désir en remarquant :

— Je les ai souvent observés dans les foires.

Laylâ fait une moue charmante qui donne à Tawba l'envie de l'embrasser. Il se promet de chanter dans ses vers la courbe pleine de ses lèvres si joliment dessinées. Quant à ses dents,

elles sont semblables à des perles. Mais il vaut mieux, pour sa tranquillité, qu'il se concentre sur le fil de son histoire. Il prend un air taquin, pour affirmer :

— Vos désirs sont des ordres, mais peut-être vaut-il mieux remettre la fin du récit à demain : ainsi serez-vous pressée de me revoir.

Elle pousse un « Oh ! » indigné et fait semblant d'être fâchée en prenant une mine boudeuse, mais une crise d'hilarité les saisit soudain tous deux. Elle lui laboure le bras de ses petits poings et il fait comme s'il voulait se protéger la tête de ses bras en riant de plus belle.

— Vous vous moquez de moi, proteste-t-elle. Quand finirez-vous de vous moquer de moi ?

— Non ! affirme-t-il avec un sourire enjôleur. Mais vous me plaisez davantage quand vous êtes en colère.

Pour mieux dissimuler son trouble, elle paraît ignorer sa remarque, mais son cœur a battu à coups redoublés.

— Me raconterez-vous la fin de l'histoire ? demande-t-elle d'une voix douce.

Il reprend, l'air sérieux tout à coup :

— Imru al-Qays se trouve déjà sur le chemin du retour lorsque l'empereur dépêche auprès de lui un émissaire chargé de lui remettre un présent royal : une tunique tissée de fils d'or, mais cette dernière est empoisonnée. Elle couvre son corps d'ulcères et entraîne sa mort.

— Quelle fin horrible ! Mais pourquoi l'empereur a-t-il commis un tel crime ?

— La légende dit que l'empereur n'avait pas pardonné à Imru al-Qays d'avoir séduit sa fille adoptive durant son séjour au palais.

— Voilà bien le danger qu'encourent les hommes qui courtisent trop de femmes, soupire Laylâ.

Il coule un regard vers elle. Il se demande si cette réflexion est tout à fait innocente ou si, au contraire, elle lui est destinée.

Elle ne lui prête pas attention et elle l'interroge avec un sourire paisible.

— N'est-ce pas une mésaventure de ce genre qui est survenue au poète al-Nâbigha al-Dhubyâni quand, à al-Hîra, il habitait le palais du roi lakhmide, al-Numân Ibn al-Mundhir ?

Tawba connaît bien l'histoire, mais il affirme l'ignorer pour avoir le plaisir de la lui entendre raconter.

— Al-Nâbigha, dit-elle, était le chantre favori d'al-Numân. Il vivait dans l'intimité du roi, entouré de fastes et comblé de présents. La faveur dont le poète jouissait excita l'envie des autres courtisans. L'un d'eux, du nom de Murra, était bien décidé à le perdre dans l'esprit du souverain et il guettait patiemment une occasion propice à ses desseins. Celle-ci ne tarda pas à se présenter à lui, car al-Nâbigha pénétra un jour à l'improviste dans les appartements de la reine qui était fort belle. Sous l'effet de la surprise, elle laissa tomber son voile, révélant une partie de ses attraits au regard du poète. Celui-ci, charmé par tant de beauté, composa un poème sur elle et le récita naïvement à son ennemi, Murra, qui s'empressa de le rapporter au roi. Ce dernier, fort courroucé, condamna à mort le poète qui ne dut son salut qu'à la fuite.

— Et al-Nâbigha al-Dhubyânî demanda asile aux princes de Ghassân, conclut Tawba.

— Oh ! fait Laylâ, vaguement déçue, vous connaissiez l'histoire ?

— Non, je vous assure, mais il est connu qu'al-Nâbigha a été accueilli par les phylarques ghassânides après l'avoir été par les princes lakhmides.

Lors d'une autre rencontre, il lui raconte à dessein l'histoire d'Antara et d'Abla, qui se déroula avant la venue de l'Islam.

— Antara, dit-il, était un poète fort malheureux de son état. Sa mère, en effet, était une esclave éthiopienne qui fut vite enceinte des œuvres de son maître, Shaddâd, un seigneur influent de la tribu des Abs. Pendant toute sa jeunesse, Antara devait souffrir de la condition servile dans lequel le laissait son père.

— Pourquoi Shaddâd se comportait-il ainsi avec son fils alors que c'était un poète ? questionne-t-elle avec un regard

réprobateur.

— Son père agissait comme la plupart des seigneurs de son temps. En refusant de donner son nom à son fils, celui-ci restait esclave comme sa mère. Antara était victime du mépris que lui témoignaient les autres fils légitimes de son père qui ne voyaient en lui qu'un berger propre à garder les troupeaux. Ce mépris était encore aggravé par le fait qu'il avait hérité de sa mère la noirceur de sa peau. Ces frères avaient des équipements guerriers que lui ne possédait pas.

— Pourquoi son père ne lui en avait-il pas offert un? dit Laylâ, pleine de compassion envers le poète si injustement traité.

— Parce que précisément son père le considérait comme un esclave. Mais Antara décida de s'acheter sabre, lance, bouclier, cotte de mailles, grâce à l'argent qu'il avait retiré de la vente de quelques pièces de bétail. Il cachait les armes dans le sable et s'entraînait à leur maniement à l'insu de son clan. Un jour, ce dernier fut attaqué par des guerriers d'une tribu voisine qui tentaient une incursion. Son père lui cria :

— Donne-leur la charge, Antara.

Il lui répondit :

— Un esclave n'est pas capable de bien charger l'ennemi; il ne sait que traire les troupeaux.

Son père insista :

— Donne-leur la charge, et je ferai de toi un homme libre.

Antara se battit comme un lion et mit les assaillants en déroute. Son père tint parole et lui donna son nom, mais Antara continua de souffrir.

— Pourquoi! s'étonna Laylâ, n'était-il pas devenu un homme libre?

— Si! mais il nourrissait une passion sans espoir pour sa cousine Abla, la fille de son oncle paternel. Que de fois, dans ses poèmes, Antara n'a-t-il pas célébré ses propres prouesses et exalté son courage légendaire afin de vaincre le mépris que lui manifestait sa belle. Peine perdue. Un jour qu'elle s'était montrée plus distante qu'à l'accoutumée, il s'écria dans des vers

qu'il avait composés à son intention :

Le cœur a oublié l'objet de son amour
Et de sa quête
Il ne profère à présent
Ni plainte, ni regret.
Il s'est enfin dégrisé
Après avoir été saisi d'ivresse
Et a retrouvé sa fierté
Après avoir été humilié
Mais un cœur épris de grandeur
Est sujet à de tels revirements.

Tawba s'arrête et observe Laylâ. Elle a un air songeur et se tait un instant.

— S'il peut oublier Abla, comme il l'affirme, dit-elle, c'est qu'il ne l'aimait pas vraiment.

— L'amour n'exclut pas l'oubli, remarque Tawba.

Elle s'entête.

— Si on peut oublier si vite une personne qu'on prétend avoir aimée, c'est qu'on s'est leurré et qu'on ne l'aimait pas vraiment.

— Je termine le poème et vous allez comprendre les sentiments d'Antara. Il dit :

Jusqu'à quand flatterai-je
Qui veut m'abaisser ?
Jusqu'à quand déploierai-je
Des efforts pour la satisfaire
Quand elle se met en colère ?

— Vous voyez : ce sont toutes les rebuffades qu'il a essuyées qui l'ont déçu et découragé, d'autant plus qu'il avait un cœur fier, comme il le souligne lui-même dans ses vers.

— Sans doute, admet Laylâ, à présent convaincue.

— Mais auparavant, il lui a dédié de nombreux poèmes où il clamait sa passion pour elle.

Laylâ prend une mine rêveuse.

— Elle en avait de la chance, cette Abla, soupire-t-elle.

Tawba s'empresse de saisir l'occasion.

— Voulez-vous que je compose des vers sur vous ?

Sa question embarrasse Laylâ. Jouer le rôle de muse ne lui déplairait pas, mais il ne sied pas à une femme bien née d'exprimer un tel souhait. Et d'autre part, si elle répond négativement, elle risque de le décourager. Elle choisit d'ignorer sa question.

Il la regarde. L'attention de Laylâ ne faillit jamais quand il lui parle. Il apprécie ces moments passés avec elle. Il se réjouit de son esprit de répartie qui lui fait parfois oublier qu'elle est une femme. Elle est tellement différente de toutes celles qu'il a connues. Il croyait son cœur usé par des passions successives ; il découvre avec ravissement qu'il se trompait. Ce qu'il ressent maintenant n'a rien de comparable avec ce qu'il a pu éprouver naguère.

22

Déceptions

Trois mois avaient passé. L'habitude régulière de ces chastes rendez-vous avait été prise. Les messagers aussi avaient été choisis. Quand Tawba s'absentait pour une chasse ou une incursion, il envoyait son esclave abyssin, Mabad, qui remettait le message à Sawdâ, l'esclave de Laylâ.

Les brèves rencontres de Mabad et de Sawdâ, au cours desquelles le serviteur se contentait de transmettre les messages laconiques de son maître, avaient allumé dans son cœur un amour muet pour la belle esclave. Il ne nourrissait guère d'illusions sur sa condition, et même si Tawba se montrait bon envers lui, il n'en demeurait pas moins un esclave, c'est-à-dire un homme privé de liberté, affligé de surcroît d'une peau noire. Il se bornait donc à adresser, chaque fois, un sourire éblouissant à Sawdâ, avant de donner des nouvelles de Tawba.

Ce jour-là, l'Abyssin remarqua, à sa grande surprise, que la jeune esclave se montrait désireuse de parler plus longuement avec lui.

Comme il s'apprêtait à remonter sur son chameau, Sawdâ s'approcha de lui avec un sourire engageant.

— Mon Dieu ! Mabad, pourquoi pars-tu chaque fois si vite ? Nous ne prenons jamais le temps de causer. Es-tu donc si pressé ?

L'esclave eut un sourire radieux et redescendit de son chameau.

— Par Dieu, non ! Je dois rentrer certes ! mais j'ai tout mon temps.

Il mentait. Son maître lui avait dit :

« Reviens-vite, j'ai besoin de toi. »

Eh bien, Tawba l'attendrait, voilà tout ! Sawdâ paraissait bien disposée à son égard, il n'allait pas gaspiller une chance de lui plaire, aussi minime fût-elle.

Sawdâ joua les coquettes et minauda :

— C'est vrai, nous ne prenons jamais le temps de parler ! Je n'en sais pas plus sur toi que le premier jour où je t'ai vu. Je me suis même demandé si tu n'avais pas de l'antipathie pour moi.

Cette remarque flatta la vanité de Mabad. Elle s'intéressait donc à lui ? Il s'empressa de répondre :

— Qu'as-tu été imaginer ? Au contraire, je...

Il chercha ses mots :

— Je te trouve très sympathique.

— Alors, dit Sawdâ, c'est ton maître qui t'a défendu de nous parler ?

Mabad se gratta la tête. Il était vrai que Tawba lui avait recommandé la plus grande discrétion sur son compte et qu'il avait toujours obéi scrupuleusement à cet ordre.

« Moins tu parleras, et mieux tu me serviras », avait coutume de lui dire Tawba. Et Mabad, en serviteur fidèle et zélé, n'avait jamais manqué de suivre cette consigne à la lettre. Aussi le propos de Sawdâ le gêna, mais il décida de n'en rien laisser paraître.

— Non, protesta-t-il, en fait, je ne suis pas très loquace.

— Ah ça, je m'en étais rendu compte, dit Sawdâ avec un petit rire.

Jusque-là, elle s'était demandé comment elle allait tirer de Mabad des renseignements sur son maître. Elle vit dans cet aveu une excellente entrée en matière et elle saisit la balle au bond.

— Voilà une grande qualité, fit-elle avec un sourire encore plus aimable. J'admire les hommes bien nés qui ont naturellement de la pudeur. J'entends souvent ma maîtresse réciter des vers où elle dit, après avoir salué la bravoure et l'audace du guerrier :

« Il était plus pudique qu'une jeune fille à la gorge rebondie. »

L'idée que Sawdâ venait de le comparer implicitement à un homme bien né emplit Mabad d'aise et de contentement. Cette femme était un véritable enchantement.

— Tu as raison, reprit-elle, pleinement raison... Eh bien, si tu n'aimes pas parler de toi-même, parlons du moins, un peu, de nos maîtres.

Elle crut percevoir une gêne en lui et ajouta bien vite pour égarer ses soupçons :

— Que penses-tu de ma maîtresse ?

Mabad se détendit.

— Je la trouve très belle, dit-il en prenant un air admiratif.

— Elle a beaucoup de qualités, remarqua Sawdâ, non sans quelque fierté dans la voix. Elle est très cultivée. Je crois bien que c'est la femme la plus cultivée des Banû al-Akhyâl. Elle est très gentille aussi.

— On le sent ! affirma Mabad avec conviction.

— Sa famille est très fière d'elle, poursuivit Sawdâ, c'est pour ça que...

Elle s'arrêta de parler et poussa un soupir.

Mabad la regarda avec attention. Il était très intrigué.

— Pourquoi ne finis-tu pas ta phrase ? « C'est pour ça que » quoi ?

— Oh ! fit Sawdâ avec un léger haussement d'épaules. Une pensée me traversait l'esprit, mais je ne sais pas si je peux te faire confiance.

— Comment peux-tu en douter ? s'exclama Mabad d'une voix indignée.

— Bon ! puisque tu parais sincère, je veux bien te croire. Eh bien, je ne te cacherai pas que je me fais du souci pour ma maîtresse et que je me pose des tas de questions à son sujet !

— Quelles questions ? dit Mabad.

Une vive curiosité se lisait sur son visage.

— Je trouve qu'elle et Tawba ont eu beaucoup de chance jusqu'à présent d'échapper aux médisances. Mais cela ne durera pas toujours, et les parents de Laylâ apprendront fatalement, un jour, qu'ils se voient. Tu ne le crois pas ?

— Pour sûr! affirma Mabad avec force. Un jour, tout se découvrira.

— Alors! pourquoi la compromet-il de la sorte, si ses intentions ne sont pas sincères? Il la voit souvent, mais sur quoi cela débouchera-t-il?

Mabad observa un silence prudent.

— Tu trouves normal qu'il lui donne tous ces rendez-vous, sans se déclarer?

Mabad lui jeta un regard perplexe. Sawdâ poursuivit en le fixant d'un air grave :

— C'est du moins ce que j'ai cru comprendre, d'après les confidences auxquelles ma maîtresse se laisse aller parfois, surtout quand elle a trop de peine.

— Elle a de la peine?

— Enfin! soupira Sawdâ, vous, les hommes, vous ne comprendrez jamais rien aux femmes! Il n'est pas dans les habitudes de Laylâ d'accepter ainsi des rendez-vous galants : si elle l'a fait pour Tawba, c'est qu'avec lui c'est différent! C'est pour ça que je souffre pour elle. Je n'aimerais pas qu'il s'amuse avec elle, parce qu'elle ne le mérite pas. Et toi, as-tu une idée là-dessus?

— En vérité, dit Mabad, l'air de plus en plus gêné, il ne se confie guère à moi. Il ne me dit jamais plus que :

« Avertis-la que je l'attendrai à tel moment et à tel endroit. »

Tous ses propos concernant Laylâ se bornent à ça. C'est un homme secret!

— Que veut-il d'elle, insista Sawdâ qui ne se tenait pas pour battue. As-tu une idée là-dessus? ou te contentes-tu d'être un esclave qui ne pense pas?

Cette remarque piqua Mabad au vif. Le prenait-elle pour un animal, seulement capable de manger et de dormir?

— Bien sûr, que j'ai mon idée! répliqua-t-il avec vivacité.

— Eh bien, dis-la moi! Crois-tu qu'il va l'épouser?

— Je ne sais pas, il est déjà marié, fit Mabad en se passant la main sur le front, ce qui était, chez lui, signe d'un grand trouble.

Sawdâ sursauta.

— Il est marié ?

— Oui, depuis quelques années.

— Il a des enfants ?

— Il a eu deux fils qui sont morts en bas âge.

— Comment est sa femme ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Elle s'appelle Zaynab. Elle est belle. Ils s'entendent bien. Je crois qu'elle le satisfait ; je ne les entends jamais se disputer.

— Alors pourquoi ne laisse-t-il pas tranquille Laylâ ? Il ne s'imagine quand même pas qu'il va en faire sa maîtresse ?

— Ah ! fit Mabad en ricanant. Ah ça ! je n'en sais rien. C'est à lui qu'il faudrait le demander.

— Crois-tu qu'il quitterait Zaynab pour Laylâ ? Crois-tu qu'il épouserait Laylâ ?

Mabad prit un air dubitatif.

— Vraiment, je n'en sais rien ! Vraiment ! dit-il en hochant la tête plusieurs fois.

Sawdâ lui adressa un sourire en guise de remerciement et elle ramassa la cruche qu'elle avait posée à terre pendant la discussion.

— Je crois que nous avons tardé et que nos maîtres vont s'impatienter. A bientôt !

— A bientôt ! fit Mabad, en répondant à son sourire.

Il s'éloigna, en chantonnant d'un cœur léger. Se pouvait-il qu'il ait enfin touché le cœur de la belle esclave ?

Sawdâ se hâta de rejoindre Laylâ. Depuis quelque temps, elle remarquait que sa maîtresse passait successivement par des périodes de joie et d'abattement. Elle se montrait tantôt exubérante et riait à propos de tout, tantôt taciturne et ne desserrait pas les dents. Mais Sawdâ ne reconnaissait plus la jeune fille au naturel enjoué et à l'humeur toujours égale qui se plaisait

naguère à montrer de l'esprit, en toutes circonstances, pour amuser ses compagnes.

— J'ai vu Mabad, dit Sawdâ.

Le regard de Laylâ s'éclaira, et l'esclave la devina suspendue à ses lèvres.

— Il m'a dit que Tawba partait aujourd'hui à la chasse et qu'il t'attendrait demain à l'heure et à l'endroit habituels.

Une bouffée de joie envahit Laylâ et vite elle se demanda quelle robe mettrait-elle demain.

Sawdâ hésita. Devait-elle lui révéler la suite de la conversation? Laylâ ignorait tout des liens de Tawbâ. Elle s'imaginait qu'il était libre.

Si Sawdâ taisait ce qu'elle avait appris, ne risquait-elle pas que sa maîtresse lui reprochât, un jour, son silence?

Laylâ remarqua sa mine grave et son embarras.

— Qu'y a-t-il d'autre? Tawba a dit quelque chose d'autre?

Sawdâ remua la tête en signe de dénégation et fit semblant de tapoter quelques coussins pour se donner le temps de la réflexion. Elle se retourna et regarda Laylâ d'un air triste.

— Maîtresse, j'ai appris quelque chose par Mabad. Je lui ai tiré les vers du nez.

La jeune fille la fixa avec intensité.

— Parle! Ne me cache rien! Cela concerne Tawba?

Sawdâ fit oui de la tête puis lâcha avec brusquerie :

— Il est marié.

Elle vit que Laylâ chancelait. Tout le sang semblait soudain s'être retiré de son visage qui prenait une pâleur de cire. Elle dit alors d'une voix presque étouffée :

— Parle! Parle sans peur! Je veux tout savoir. Tu m'entends? Tout! Même si cela doit me faire mal. Tu me rends service en ne me cachant pas la vérité.

Sawdâ rapporta mot à mot les propos de Mabad. Quand elle eut terminé, elle crut que la jeune fille allait éclater en sanglots, mais elle se ressaisit.

— Merci! lui dit Laylâ d'une voix blanche. Tu as bien agi. Laisse-moi à présent.

Lorsque Sawdâ sortit, Laylâ ne put retenir les larmes qui affluaient à ses paupières. Elle sanglota longtemps. Elle avait l'impression que tout ce qu'elle avait vécu avec Tawba était désormais sali et piétiné.

— Il m'a menti, pensa-t-elle, je ne le croirai plus jamais.

Cette pensée lui déchira le cœur. Il ne lui avait jamais affirmé, en fait, qu'il n'était pas marié : il avait omis simplement de faire une allusion quelconque à son mariage ou à sa femme comme s'il avait gommé résolument tout un pan de sa vie. Mais taire une partie de la vérité, n'est-ce pas aussi une façon de mentir? Et c'était bien là le pire. Elle qui, naïvement, s'était imaginé qu'il était un être plein de transparence, et qui l'appréciait précisément pour cette transparence, découvrait tout à coup qu'il avait abusé sans vergogne de sa crédulité. Elle comprenait maintenant pourquoi il ne se permettait pas la moindre allusion à ses sentiments : son mariage était donc la raison de ce silence. Mais pourquoi manifestait-il tant de persévérance à lui fixer des rendez-vous? Qu'espérait-il faire d'elle?

Elle souffrait comme elle n'avait jamais souffert. Cette souffrance lui faisait prendre conscience de la violence de ses sentiments pour Tawba. Mais le plus intolérable pour elle était qu'il eût trahi sa confiance, car il avait menti, menti par omission. Si, jusqu'à présent, elle l'avait respecté et estimé, c'était parce qu'elle voyait en lui un homme d'une grande loyauté, fidèle à la parole donnée, un homme avec lequel elle pouvait s'abandonner, sans se sentir constamment sur ses gardes. Mais à la place d'un seigneur à l'âme noble, elle trouvait un fourbe et un dissimulateur.

La colère l'envahit, et la jalousie lui mordit le cœur. Elle pensait à cette Zaynab qui tenait tant de place dans la vie de Tawba. Puisqu'il avait une femme belle avec laquelle il s'entendait si bien, pourquoi s'intéressait-il à elle? Pourquoi l'importunait-il de ses rendez-vous? Il n'avait qu'à rester auprès de sa chère épouse, si belle, si bonne, si douce, si...

En tout cas, sa résolution était prise : elle ne reverrait plus jamais Tawba. Et pour commencer, elle n'irait pas au prochain

rendez-vous et ne fournirait aucune explication. Il n'aurait plus désormais de ses nouvelles. Elle ferait la morte !

Laylâ tint parole. Tawba l'attendit en vain pendant une heure. C'était la première fois qu'elle ne venait pas à l'un de ses rendez-vous. Que s'était-il passé ? Mabad l'avait assuré avoir transmis son message à Sawdâ. Elle était peut-être malade... Son père ne la cloîtrait pas... Elle devait être malade ! Mais dans ce cas, pourquoi n'avait-elle pas envoyé Sawdâ pour le prévenir ? Il décida de passer près de son campement pour l'apercevoir.

Un groupe de jeunes filles riaient près du lavoir. Très vite, il repéra Laylâ et s'approcha. Leurs regards se croisèrent une seconde et elle tourna ostensiblement la tête avec une moue qu'il ne lui connaissait pas. Puis elle joignit son rire à ceux de ses compagnes.

Son attitude inhabituelle troubla Tawba. Laylâ semblait en parfaite santé, mais elle lui avait paru fâchée. Quelque chose avait dû se produire qui l'avait contrariée.

Il éperonna son cheval et galopa à vive allure. Arrivé chez lui, il hurla.

— Mabad !

Zaynab remarqua d'emblée sa mauvaise humeur et son impatience.

— Où donc est encore allé ce fils de chien ? maugréa-t-il.

Sa réflexion choqua Zaynab. Elle n'était pas accoutumée à le voir dans un état pareil.

Il gagna l'entrée de la tente, mit ses mains en porte-voix et cria de plus belle :

— Mabad !

L'esclave accourut et Tawba l'entraîna au loin, de manière à ne pas être entendu de sa femme.

— Dis-moi, tu as bien transmis mon message ?

— Bien sûr, maître ! Je vous l'ai dit d'ailleurs.

— A qui l'as-tu transmis ?

— Mais à Sawdâ, maître, comme d'habitude.

— Tu n'as rien dit d'autre ?

— Non, maître, je vous assure. Rien de plus que les autres fois. Que se passe-t-il ?

— Rien. Laisse. C'est tout ce que je voulais savoir.

Tawba fit quelques pas. La pensée de Laylâ ne le quittait pas. Pourquoi n'était-elle pas venue ? Il ne s'expliquait pas son absence. Le fuyait-elle ? Etait-ce là un caprice de femme ? Que s'était-il produit ? Il passa une mauvaise nuit. Le lendemain, il se dit :

— Bah ! une de perdue, dix de retrouvées. Ce ne sont pas les femmes qui manquent et encore bien plus belles qu'elle !

Comme il ne tenait pas en place et qu'il se sentait en proie à une colère tenace, il rameuta ses compagnons et décida de faire avec eux une grande chasse. La pensée de Laylâ l'irritait : il l'expulsa de son esprit et se jeta à corps perdu dans la course.

Le soir, épuisé, fourbu, il aperçut sur le chemin du retour l'une de ses anciennes conquêtes. Il chercha son nom et se rappela qu'elle se prénommait Djamîla.

Il fit signe à ses compagnons de continuer leur route sans lui et il vint à sa rencontre. Il lui fit un brin de cour, plaisanta avec elle, lui récita des poèmes. Il lut son succès sur le visage de la jeune femme. Il allait calmer sur d'autres les désirs inspirés par d'autres.

Quand il s'approcha de Djamîla, elle ne se fit pas prier pour lui abandonner ses lèvres.

Le surlendemain, il résolut d'avoir une explication avec Laylâ. Il voulait connaître la raison de cette dérobade. Il lui parlerait coûte que coûte.

Il s'en alla près de son campement, monta sur une colline avoisinante et observa les mouvements des gens. Il l'aperçut enfin qui se dirigeait vers la fontaine. Il descendit en courant et la rejoignit.

Elle sursauta en le voyant et elle allait lui tourner le dos, lorsqu'il lui saisit le poignet.

— Tu me fuis ? dit-il.

Elle essaya de se dégager, mais il retint son poignet fermement.

— On pourrait nous voir, lâche-moi ! implora-t-elle.

— Très bien, à condition que tu me suives et que nous ayons une explication.

Elle jeta un regard apeuré autour d'elle.

— Viens, dit-il d'un ton décidé. Partons d'ici.

Elle le suivit sans proférer une parole. Il lui lâcha le poignet.

— Que s'est-il passé ? C'est la première fois que tu ne viens pas ?

Elle lui offrait un visage buté qu'il ne lui connaissait pas. Elle détourna la tête.

— Je ne viendrai plus. Je ne veux plus te voir.

Il remarqua son ton résolu.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

— Rien.

— Pourquoi es-tu agressive avec moi ?

— Parce que...

Il la vit hésiter un instant, mais elle choisit le parti de se taire.

— Tu a quelque chose à me reprocher ?

— Je veux que tu me laisses tranquille.

— Tu ne veux plus que nous nous voyions ?

— Non.

— Pourquoi ?

Elle tourna vers lui une figure excédée, une figure hostile.

Il essaya de l'amadouer.

— Moi, j'ai besoin de te voir.

— Ah oui ? Vraiment ?

Les yeux de Laylâ étincelèrent de colère et il la trouva encore

plus désirable. Il ne devait pas la laisser partir.

Elle prit un air narquois.

— Pourquoi, ta femme ne te suffit pas ?

Il la regarda. Elle avait à la fois l'air mauvais et triomphant.

— C'est à cause d'elle que tu m'en veux ?

— Comment ne t'en voudrais-je pas ? Tu m'as menti, trompée.

— Non, Laylâ. Je ne t'ai jamais dit que je n'étais pas marié.

— Mais tu ne m'as jamais dit non plus que tu l'étais.

Elle avait raison. C'était lui, à présent, qui se taisait. Il avait eu peur de gâcher quelque chose entre eux en lui parlant de Zaynab. A chaque rencontre, il se promettait d'évoquer son mariage et, chaque fois, il en retardait l'aveu par crainte de détruire la précieuse complicité qui s'établissait entre eux. Comment pouvait-il lui faire comprendre que Zaynab cessait d'exister à ses yeux quand il accourait à leurs rendez-vous ?

Laylâ vit qu'il restait silencieux.

— Il vaut mieux que tu t'occupes de ta femme, et que tu ne me harcèles plus.

— Voyons-nous de temps à autre. Nous sommes amis, n'est-ce pas ?

— Amis ? On a confiance en un ami et je n'ai plus confiance en toi. Et sur quoi cette amitié, pour reprendre ton expression, peut-elle déboucher ?

Il ne répondit guère. Elle eut un haussement d'épaules et observa d'une voix un peu triste :

— Tu vois ! Tu ne le sais même pas. De toute manière, je n'aime pas le partage. Adieu !

Il continua de se taire et la suivit des yeux quand elle dévala la colline d'une démarche souple et légère.

Comment aurait-il pu lui faire comprendre qu'il préférait à tous les autres moments de sa vie, ces instants avec elle où il ne se passait rien. Comment aurait-il pu lui faire comprendre qu'il y a des choses que le temps estompe et d'autres qu'il renforce. Il s'avouait qu'il la désirait, mais que voulait-il faire d'elle ? Telle était bien là toute la question !

23

Lassitude

A demi allongé sur les coussins, Tawba lisait, ou plutôt faisait semblant de lire. Son esprit vagabondait, et il ne pouvait se concentrer sur sa lecture.

En face de lui, Zaynab tissait une pièce d'étoffe, en lui offrant son profil. Il l'observait à la dérobée. Des semaines avaient passé depuis sa scène de rupture avec Laylâ : de longues semaines où, en dépit de tous les efforts déployés pour la voir, Laylâ avait fui obstinément. Tout en déplorant son attitude, Tawba ne pouvait s'empêcher d'admirer la force d'âme de la jeune femme, car, au fond de lui-même, il était persuadé que Laylâ lui était attachée. Il avait appris à la connaître un peu, au cours de leurs multiples rendez-vous, et il savait quel caractère ombrageux et fier se cachait sous ce front lisse et cette aménité souriante.

Zaynab s'absorbait dans son travail. Il la contemplait et il la voyait soudain comme il ne l'avait jamais vue. Une évidence s'imposait à lui : il ne l'aimait plus. Tout se passait comme si cette vérité s'était tapie en lui, avait cheminé en lui à son insu, pour émerger au grand jour dans sa brutalité crue : il ne l'aimait plus. Il ressentait pour elle une immense tendresse, il nourrissait à son égard l'affection profonde d'un frère pour sa sœur, mais il ne l'aimait plus. Elle faisait partie de son cadre de vie, il la retrouvait comme on retrouve son logis ou son fidèle coursier, mais il ne rêvait plus d'elle : à ses yeux, elle avait perdu toute existence réelle. Comment en était-il arrivé là ? Il n'aurait su le dire. Il avait cru l'aimer et il l'avait épousée. Sans doute l'avait-il vraiment aimée. Maintenant il se réveillait, tel un convalescent constatant un matin que la fièvre l'a quitté, et il se

disait :

— Je n'ai plus envie de vivre auprès d'elle.

Le drame était qu'elle n'était même pas responsable de cet état de fait, ni lui non plus d'ailleurs, et encore moins Laylâ puisque son cœur était déjà vide de Zaynab bien avant qu'il ne la rencontrât ; simplement, jusque-là, il ne le soupçonnait pas car il s'était toujours refusé à réfléchir sur le lien conjugal. Les aventures diverses qu'il avait eues avaient donné un temps le piment qui manquait à sa vie, puis il s'était lassé de ces plaisirs fugaces qui, en fin de compte, ne laissaient en lui qu'un goût d'impureté, voire un certain écœurement.

Aujourd'hui, une autre vie l'appelait vers d'autres frémissements, une vie qui le sortait de cette torpeur où il avait hiverné si longtemps, une vie où il découvrait de nouveau la volupté d'écrire en rêvant à Laylâ. En son for intérieur, il avait peur que cette jeune femme intelligente, plus intuitive que lui, ne lui échappât à jamais. Il enviait secrètement sa force, et son inconscience aussi. Il redoutait qu'elle cessât de poser sur lui un regard émerveillé. Il savait qu'elle le jugerait sans indulgence s'il ne se montrait pas à la hauteur de la confiance et de l'espoir qu'elle avait mis en lui.

L'image de Laylâ s'imposa à lui et lui souffla ces vers :

Un amour ardent
S'est offert à un cœur
Point prodigue pourtant
De ses secrets,
De ses faveurs.
Loin de ta Laylâ
Tu es miné par la maladie,
Près d'elle, tu renais à la vie,
Telle cette vie amenée par la pluie
Dont tu implores le secours.

Il les inscrivit sur un feuillet, non pas qu'il craignît de les oublier, mais parce qu'il lui semblait qu'en traçant son nom sur le papier, c'était un peu d'elle qu'il possédait. Sa poésie se

nourrissait de sa passion, de ses espoirs, de sa souffrance : il devenait le prédateur de sa propre vie.

Zaynab tourna la tête vers lui et lui sourit. Elle avait ôté son voile de tête et avait laissé ses longs chevaux défaits.

Il la regarda et il pensa qu'il ne pouvait plus lui sacrifier son bonheur. Et son bonheur ne se trouvait pas auprès de sa femme, mais auprès de Laylâ. Il allait demander la main de Laylâ. Mais en ce qui concernait Zaynab, le mieux était qu'il la divorçât. Si elle ne voulait pas de la séparation, si elle montrait trop de peine, il la garderait, mais il ne vivrait plus avec elle.

— Tu recommences à écrire ? fit Zaynab.

— Quelques vers qui me viennent à l'esprit.

— Oh, dis-les moi ! Je serais si heureuse de t'écouter.

Sa demande l'ennuyait. Il ne souhaitait pas qu'elle entendît le nom de Laylâ. Il ne voulait pas qu'elle perçât son secret. Aussi il répondit :

— Cela n'en vaut pas la peine.

— Mais si, insista-t-elle, cela me ferait tant plaisir.

Il persévéra dans son refus en cherchant un prétexte.

— Ces vers sont trop mauvais.

Mais Zaynab s'obstina.

— Toi, tu t'imagines qu'ils sont mauvais, mais je suis sûre que tu te trompes.

Son insistance l'irrita.

— Je te dis que cela n'en vaut pas la peine. Occupe-toi de ton tissage.

Son ton, sa réponse la blessèrent. Elle sentait qu'il lui échappait. Depuis quelque temps déjà, il vivait muré dans le silence. Il semblait ne même plus la voir ou, s'il s'apercevait de sa présence, il lui opposait une attitude glacée, presque hostile. Qu'avait-il à lui reprocher ? Avait-elle dit ou fait quelque chose qui ait pu le contrarier ? Elle coula vers lui un regard attristé, puis, mue par une impulsion irrésistible, elle se leva pour aller s'agenouiller auprès de lui. Elle posa sa tête sur sa main dans un geste de soumission absolue. Ce geste, loin d'émouvoir Tawba, l'agaça un peu plus. Telle une araignée, Zaynab tissait

autour de lui une toile destinée à le retenir prisonnier, et cela lui devenait insupportable. Il devait fuir, au lieu de se laisser engloutir dans le flot sirupeux de toute cette tendresse. Il abhorrait le chantage aux sentiments. Peut-être l'avait-elle dominé un temps, parce qu'il était foncièrement bon et qu'il ne voulait pas lui faire de peine. Mais naguère le problème de leur vie commune ne se posait pas avec la même acuité qu'aujourd'hui.

A présent, il lui fallait choisir : le bonheur de Zaynab contre son bonheur à lui et celui de Laylâ. Il ne se sentait pas la vocation d'un persécuté à vie : il devait donc préférer son propre bonheur, et ce d'autant plus que l'avenir de son œuvre y était étroitement lié. Il était hors de question qu'il renonçât à Laylâ, car c'était elle qui lui avait insufflé le désir d'écrire de nouveau, elle qui avait infusé un sang neuf à sa poésie, elle qui avait suscité en lui l'envie de se surpasser. Il puisait en elle toute sa sève d'écrivain.

Il dégagea sa main et se leva. Sa résolution était prise. Dans les jours prochains, il parlerait à Zaynab, mais auparavant, il lui fallait s'assurer d'une chose. Il sortit en arguant qu'il avait trop chaud et qu'il avait besoin de prendre l'air.

Zaynab ramassa la feuille tombée à terre et lut les vers. Elle prit un air songeur. Cette fois, ce n'était pas une de ses aventures sans complication auxquelles elle ne prêtait même plus attention. C'était grave. Qui était cette Laylâ ?

24

Shaykh Zayd

Tawba éprouva soudain l'envie irrésistible de voir Zayd. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas rendu visite à ce vieil ami de son père. La localité qu'il habitait était distante d'une dizaine de milles. Sa tente, comme celle de tout seigneur influent, était située sur un point culminant et dominait toutes les autres qui l'entouraient.

Au campement, Tawba ne trouva que le jeune esclave de Zayd qui lui indiqua que son maître s'en était allé à pied vers la rivière qui coulait non loin de là. Il l'aperçut en effet, méditant à l'ombre d'un arbre, nonchalamment étendu sur le sol. A son approche, le vieillard lui sourit. Il portait une belle barbe blanche, bien fournie, et son maintien était plein de noblesse.

Il l'accueillit avec chaleur.

— Mon fils, comme je suis heureux de te voir ! Je pensais que tu m'avais oublié. Cela fait un bout de temps que tu n'es pas venu me visiter.

Tawba s'excusa et lui baisa la main.

Le vieillard, d'un geste, l'invita à prendre place.

— Assieds-toi confortablement. Dis-moi comment va ta famille.

Tawba lui donna des nouvelles de tous les gens sur lesquels le seigneur le questionnait, et ce dernier l'informa aussi des événements survenus dans sa tribu. Zayd, ressentait de plus en plus les maux de la vieillesse et se plaignait de douleurs diverses.

— Vois-tu, mon fils, les moments où j'envisage la mort comme une délivrance sont de plus en plus nombreux.

— Je n'aime pas t'entendre parler de la sorte, Shaykh Zayd.

— C'est pourtant vrai, Tawba. Je n'ai plus de goût à rien. J'ai eu la douleur de voir partir tous mes fils, un à un. Ceux qui ne sont pas morts sont allés s'installer sur ces nouvelles terres que l'Islam a conquises. Résultat : je suis seul, sans enfant et sans mon épouse.

Tawba constata que perçait, une fois de plus, dans les propos de Zayd, le regret d'avoir perdu sa femme. Autrefois, Tawba en souriait dans le secret de son cœur, mais aujourd'hui, la réflexion du vieillard l'émouvait.

— Tu ne t'es jamais consolé de la perte de Samîra.

Le Shaykh promenait son regard sur les touffes d'herbes sèches et les plantes assoiffées.

— C'était une bonne épouse. Une femme chaste et attentionnée. Elle m'a rendu heureux.

— Tu n'as jamais songé à te remarier ?

— Je ne pense pas qu'une autre femme aurait pu me rendre aussi heureux qu'elle. Je suis vieux, j'ai mes habitudes, j'aime la tranquillité. Je ne sais pas si une autre épouse aurait pu me comprendre comme Samîra et m'apporter autant de sérénité. Je n'ai guère eu envie, en tout cas, de courir le moindre risque. Maintenant, la pensée d'un remariage ne m'effleure même plus.

Il se tut. Un long silence s'établit entre eux. Puis Tawba vit que le seigneur posait sur lui des yeux inquisiteurs.

— Tu m'as bien donné des nouvelles de ta famille, mais pas des tiennes, observa finement Zayd. Comment vas-tu ?

Tawba lui adressa un sourire vaguement gêné. Il ne savait pas par quel bout commencer. Pourtant, Zayd s'était toujours avéré pour lui un précieux confident. Tawba ne lui avait rien caché de ses frasques et des démêlés qui l'opposaient souvent à des maris jaloux. Zayd l'avait judicieusement guidé de ses maximes et de ses conseils : le poète se régalait à écouter les histoires dont cet homme lettré émaillait le moindre de ses propos.

Une boule serra brutalement la gorge de Tawba et il ne put se résoudre à parler de ce qui occupait le plus son cœur.

Le vieillard, qui était doté d'une grande perspicacité, lui fit

un sourire engageant.

— Il me semble que tu es dans l'ennui ?

Tawba ne répondit pas. Le seigneur continua.

— Tu connais ces vers ? J'ai oublié le nom du poète qui a écrit :

Je vois une jeune fille et j'en tombe amoureux
Puis j'en avise une autre et cela en fait deux.
Je tombe ainsi amoureux de quatre-vingt par jour
Et aucune ne peut garder de mon cœur l'amour.

Tawba sourit, mais garda le silence.

Zayd poursuivit, tandis que ses doigts jouaient avec des brindilles :

— Les gens avisés ont coutume de dire que l'amour est à l'âme ce qu'un bon repas est pour le ventre : si l'on n'en jouit pas, c'est à son détriment, mais si l'on en goûte à profusion, cela vous tue.

Tawba resta silencieux encore un moment, puis il se décida à ouvrir son cœur.

— Comme tu as raison ! Je n'ai jamais compris naguère à quel point tu étais dans le vrai. Je ne saisissais pas la signification profonde de tes propos. J'habillais des mêmes mots que les tiens des égarements qui n'avaient rien à voir avec ce que tu me décrivais. A présent, je ne comprends que le langage de ce poète qui dit :

Seul celui qui a vraiment ressenti l'amour,
Connaît de la vie la souffrance et la joie,
Car l'amour est amertume et douceur à la fois,
Et seul celui qui y a goûté, te le dira.

Zayd plongea son regard dans celui de Tawba, qui détourna le sien sans ajouter un mot.

Le vieux hocha la tête.

— Sans vouloir te vexer, mon fils, il m'a semblé, plusieurs fois, discerner chez toi pareils emportements, et chaque fois, tu prétendais éprouver quelque chose de différent.

— C'est vrai, fit Tawba en souriant. C'est vrai ! Tu as raison. Mais là, je peux réellement te jurer que c'est différent.

— Il vaut mieux être sage et ne pas jurer. Je sais que tu ferais ce serment en toute bonne foi, en croyant vraiment à ce que tu racontes.

— Mais, Shaykh Zayd, comment te faire comprendre que ce qui m'est arrivé aujourd'hui ne s'est jamais produit auparavant ?

Le vieillard s'obstina dans son idée.

— J'ai pourtant souvenir de semblables propos dans ta bouche.

Tawba se leva d'un bond et se mit à marcher de long en large.

— Je sais ! Je sais ! Je me souviens de tout ce que j'ai pu raconter d'insensé. J'ai usé les mots à force d'en abuser. Je n'ai plus de mots neufs et pourtant ! je n'ai jamais été obsédé par une femme comme je le suis par elle. Dès la première minute où je l'ai vue, j'ai senti qu'un bouleversement comme je n'en avais jamais connu auparavant venait de se produire en moi. C'est vrai, je ne trouve pas les mots pour le décrire. C'est vrai, des tas de femmes m'ont plu, séduit, conquis. Mais elle, c'était comme si... comme si...

Tawba s'était arrêté devant le seigneur, l'air malheureux. Il cherchait ses mots.

— Tiens ! c'était comme si je la connaissais depuis toujours. C'est cela, j'avais le sentiment qu'on se retrouvait ou bien qu'on ne s'était jamais quittés. Comment expliquer ? Une femme peut te charmer, mais tu gardes toujours la sensation dans ton esprit et dans ton cœur qu'elle est une étrangère pour toi. Avec Laylâ, non ! Je la connaissais déjà, sans la connaître. Je sais, ça peut paraître bête. J'avais envie de tout savoir d'elle et en même temps j'avais l'impression que je savais déjà tout d'elle ; mieux encore, j'avais l'impression qu'elle était mienne à jamais, elle et pas une autre ! Tu comprends ? Je sais, c'est insensé, ajouta Tawba avec une sorte de désespoir dans la voix. Tu vas t'imaginer que je radote, que je divague, et que cette nouvelle histoire

se terminera comme toutes les autres.

— Non, fit Zayd doucement, cette fois, je te crois.

Tawba le regarda d'un air surpris.

Le seigneur hocha la tête, la mine pensive.

— Je vais te confier, pour la première fois, cette maxime que je me suis souvent répétée lorsque je regardais ma chère Samîra :

« Si les femmes sont des pièges tendus par Satan, elles sont aussi des guides qui mènent à la connaissance, car le sage parvient, à travers l'amour pour elles, à la connaissance de leur Créateur. »

— Je crois, soupira Tawba, que les seuls vers qui de toute mon œuvre resteront, seront ceux qu'elle m'inspire, car, pour moi, ils sont les plus beaux.

— Qui est-elle ? fit Zayd en lui souriant affectueusement. J'espère que cette fois elle n'est pas mariée.

Tawba rit.

— Non, elle est libre comme l'air. Elle est belle, intelligente, cultivée.

— Et elle ? Elle t'aime ?

Tawba prit un air grave.

— Elle ne me l'a jamais dit, mais je crois que oui. Beaucoup de prétendants ont demandé sa main. Elle les a tous refusés, mais moi, il me semble que j'ai une chance. Elle vient aux rendez-vous que je lui donne et paraît prendre plaisir à ma compagnie. Devant elle, je suis comme paralysé ; je me sens envahi par une grande timidité. J'ai peur de tenter quoi que ce soit qui lui déplaise, tandis qu'autrefois je ne me gênais pas avec les autres femmes ; je considérais alors l'amour comme un jeu. Là, je me contente de la voir, et d'être en sa seule compagnie me rend heureux.

Zayd observa une tourterelle qui venait de se poser, non loin d'eux, sur un arbuste rabougri.

— Tu connais l'histoire du Bédouin et du citadin et leur conception sur l'amour ?

Tawba fit un signe de tête négatif.

Le vieux caressa sa barbe d'un air songeur et dit, après avoir observé quelques secondes de silence :

— Un citadin demanda un jour à un Bédouin :

« Que signifie l'amour chez vous ? »

Le Bédouin répondit :

« Se regarder sans fin, et quand cela signifie : s'embrasser sans fin, c'est déjà le Paradis. »

Le citadin lui dit :

« Pour nous, l'amour ce n'est pas cela ! »

Le Bédouin, à son tour, lui demanda :

« Qu'est-ce donc alors, que l'amour chez vous ? »

Le citadin lui fit cette réponse :

« Tu lui écartes les jambes et tu la pénètres ».

« Mon Dieu, constata le Bédouin, tu n'es pas amoureux, tu veux simplement un enfant. »

C'est une histoire connue dans notre tribu.

— Je ne la connaissais pas. Tu m'apprends chaque fois de nouveaux récits ou de nouveaux vers.

— Lorsque tu auras atteint mon âge, tu en sauras plus que moi, remarqua Zayd en hochant la tête. Dis-moi ce que tu comptes faire à présent.

— Je veux l'épouser.

— Et Zaynab ?

Le visage de Tawba se rembrunit.

— Je n'ai rien à lui reprocher. Elle n'est plus qu'une sœur pour moi, une sœur que je chéris tendrement. J'ai songé à la répudier mais je ne veux pas non plus lui faire de peine.

— Garde-là alors, fit Zayd en haussant les épaules.

— Sans doute la garderais-je si elle ne veut pas partir d'elle-même, mais je n'ai plus l'intention de vivre avec elle. Je veux vivre avec Laylâ. J'ai envie que nous soyons, Laylâ et moi comme vous fûtes naguère, toi et Samîra. A l'époque, je ne comprenais pas bien ta fidélité envers elle. Il va falloir aussi que je parle à Zaynab.

Le vieillard réfléchit en considérant longuement Tawba.

— Ne lui fais pas de peine avant...

— Avant quoi ? questionna Tawba d'un air inquiet.

— Avant d'être sûr de la réponse du père de Laylâ.

Le conseil de Shaykh Zayd surprit Tawba.

— Mais je suis certain que Laylâ m'aime et qu'elle ne refusera pas ma demande, ou alors je ne comprends vraiment plus rien aux femmes.

— Laylâ, sans doute, mais son père... fit Zayd en employant un ton dubitatif.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ? Il n'y a pas de raison. Parce que je suis déjà marié ? Mais tous les califes ont plusieurs épouses, sans parler de notre Prophète.

Le vieillard sourit.

— Ce n'est pas à cela que je faisais allusion.

— A quoi alors ? dit Tawba dont la voix commençait à traduire une certaine impatience.

— Je pensais à ta réputation.

— Ma réputation ?

La réflexion de Zayd avait visiblement choqué Tawba.

— Tu as mauvaise réputation, mon fils, et j'avoue que si Laylâ était ma fille et qu'un homme comme toi — bien que tu sois un brillant poète, je ne le nie pas — vienne me demander sa main, je réfléchirais à deux fois avant de la lui donner, et ce uniquement dans le souci de préserver le bonheur de mon enfant. Oui, j'hésiterais beaucoup...

— Tu le crois ? Tu le crois vraiment, Shaykh Zayd ?

Le désarroi se lisait à présent sur les traits de Tawba.

— Mon fils, je souhaite de tout cœur me tromper. Fais toujours ta demande, et je prierai pour que Dieu la couronne de succès.

Tawba eut tout à coup envie de partir. Il prit rapidement congé du vieillard qui lui sourit avec bonté. Alors qu'il galopait sur le chemin du retour, il se sentit la bouche sèche et amère. Une angoisse inconnue lui tordait le cœur.

25

La dérobade

Tawba galopait à toute allure. Il n'avait que trop perdu de temps. Il n'avait que trop joué avec le temps et il avait peur que le temps ne se vengeât. Il s'en rendait compte maintenant : il croyait s'être brusquement décidé à ce mariage, mais en fait, la pensée de cette union était en lui, à son insu, depuis longtemps, peut-être même depuis le premier instant où il l'avait aperçue. Sans doute, son inconscient avait-il dit, en la voyant : « Je la veux et je l'aurai ! » mais il lui avait fallu tout ce cheminement intérieur pour que ce vœu latent lui devienne aussi évident que la clarté du jour.

Il arriva au campement de Laylâ ; les hommes en étaient partis pour quelque razzia. Il rôda à distance dans les collines avoisinantes. Il s'armait d'une infinie patience, tendu vers un seul but : un entretien avec Laylâ.

Soudain il distingua la silhouette de Sawdâ et dévala la pente à toute vitesse.

L'esclave, qui l'avait vu venir, pressa le pas pour le fuir, mais il la rattrapa.

— Sawdâ, écoute-moi.

La femme leva la tête vers lui d'un air gêné, sans le saluer. Devant la froideur de son accueil, Tawba pensa que Laylâ peut-être tenait sur lui des propos dénués d'aménité.

— Sawdâ, il faut que je vois Laylâ immédiatement. Préviens-la. Dis-lui que je l'attends.

Sawdâ hocha la tête d'un air buté.

— Je ne peux pas.

L'impertinence de son refus énerva Tawba.

— Comment, tu ne peux pas ?

L'esclave baissa la tête et s'obstina.

— Je ne peux pas.

De quoi donc cette diablesse se mêlait-elle en refusant d'obéir aux ordres qu'on lui donnait ?

Tawba s'emporta et haussa la voix.

— Tu n'es qu'une esclave : tu dois obéir aux ordres.

— Mais j'obéis aux ordres : ceux de ma maîtresse, et ma maîtresse ne veut plus entendre parler de vous.

Tawba se sentit envahi par la fureur. Cette maudite esclave n'allait pas se mettre entre Laylâ et lui. Il tenta cependant de la raisonner.

— Ecoute, je suis sûr que Laylâ serait très mécontente d'apprendre que tu refuses de lui transmettre un message de ma part.

— Non, vous vous trompez.

— Alors explique-moi comment tu peux en être aussi certaine ?

— Laylâ a exigé que votre nom ne soit plus jamais prononcé devant elle ; elle a même précisé que si un jour vous me rencontriez et que vous me demandiez de ses nouvelles ou encore que vous vouliez la voir, eh bien...

La femme s'arrêta au milieu de sa phrase, et Tawba se demanda si elle ne prenait pas un malin plaisir à le faire languir. Il la pressa, et Sawdâ perçut comme une angoisse dans sa voix.

— Termine donc ta phrase.

— Elle m'a ordonné de ne jamais lui transmettre un message de votre part, sans quoi elle ne me garderait plus avec elle. Et elle a même affirmé...

L'esclave hésita.

— Quoi ? Parleras-tu à la fin ?

— Elle a même ajouté que vous étiez mort pour elle.

— Mort ?

Ce mot fit sursauter Tawba. Ce n'était pas possible : Laylâ n'avait pas proféré de tels propos. Cette maudite esclave mentait.

Comme si elle déchiffrait tous ses doutes sur sa figure, Sawdâ protesta de sa bonne foi.

— Par Dieu, je jure que j'ai dit la stricte vérité.

— Ecoute, cette fois-ci c'est différent. Il faut absolument la prévenir que je l'attends.

L'esclave prit un air affolé.

— Non, non! Je n'en ferai rien. Je ne veux pas être renvoyée.

Et avant que Tawba réalisât son geste, elle ramassa prestement la jarre qu'elle avait posée à terre pour lui parler et elle s'enfuit à toutes jambes en trébuchant sur les pierres du chemin.

Il était bien avancé à présent. Laylâ avait soutenu qu'il était mort pour elle quand lui s'imaginait non sans naïveté qu'elle tenait encore à lui. Non, c'était l'esclave qui avait exagéré plutôt : elle avait déformé la pensée de sa maîtresse. Mais si Laylâ avait changé? S'il s'était leurré sur la nature de son attachement? S'il avait pris pour un sentiment profond ce qui n'était qu'un emballement passager? Si elle avait effectivement cessé de penser à lui, de rêver à lui comme il rêvait à elle? Si elle n'était en somme qu'une jeune femme un peu coquette? Si elle n'avait accepté tous ces rendez-vous que pour tromper son ennui? Parce qu'il savait admirablement parler des poètes et de leur vie à une jeune femme férue de poésie? Si elle n'avait éprouvé pour lui qu'une simple amitié amoureuse? Etait-il possible que le désir qu'il avait d'elle l'ait abusé au point d'obscurcir son esprit et sa faculté de raisonner?

Il décida de la guetter. Il était prêt à y passer toute la journée, mais il l'aborderait coûte que coûte, même au risque de scandaliser les gens. Il n'était pas homme à se laisser démonter par des obstacles en travers de sa route. Il voulait, il prendrait, et seule la réalisation de son désir importait!

Il attendit longtemps, mais sa patience fut récompensée : Laylâ s'éloignait vers la sortie du campement. Il la suivit et l'appela.

— Laylâ, il faut que je te parle.

Elle se retourne. Il remarqua son visage amaigri.

« Elle a le regard d'une antilope qui vient de perdre son petit », pensa-t-il.

Il n'y avait plus trace en elle de cette hostilité qu'elle lui avait montrée, la dernière fois, mais plutôt une sorte de résignation attristée qu'il ne lui connaissait pas. Cependant, elle manifesta dans ses propos la même résolution que précédemment.

— Tawba, ne viens plus ici. Nous n'avons plus rien à nous dire.

— Si ! moi, j'ai quelque chose d'important à te dire. Rejoins-moi près du petit bois.

— Non ! dit-elle d'une voix ferme.

Il prit un ton suppliant.

— Par Dieu ! Ecoute-moi !

— Non ! dit-elle, de plus en plus obstinée. Je ne changerai pas.

— Par Dieu ! Laylâ, notre bonheur à tous deux ne dépend que de toi !

Elle hésita. Il sentit que ces propos avaient produit en elle un déclic. Il insista.

— Accorde-moi deux minutes. Rejoins-moi là-bas, que nous puissions parler sans être dérangés.

Et pour mieux la rassurer, il ajouta :

— Si, après cet entretien, tu n'es pas convaincue de ma bonne volonté, je ne t'importunerai plus jamais, je te le promets.

— Bon ! fit-elle d'une voix indifférente. Pars, je te rejoins.

Quand ils se retrouvèrent, il lui prit la main. A sa grande surprise, elle ne la retira pas.

— Laylâ, je veux t'épouser.

Elle le regarda attentivement, comme si elle essayait de lire au fond de lui-même, comme si elle voulait s'assurer de la véracité de ses sentiments. Il répéta avec tendresse :

— Je veux t'épouser. Si tu es d'accord, j'irai faire ma demande à ton père.

— Et ta femme ? Que feras-tu de ta femme ?

— Laisse-la de côté. Quoi qu'il en soit et quelle que soit

l'issue, je te promets formellement de vivre avec toi et seulement avec toi. Veux-tu, Laylâ ? Acceptes-tu ?

Elle garda le silence, baissa la tête et fixa le sol.

Le cœur de Tawba s'émut.

« Elle me rendra fou, pensa-t-il. Que puis-je dire ou faire de plus pour la convaincre ».

— Laylâ, je t'en pris, réponds-moi ! Tu es d'accord ?

Il lui releva le visage et vit qu'une larme sillonnait sa joue. Il sentit monter en lui un accès de tendresse et lui entoura les épaules de son bras.

— C'est oui, n'est-ce pas ? murmura-t-il, en effaçant la larme de son doigt.

— Oui ! fit-elle dans un souffle.

Une joie profonde inonda Tawba. Il prit sa main et en embrassa la paume avec dévotion. Puis il la regarda longuement. Plus que jamais, ses yeux à lui avaient cette expression qui l'avait tant fascinée la première fois.

Il lui sourit tendrement.

— Demain, j'irai voir ton père.

Tout près d'eux, une tourterelle roucoula sur une branche.

N'était-ce pas cela, le Paradis ? Cet état de contentement infini, cet état d'amour tout mêlé de joie ?

26

Le rêve trahi

C'est au retour d'une incursion que Tawba apprit la nouvelle.

Il avait quitté le groupe de cavaliers à l'orée du campement. Bien que lui et ses compagnons aient ramené un butin comprenant une quinzaine de chameaux de race, il était de fort méchante humeur, et l'harassement qu'il ressentait était totalement étranger à son état d'esprit. Combien de fois, en effet, était-il rentré fourbu de ses lointaines randonnées, mais ravi à l'idée que la narration de ses exploits ne manquerait pas de susciter des exclamations de surprise et de joie. A présent, il avait le pressentiment que quelque chose de fâcheux s'était produit durant son absence.

Il laissa son cheval dans l'enclos et parcourut à pied les quelques mètres qui le séparaient de sa tente. C'était le moment du repas et il trouva sa femme en train de manger. A son approche, Zaynab lui sourit et voulut se lever, mais il l'arrêta d'un geste :

— Continue, je vais me laver et me changer.

Quand il revint, il trouva les mets qu'il aimait, préparés et disposés sur une table basse, mais il n'avait pas grand appétit.

Zaynab s'assit devant lui, le regard brillant. A l'intensité de son regard, il comprit qu'elle avait quelque chose d'important à lui dire.

— Quelles sont les nouvelles ? fit-il négligemment.

— Rien. Enfin presque. Djanûb, notre voisine, a été un peu malade et je lui ai apporté des plantes qui lui ont fait du bien. Son état s'est amélioré, et sa fièvre est tombée. A part cela, je ne vois rien d'autre.

Mais Tawba attendait : son instinct en éveil l'avertissait

de quelque ruse féminine. Il connaissait trop les femmes pour savoir que ce qui leur semble le plus important est souvent énoncé sur un ton de fausse indifférence, comme si elles feignaient de se rappeler un fait apparemment sorti de leur esprit. Ses sens restèrent donc en alerte.

Zaynab jouissait à l'avance de l'effet qu'elle allait produire. Elle n'ignorait pas que le coup qu'elle s'apprêtait à porter serait très douloureux. Elle avait tant attendu cet instant : elle avait même prié de toutes ses forces pour qu'il arrivât, et il survenait alors même qu'elle avait cessé d'espérer.

Elle craignait que le triomphe ne se lût sur son visage et n'échappât pas à l'œil scrutateur de Tawba. Elle adopta donc une attitude humble, baissa les yeux et dit d'une voix monocorde, en jouant avec les franges de son châle :

— Ah, j'oubliais ! Mabad... tu sais qu'il fréquente une esclave des Banû al-Akhyal... Oh, j'ai oublié son nom ! C'est bête !

Au nom des Banû al-Akhyal, Tawba avait tourné la tête vers elle. Elle le sentait dans un état d'attention extrême tandis que jusque-là, il avait paru indifférent.

La jalousie déchira le cœur de Zaynab : il avait fallu qu'elle prononçât le nom des Banû al-Akhyal pour qu'il s'intéressât à elle. Elle eut envie de jouer avec son attente comme le chat avec la souris.

— Voyons ! Cette esclave dont Mabad est amoureux... ! Comment s'appelle-t-elle déjà ?

Il lui opposa un silence stoïque.

— Voyons, dis-moi ! insista-t-elle, en faisant semblant de chercher le nom dans sa mémoire.

— Je ne sais pas, maugréa-t-il.

Il fuyait son regard. Il la détestait soudain et il ne voulait pas qu'elle s'en rende compte.

Zaynab eut envie de lui crier : « Menteur ! » mais elle se retint. Comment pouvait-il feindre d'ignorer le nom de cette esclave qui accompagnait régulièrement sa chère Laylâ là où il la retrouvait. Que les hommes sont malhabiles dans leurs men-

songes faits à des épouses soupçonneuses! Comment Tawba pouvait-il prétendre ne pas connaître le nom de cette esclave, alors que Mabad ne faisait nullement mystère de son rêve de l'épouser. Un homme vraiment innocent aurait dit ce nom de la manière la plus naturelle qui soit. L'idée que son mari la pensait dupe à ce point emplit Zaynab de fureur, et elle décida de faire durer le supplice.

— Mais oui, voyons! Tu sais bien que Mabad rêve de se marier avec cette esclave des Banû al-Akhyal. Voyons! Comment s'appelle-t-elle déjà?... Dis-moi son nom!

— Mais je t'ai dit déjà que je ne savais pas.

La crispation serrait fortement les lèvres de Tawba. Ces lèvres, à l'ordinaire belles et pleines, étaient devenues subitement plates. Il ne se doutait pas que Zaynab lisait en lui comme dans un livre ouvert. Il avait un visage très expressif dont Zaynab avait, depuis longtemps, percé tous les secrets.

— Voyons! fit-elle, bien résolue à poursuivre son jeu cruel. La maîtresse de cette esclave est aussi des Banû al-Akhyal. Elle s'appelle Laylâ... Laylâ...

Elle hésitait, feignait de chercher dans sa mémoire.

— Ah oui! Elle s'appelle Laylâ Bint Abd Allâh. Quant à l'esclave, son nom est...

Elle s'arrêta et regarda Tawba.

La colère fulgura dans les yeux du poète et il finit par capituler.

— Son nom est Sawdâ.

— Ah, tu vois bien! C'est cela, oui! et tu prétendais ne pas le connaître!

— Je viens de me le rappeler à l'instant.

Tawba se leva dans un mouvement d'humeur, après avoir repoussé le plat presque plein qui était devant lui.

Zaynab fit semblant de ne rien remarquer et dit d'une voix faussement apitoyée :

— Oh, tu n'as rien mangé! La nourriture ne t'a pas plu?

— Je n'ai pas faim! marmonna Tawba d'un air rogue.

Il s'apprêtait à gagner la sortie. Zaynab se dit qu'elle devait

absolument l'informer avant qu'il partît. Sa jalousie se repaissait à l'avance de la surprise de Tawba, voire de sa souffrance.

— Eh bien, Sawdâ a averti Mabad que sa maîtresse, cette Laylâ Bint Abd Allâh, s'est mariée.

Tawba se retourna brusquement, et Zaynab s'effraya de la pâleur subite de son visage.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Mais c'est vrai ! Je te le jure ! Interroge Mabad.

— Encore un de ces stupides commérages, dit-il en haussant les épaules, avant de sortir.

Zaynab entendit ses pas décroître. Elle s'écroula sur les coussins. Comme il avait pâli soudain ! Se pouvait-il qu'il tînt tant à cette femme ? Et elle, Zaynab ? Il n'avait pas eu un regard, un mot pour elle, comme si cette Laylâ l'avait ensorcelé ! Elle, elle, Zaynab, n'était donc plus sa femme ? Pourtant, elle se souvenait de leurs nuits si passionnées naguère ; maintenant, il l'embrassait distraitement, l'air perpétuellement absent.

« Tawba, pensa-t-elle, elle ne t'aimait pas autant que moi, je t'aime. Elle s'est mariée et tu l'as perdue à jamais ».

Tawba marchait à grandes enjambées. Qu'est-ce que c'était que cette histoire de mariage ? Zaynab avait-elle appris quelque chose sur Laylâ et lui ? Ou bien était-elle mue par cet instinct puissant des femmes jalouses ? Laylâ, sa Laylâ dans les bras d'un autre homme ? Impossible ! Il franchit presque en courant les quelques mètres qui le séparaient de l'habitation de l'esclave.

— Mabad ! hurla-t-il, Mabad !

L'homme sortit immédiatement.

— Ô maître, pardonnez-moi, je dormais, et... Tawba l'interrompit.

— Zaynab prétend que tu lui as dit que Laylâ s'était mariée.

Mabad baissa la tête.

— C'est vrai, maître !

— Mais non, tu mens, fils de chien !

Mabad tomba à terre et saisit la main de Tawba qu'il embrassa.

— Je vous jure, maître, je vous jure que c'est la vérité.

Tawba, les yeux exorbités, l'avait agrippé par les revers de sa chemise et le secouait sans se rendre compte de ce qu'il faisait.

— Raconte ! Mais parle ! Parle donc !

— Il y a quelque jours, je suis descendu chez eux pour voir Sawdâ et je n'ai pu lui parler que quelques minutes. Elle m'a dit : « On marie ma maîtresse aujourd'hui avec Sawwâr Ibn Awfa, et je ne puis pas rester avec toi. » C'est tout ce que j'ai appris, maître, mais c'est la vérité. Sawdâ ne me raconte jamais d'histoires. Je vous jure que c'est vrai, maître.

Tawba le lâcha, se précipita vers l'enclos, détacha son cheval et l'enfourcha. Il devait savoir la vérité ! Il devait voir Laylâ ! Laylâ, mariée ? Non, ce n'était qu'une rumeur. Sans doute, un nouveau prétendant avait demandé sa main, et les gens s'étaient imaginé que la demande avait été agréée. On avait vraisemblablement confondu demande et consentement. Quelqu'un avait dit :

— Un tel a demandé Laylâ en mariage.

Et la personne suivante avait transmis :

— Laylâ va sans doute se marier.

Et cette nouvelle était devenue dans la bouche de la troisième :

— Laylâ s'est mariée.

Mais ce n'était pas un tiers qui avait parlé, c'était Sawdâ ! L'esclave qui servait Laylâ, la femme qui vivait dans son intimité ! Sawdâ s'était probablement mal exprimée : elle avait dit :

— Ma maîtresse va peut-être se marier.

Et Mabad avait compris :

— Elle est sur le point de se marier.

Phrase qui s'était muée dans son esprit en :

— Elle se marie aujourd'hui.

Il allait s'assurer immédiatement de la fausseté de ces rumeurs. Il ne pouvait rester une minute de plus dans cette incertitude. Il apercevrait Laylâ, il lui ferait signe, elle viendrait le rejoindre à l'endroit habituel, près de leur arbre, là où Tawba avait gravé leurs noms et ils riraient ensemble de cette rumeur idiote. Laylâ lui dirait :

— Comment as-tu pu supposer que j'accepterais cette demande alors que mon cœur est tout plein de toi ?

Il lui prendrait la main pour la couvrir de baisers. Il pensa : « Laylâ a une âme pure comme l'eau d'une cascade. Elle n'est pas une coquette qui joue avec le cœur des hommes. » Mais un doute l'envahit : une phrase de Laylâ lui était revenue à l'esprit :

« J'aime lire l'admiration dans le regard que les hommes posent sur moi ! »

Mais il balaya vite ce doute en se souvenant de cette autre phrase :

« Seule l'admiration que j'ai lue dans tes yeux m'a émue et m'a rendue heureuse ! ».

Comment pourrait-elle épouser un autre homme, puisque c'est lui qu'elle aime ! Car elle l'aime ! Il la revoit détourner son visage pour cacher les larmes qui perlaient dans ses yeux, quand il lui a avoué que son père avait refusé sa demande en mariage. Ne lui a-t-elle pas dit alors :

« Je ne me marierai pas et je t'attendrai, le temps nécessaire pour venir à bout de tous ces obstacles. » Et il aurait fallu qu'il s'éloignât seulement quelques jours pour que l'impensable se réalisât ? Absurde ! Stupide ! Le père de Laylâ ne marierait pas sa fille de force. Il ne l'a jamais fait jusqu'à présent, bien que les prétendants aient été nombreux. A chaque fois, il a consulté sa fille et pris son avis. Le rire cristallin de Laylâ résonne encore à ses oreilles, et ses réponses affluent à sa mémoire :

« Je disais à mon père que je trouvais l'un trop âgé, l'autre trop gros, le troisième, trop avare, le quatrième, trop sévère, le cinquième trop libertin. En fait, aucun d'eux ne me plaisait vrai-

ment et je n'avais jamais ressenti devant eux le moindre trouble. »

Le soleil dardait ses derniers rayons. Tawba était maintenant tout près du campement de Laylâ. Un adolescent s'efforçait de regrouper des moutons qui s'étaient dispersés. Tawba s'approcha de lui.

— De quel clan es-tu ?

— Des Banû al-Akhyal.

— Tu connais Laylâ al-Akhyaliyya ?

— Bien sûr, s'étonna le garçon, c'est ma cousine.

— Comment cela ?

— Mon père est le frère de sa mère.

— Sais-tu quelque chose de nouveau sur elle ?

Le garçon prit un air soupçonneux.

— Qu'est-ce que tu lui veux ?

— Rien, ou plutôt je suis le frère d'une amie à elle et je devais lui apporter de sa part un cadeau de mariage.

— Donne ! Je le lui remettrai.

— Mais son amie voulait savoir avant si la nouvelle de son mariage était vraie ?

— Bien sûr que c'est vrai !

— C'est vrai ?

Tawba avait haussé le ton sans en prendre conscience.

— Parle. Dis-moi tout.

La voix altérée de Tawba réveilla la méfiance de l'adolescent.

— Je n'ai rien à te dire, fit-il d'un air buté. Tu es un étranger et je n'ai rien à te dire.

— Je t'en prie, parle, je n'ai que de bonnes intentions.

— Adresse-toi à son père ! Lui seul pourrait bien te renseigner.

Le jeune garçon le regardait à présent d'un air narquois.

— Mais, ajoute-t-il, tu ne peux pas le faire.

— Pourquoi ? dit Tawba en maîtrisant de toutes ses forces l'envie d'appliquer des gifles retentissantes sur ce visage à l'expression obtuse.

— Je t'ai reconnu, lança le garçon, l'air triomphant. Tu es

Tawba Ibn al-Humayyir des Khafâdja, et le père de Laylâ t'a refusé sa main.

Tawba comprit qu'il n'obtiendrait rien d'autre de lui à moins d'employer un autre moyen. Il tira une pièce d'or de sa poche et la mit sous le nez de l'adolescent.

— Elle est en or et elle est pour toi si tu me dis tout sur Laylâ.

Les yeux du jeune garçon brillèrent de convoitise. Il avança la main.

— Donne.

— Je te préviens, l'avertit Tawba en lui tendant la pièce d'un air menaçant. Je te rouerai de coups si tu me mens.

Le garçon saisit la pièce prestement.

— Par Dieu, je te dirai tout ce que je sais et tu pourras vérifier par toi-même si j'ai dit la vérité ou si j'ai menti.

— Parle alors, je veux tout savoir.

— Laylâ s'est mariée il y a trois jours. Elle a quitté le campement.

— Le nom de son mari ?

— Il est des Banû al-Adhlagh et il s'appelle Sawwâr Ibn Awfâ. Il a emmené Laylâ avec lui.

« Comment a-t-elle pu se marier » ? pensa Tawba à haute voix.

— Elle s'est mariée, répéta l'adolescent sans réaliser que Tawba se parlait à lui-même.

— Tu as vue Laylâ ?

— Bien sûr que je l'ai vue ; je t'ai dit que j'étais l'un de ses proches cousins.

— Est-ce que...

Tawba hésita quelques secondes, puis il abdiqua toute fierté devant le besoin de savoir.

— Est-ce qu'elle pleurait ?

La question de Tawba interloqua le garçon qui répondit avec une certaine vivacité dans la voix :

— Bien sûr que non ! C'était un mariage, pas un enterrement !

Ces mots firent à Tawba l'effet d'un coup de poignard et

sans ajouter un mot, il éperonna son cheval.

Il galopa longtemps. Il était dans un état second et il avait perdu toute notion du temps. Il se sentait pareil à un blessé qui évite de toucher sa plaie, de peur de n'avoir pas la force de réprimer un hurlement de douleur. Les dernières paroles du garçon résonnaient encore à ces oreilles :

« C'était un mariage, pas un enterrement. »

Il arrêta brusquement son cheval, en descendit, fit quelques pas dans les dunes et s'écroula sur le sable.

« C'était un mariage, pas un enterrement. »

Elle ne pleurait donc pas ? Mais que signifient les larmes ? On peut aussi pleurer de joie. Il cria à perte de voix :

« Laylâ, Laylâ, tu m'as trahi, tu m'a menti, tu m'as menti ! »

Il la revoyait tout à coup devant lui avec ce regard plein de tendresse qu'elle posait sur lui, mais ce regard n'était que tromperie. Lorsqu'il lui avait confié son intention de demander sa main, elle avait acquiescé d'un air timide en baissant les yeux. C'était donc qu'elle tenait à lui puisqu'elle avait déjà refusé toutes les autres demandes. Non, elle n'avait pu le trahir : son père lui avait imposé un mari. Il imaginait sa souffrance : elle avait dû l'appeler, et il n'était pas là pour répondre à son appel quand elle avait besoin de lui, occupé qu'il était à diriger quelque stupide expédition. Il se reprochait d'avoir déçu son attente, il s'en voulait de n'avoir pas été à la hauteur de l'espoir qu'elle avait mis en lui. Il se blâmait vivement de ne pas l'avoir enlevée et emmenée très loin dans une autre contrée.

Il se représentait ce bonheur perdu, ces plaisirs qu'elle seule au monde pouvait lui donner. La pensée que son corps appartînt déjà à un autre le rendait fou. Il mesurait le chemin qu'il avait parcouru depuis leur première rencontre. Elle avait fait du jouisseur, qui ne pensait qu'à l'amour physique, un

homme qui ne songeait plus qu'à sa seule passion : une passion qui avait pour nom Laylâ.

Soudain, ces mots de l'aimée lui remontèrent à la mémoire :

« Je suis reconnaissante à mon père de ne pas m'avoir forcée à me marier, même s'il avait une prédilection pour l'un de mes prétendants. »

Mais alors son père ne l'a point contrainte à ce mariage ! Elle y a librement consenti ! Elle aura trouvé ce nouveau soupirant plus séduisant que lui, Tawba, mieux fait de sa personne ? Ce rival heureux aura su employer les mots qui lui ouvraient définitivement le chemin de son cœur ? Et elle a capitulé, captivée par des attraits qu'elle estimait sans doute supérieurs à ceux de Tawba. D'ailleurs, lui-même n'avait-il pas cru de bonne foi aimer vraiment Zaynab avant de faire la connaissance de Laylâ ? Ce sont les sensations si vives qu'il éprouvait devant Laylâ qui lui avaient rendu bien pâles celles que Zaynab suscitait en lui. Un sage n'avait-il pas dit que l'amour est comme la fièvre : il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part ?

Tawba était convaincu à présent que ce mariage, loin d'être imposé à Laylâ, avait reçu son adhésion pleine et entière. Cette pensée le torturait. Il avait soudain l'impression de cheminer sur l'extrême bord d'un précipice. Jamais il n'avait éprouvé une telle souffrance. Il se laissait conduire par ses souvenirs, par les élans de son âme, en spectateur impuissant devant cette rage sauvage et cette humiliation sans nom qui prenaient peu à peu possession de lui. Ne s'était-elle pas moquée de lui ? Ne l'avait-elle pas jeté, tel un jouet qui a cessé de plaire ? Elle n'était qu'une de ces vulgaires coquettes qui se plaisent à semer le trouble dans l'âme des hommes pour mieux mesurer leur pouvoir de séductrices et qui, conquête faite, se détournent bien vite d'eux, car ils ne présentent plus d'intérêt à leurs yeux. Il n'était sûrement pas sa première victime. Quel sot il avait été de se laisser subjuguer par ses mines candides, sa fausse naïveté ! A d'autres galants aussi, elle avait dû suggérer par ses œillades, ses soupirs et ses minauderies un amour ineffable qui, tel un mirage, s'effaçait quand on croyait le tenir.

Et voilà qu'arrivait cet époux victorieux qui les avait tous supplantés et qui possédait enfin ce que Laylâ avait toujours refusé aux uns et aux autres : la clé de son âme et de ses sens.

Une voix lui cria : « Ces attraits pleins de charme, c'est ton rival qui en jouira ! » Se pouvait-il que cet homme posât son ignoble bouche sur la courbe de ces lèvres si pleines et si douces ? Se pouvait-il qu'il enlaçât cette taille de liane et caressât cette chevelure de soie ? Se pouvait-il que Laylâ enfin séduite, soumise et conquise, s'abandonnât tout entière à lui et oubliât Tawba ? Devant ces images qui dansaient devant ses yeux, il poussa un gémissements de bête à l'agonie et s'affala de tout son long sur le sable. Pour la première fois de sa vie, il sentit au bord de ses paupières quelque chose d'humide et de chaud. Puis son corps fut secoué de sanglots.

Sur le chemin du retour, il se fit des reproches. Tout ce qui s'était produit était de sa faute à lui : il n'avait pas su la garder. Il n'avait pas su dire les mots, faire les gestes nécessaires qui la fassent sienne à jamais. Il maudissait sa propre timidité. Lui, jadis si hardi avec les autres femmes, était, en sa présence, timide comme un enfant. Il s'était montré inférieur à lui-même et si plat, tout empêtré de ce respect qu'il éprouvait pour elle.

Elle lui avait dit, lors de leur deuxième rencontre :

« Des femmes m'ont mise en garde contre toi. »

Il l'avait alors pressée de lui rapporter ces propos déplaisants à son sujet.

« Elles ont dit que tu n'était qu'un charmeur et qu'il fallait se méfier de toi. »

Il l'avait alors fixée droit dans les yeux et il lui avait répliqué d'une voix emplie de sincérité :

« Je crois trop en Dieu pour te cacher la vérité. J'ai courtisé bien des femmes, c'est vrai, mais je te promets, Laylâ, de tou-

jours te respecter : de moi, tu n'auras jamais rien à redouter. »

Elle l'avait regardé longuement comme pour le jauger, puis elle avait dit simplement, avec l'air candide d'un jeune faon soudain rassuré :

« Je te crois. »

Dès lors, il avait été comme paralysé devant elle, n'osant plus tenter quoi que ce soit dont aurait pu prendre ombrage ce caractère altier. Il ne voulait pas être accusé de manquer de délicatesse ou encore passer pour un homme vulgaire et grossier. Sans doute avait-il eu tort ! Il se persuadait à présent qu'il avait mal manœuvré. Elle avait dû trouver, dans son for intérieur, qu'il lui manifestait trop de froideur. Il aurait très bien pu prendre sa main, caresser son bras, dérober des baisers à ce front si blanc ou à cette joue couleur de rose, sans que la pudeur de la jeune femme en soit effarouchée. Non, lui s'était tenu à une distance respectueuse, se contentant de la dévorer des yeux. Mais n'est-il pas vrai que plus un homme est profondément épris, plus grande est la violence qu'il est obligé de se faire pour oser s'aventurer à fâcher la femme aimée ?

Sans doute, son rival victorieux ne s'était-il pas embarrassé de tels scrupules : tout d'abord, parce qu'il ne pouvait aimer Laylâ autant que lui, Tawba, l'aimait. Mais Laylâ, abusée par son apparente froideur, s'était sûrement imaginé le contraire. En fait, il était à présent certain qu'aucun homme ne peut presque rien formuler de sensé sur ce qui se passe dans les profondeurs d'un cœur de femme.

Le ciel est couvert d'étoiles. Une scène lui traverse l'esprit : il se revoit à l'âge de cinq ans, battu par ses compagnons de jeu qui voulaient lui voler sa toupie. Il avait accouru vers sa mère Amira, l'Asadite, qui était si belle, drapée dans ses voiles blancs. Il s'était blotti dans ses bras et avait sangloté tout son

saoul, la tête reposant au creux de son épaule si douce. Elle l'avait bercé longtemps en chantonnant à mi-voix :

Mon petit garçon aura toujours
Le cœur plein de tendresse
Que ne le fasse pas souffrir un jour
Sa belle maîtresse.

Il rentre chez lui. Zaynab vient à lui. Il la regarde et il la trouve belle, mais sa beauté ne l'émeut plus. Elle lui passe le bras autour du cou. Il enfouit sa tête dans ses voiles bleus aux senteurs de fleurs. Il se rappelle qu'autrefois il comparait sa peau au jasmin pour son parfum. Autrefois... autrefois...

Il écrase sa bouche sous la sienne. Les lèvres de Zaynab sont froides comme celles d'un cadavre. Il détourne son visage pour dissimuler un frisson de dégoût. Il essaie de lui cacher que si, naguère, elle avait la saveur de la vie, elle n'a plus pour lui à présent que l'affreuse fadeur de la mort.

27

Un lointain parent

L'annonce et la rapidité de ce mariage avaient surpris tout le monde, à commencer par les principaux intéressés. Lorsque Sawwâr Ibn Awfâ al-Qushayyir, un très lointain parent de Laylâ, avait fait sa demande au père de celle-ci, ce dernier avait mis comme condition à son acquiescement que le mariage se fît dans la semaine même.

Sawwâr était resté tout interdit, mais Ibn al-Rahhâl lui avait dit en souriant, sans lui fournir davantage d'explications :

— C'est pour ton bonheur, mon fils, que j'agis ainsi ; plus tard, tu me remercieras !

Il n'avait rien ajouté de plus, et Sawwâr, qui éprouvait beaucoup de respect pour le vieux seigneur, car il jouissait d'une réputation de grande honnêteté au sein de la tribu, lui avait répondu avec déférence :

— Je ferai ce que vous souhaitez.

Quand Ibn al-Rahhâl avait annoncé à Laylâ qu'il venait de donner son consentement définitif à cette union, le teint de sa fille était devenu livide et sa bouche exsangue. Oubliant le respect dû au chef de famille, elle avait hurlé :

— Je ne veux pas de ce mariage.

Mais son père s'était montré intraitable. Elle avait encore insisté.

— Auparavant, tu me consultais toujours : tu me demandais mon avis sur chaque prétendant. Pourquoi, cette fois-ci, m'imposes-tu cet homme ?

Ibn al-Rahhâl avait répliqué avec hauteur, en tournant les talons pour couper court à toute supplication.

— Tu te marieras avec Sawwâr et personne d'autre. C'est

un homme sérieux avec les pieds sur terre. Il saura te protéger. Je suis persuadé qu'il te rendra heureuse.

En l'espace de quelques minutes, Laylâ avait compris que tout mouvement de révolte était désormais inutile. Elle pressentait obscurément que l'attitude de son père était dictée par la peur. Sans doute voulait-il la soustraire définitivement à l'emprise de Tawba, et seule l'union avec un autre homme était à même de consommer une rupture irrémédiable entre eux deux. Elle connaissait bien son père. Elle savait quelle volonté sans faille, quelle obstination farouche se cachaient sous sa jovialité : aucune sorte de considération n'était en mesure de l'arrêter quand il s'était mis quelque chose en tête. Elle renonça. Un destin qu'elle n'avait pas choisi et qu'elle prenait en horreur se mettait en branle pour saccager tout espoir de bonheur.

Sawwâr n'était pas un inconnu pour elle. Elle l'avait aperçu plusieurs fois lorsqu'il venait rendre visite au clan. Il la saluait avec une grande civilité et essayait vainement d'attirer son attention. Mais, bien qu'il ne fût pas mal fait de sa personne et qu'il fût même plutôt bel homme, Laylâ n'éprouvait devant lui aucun émoi particulier, et, en tout cas rien qui fût comparable au trouble qui l'avait envahie dès sa première rencontre avec Tawba.

Ibn al-Rahhâl était resté sourd aux récriminations d'Umm Habîb et à toutes les jérémiades des femmes de la famille qui lui reprochèrent de gâcher la cérémonie du mariage en ne laissant pas le temps à la future mariée de préparer de jolies toilettes en vue de la fête.

— Ta fille unique ! avait soupiré Umm Habîb. Tu te comportes ainsi avec ta fille unique. Si tu en avais eu plusieurs, j'aurais compris ! Mais c'est péché de se comporter ainsi avec sa seule fille !

Ibn al-Rahhâl avait gardé le silence. Il n'avait nulle envie de leur confier qu'un instinct secret l'avertissait que s'il ne mariait pas sa fille immédiatement, un scandale se produirait tôt ou tard dans sa famille par la faute de ce Tawba. Avant que le poète des

Khafâdja vînt faire sa demande, il lui était revenu aux oreilles que cet homme ne faisait pas mystère de son amour pour Laylâ et qu'il avait même composé des vers où il ne se privait pas de la nommer. Des Bédouins, dans une situation semblable à la sienne, avaient refusé la main de leur fille précisément à cause d'un tel manque de discrétion. Mais Ibn al-Rahhâl aurait pu, à la rigueur, se montrer plus conciliant sur ce point, s'il n'y avait eu le passé de Tawba. Il ne lui reprochait pas d'être déjà marié. Loin de là : la polygamie était d'ailleurs une pratique courante et fort répandue chez les califes, les gouverneurs et toutes les personnalités en vue. Non, le problème résidait plutôt dans le passé de libertin de Tawba : nombre de frères et de maris avaient jadis juré sa perte.

Ibn al-Rahhâl avait fort bien saisi, quand il avait vu le poète devant lui, que ce dernier, malgré son refus, ne se tenait pas pour battu. Il ne faisait pas de doute que ce Tawba ressentait pour Laylâ un amour profond, tout comme il ne faisait pas de doute qu'il appartenait à cette espèce d'homme qui, s'étant décidé à vivre avec une femme, est prêt à balayer tous les obstacles en travers de sa route, sans se laisser arrêter par quelque scrupule pour parvenir à son but. Et de surcroît, Laylâ l'aimait. Ibn al-Rahhâl en avait eu la révélation. En effet, bien qu'il n'ait soufflé mot à sa fille de la demande de Tawba, Laylâ s'était enhardie jusqu'à l'interroger :

— Est-il vrai que Tawba Ibn al-Humayyir t'a demandé ma main ?

Il lui avait décoché un regard glacial.

— Oui ! Et après ? J'ai refusé !

— Mais moi, j'aurais accepté cette demande. C'est un poète célèbre et j'aurais été fière de...

Son père lui avait coupé la parole.

— A moi, cet homme ne me convient pas. Grand poète ou pas, c'est un libertin qui apporte le déshonneur dans les familles. Tu aurais été très malheureuse avec lui.

Laylâ avait osé insister.

— Je ne crois pas. Je pense même que je serais très heu-

reuse avec lui.

Ibn al-Rahhâl avait alors clos la discussion par une remarque péremptoire.

— Tu ne connais rien aux hommes. Un mois après votre mariage, il t'aurait déjà oubliée.

Et comme Laylâ ouvrait la bouche pour protester, son père avait dit d'une voix tonitruante :

— Il suffit ! Je ne veux plus jamais entendre parler de ce type dans ma famille. Et je t'avertis que s'il revient tourner autour de toi, cela ira très mal pour vous deux.

Alors, toute vie avait quitté Laylâ. Une autre femme, qui portait le même nom qu'elle et qui avait son visage, avait pris sa place. C'était cette étrangère qui, à présent, répondait aux félicitations et qui faisait semblant de sourire aux plaisanteries des femmes sur les attraits du futur époux et sur les plaisirs qu'ils promettaient. Ces réunions servaient à chacune de prétexte pour évoquer les cérémonies de leurs propres noces et les plus jeunes et les plus audacieuses ne se privaient pas de certaines allusions grivoises.

Parfois, une douleur fulgurante transperçait le cœur de Laylâ. La nuit, elle rêvait que Tawba arrivait juste avant les noces et qu'il l'enlevait sur son blanc coursier. Et au réveil, elle se prenait à souhaiter que pareille scène se produisît dans la réalité. Mais Tawba ne donnait plus signe de vie et chaque heure qui passait la rapprochait du moment fatidique de ses épousailles.

Seule, Sawdâ mesurait l'étendue du drame que vivait sa maîtresse. Laylâ surprenait son regard triste et inquiet posé sur elle. Elle lui prenait alors la main et la serrait très fort.

Les cadeaux de Sawwâr destinés à la future mariée arrachèrent des cris d'admiration. Il avait fait preuve d'une folle générosité, achetant parures et parfums à profusion. Mais avec quelle joie Laylâ aurait échangé tous ces bijoux contre une simple bague offerte par Tawba.

On lui offrait les illusions amères d'une fête où son cœur n'avait aucune raison d'être. Les femmes chantaient, dansaient ; les sons des flûtes, les rythmes des tambourins déchiraient la

nuit alors que son bonheur avait fui dans un battement d'ailes. Pourtant, en dépit de tout l'écœurement ressenti, Laylâ ne se sentait même plus la force de verser des pleurs.

28

Ailleurs

A présent, c'était une rage froide qui envahissait Tawba à la seule pensée de Laylâ. Il la haïssait autant qu'il l'avait aimée. Ses propos, ses attitudes lui revenaient en mémoire, et ce qui naguère lui offrait matière à ravissement faisait maintenant naître en lui une profonde colère.

Elle s'était comportée avec lui comme une vulgaire coquette, s'amusant à le séduire pour aussitôt se déprendre de lui. Comme il avait été stupide de voir en elle un être exceptionnel ! Elle n'était qu'une femelle comme les autres, appartenant au coq qui se montrait le plus entreprenant.

Il riait de lui-même, qui s'était imaginé sottement qu'elle rejetterait toute autre demande que la sienne et qu'elle l'attendrait en dépit de l'opposition de son père à ce mariage.

Il s'en voulait terriblement de s'être montré si confiant, lui qui prétendait connaître par expérience la gente féminine. En fait, le cœur des femmes était insondable : c'était bien au moment où elles paraissaient se donner le plus qu'il fallait aussi se méfier le plus et ne pas se laisser prendre au piège des apparences. D'ailleurs, ce n'était pas pour rien que des auteurs respectables avaient consacré des pages entières à leurs défauts qu'ils avaient recensés et illustrés à coups d'anecdotes : oui, elles étaient frivoles, superficielles, changeantes, incapables de sincérité ; la rouerie habitait leurs moindres pensées. Mais si, par accident, l'une d'elles faisait preuve de fidélité, c'est que tout simplement elle n'avait pas trouvé de galant plus séduisant que son galant du moment : tout n'était qu'affaire d'occasions et d'opportunités. Ah ! comme il donnait raison à ces vénérables savants ! Pour un peu, il les aurait chaudement félicités s'il

avait eu la chance de les approcher.

Seigneur ! pourquoi fallait-il qu'il souffrît tant à cause de la seule femme qu'il ait vraiment convoitée ! Si Laylâ avait surgi soudain devant lui au détour d'un chemin, il l'aurait étranglée de ses propres mains : lui qui, de sa vie, n'avait levé la main sur une femme, ressentait des envies de meurtre au seul prononcé de son nom. En même temps, la violence des sentiments qui sourdait en son cœur le surprenait et lui faisait peur. Se pouvait-il qu'un homme, qu'on croyait tantôt doué de raison, — et auquel on avait reproché une certaine cruauté — devienne subitement fou à cause d'une femme qui avait manqué à toutes ses promesses ? Car il en venait à se considérer comme un esprit fou dans un corps malade : oui ! physiquement, il se sentait malade. Une espèce de nausée ne le quittait pas et il ne touchait presque plus aux plats. Malade ! Malade comme dans ses vers où il le clamait naguère ! Malade et habité par une rage de destruction !

Tout lui était devenu insupportable : sa femme, les gens, son environnement. Souvent, son esprit s'abîmait dans une songerie sombre et désabusée d'où il n'émergeait qu'avec difficulté.

Il fallait que l'amour meure, et que son cœur franchisse avec d'horribles déchirements tous les pas de son agonie. Il résolut de voyager. Il devait partir au loin chercher l'oubli. Il se disait pour se rasséréner que l'éloignement lui apporterait peut-être la sérénité. Il allait multiplier les aventures et se venger sur toutes les femmes de la souffrance infligée par Laylâ. Et si on l'avait critiqué jadis de son inconduite passée, cette dernière ne serait rien comparée à la future qu'il se promettait. Il était bien déterminé cette fois à vivre des amours sans amour. Laylâ entendrait parler de ses exploits. Elle apprendrait avec quelle facilité il s'était consolé.

Le plaisir seul comptait désormais, celui-là ne trompait jamais : d'emblée on verrouillait son cœur, ainsi on ne risquait guère de duper son âme, même si, à ce jeu-là, on la perdait aussi.

29

De vieux clichés...

Tawba partit seul, un matin, à l'aube. Il avait soif de liberté et de grands espaces. Il n'avait que faire de toutes ces contraintes : celles du lien conjugal, de la tribu, de sa position privilégiée de poète. Ces entraves l'empêchaient de vivre et le maintenaient prisonnier de tout un fatras de devoirs qui l'accablaient, et dont il jugeait avec froideur toute la vanité.

A présent, il se voulait un homme libre, sans attache d'aucune sorte, un poète errant, vagabondant au gré de son humeur dans ces nouveaux pays riches de leur passé et de leur histoire. La seule attache qu'il aurait pu tolérer avait pour nom Laylâ. La destinée la lui avait refusée, il n'appartenait désormais à personne, mais le monde lui appartenait.

L'itinéraire qu'il devait prendre passait par le campement de Shaykh Zayd. Tawba n'avait pas l'intention de visiter le vieillard, mais comme il l'aperçut cheminant sur la route qu'il empruntait, force lui fut de s'arrêter pour le saluer.

Shaykh Zayd parut heureux de le voir, mais très vite il décela une ombre sur le visage de Tawba.

— Toi, mon fils, tu ne vas pas bien.

— J'entreprends un grand voyage sans limitation de durée, lui répondit Tawba en souriant.

— Allons, viens te reposer un instant. Tu as bien un peu de temps à donner à un vieil homme qui s'ennuie.

Il ne pouvait se dérober sous peine de le froisser. Il suivit donc Shaykh Zayd sous sa tente.

Après qu'ils se furent confortablement installés, et que Tawba se fut restauré avec du lait et des dattes, Shaykh Zayd le considéra de son regard perçant qui lisait jusqu'au fond de l'âme et

lui posa la question qu'il redoutait d'entendre.

— Ne m'as-tu pas dit, quand tu es venu la dernière fois, que tu étais décidé à te remarier ?

Le visage de Tawba se crispa.

— C'est vrai. J'y ai renoncé. Tu me connais, Shaykh Zayd, je suis un homme changeant : ce que j'aime la veille, je l'oublie aussitôt le lendemain.

Shaykh Zayd hocha la tête en signe de dénégation.

— Cette fois, je ne te crois pas. Je t'aurais cru naguère, te sachant sujet à des emballements passagers, mais la dernière fois, mon intuition m'a dit que c'était différent, et je ne pense pas m'être trompé.

Tawba garda le silence.

— Me suis-je trompé, mon fils ? Me tromperais-je encore en te disant que tu souffres et que seul le chagrin te pousse à entreprendre un si long voyage ?

— Non, Shaykh Zayd, je crois que tu as toujours vu juste.

— Raconte-moi.

Tawba haussa les épaules.

— Il y a peu de choses à dire, sinon que j'ai fait ma demande à son père. Il l'a repoussée sur-le-champ sans même motiver son refus, pas plus qu'il n'a jugé bon de consulter sa fille au préalable comme il l'avait fait cependant pour les autres demandes, alors que Laylâ m'avait dit être d'accord pour se marier avec moi. Néanmoins, en dépit de ce refus, je ne me décourageai pas : je gardais l'espoir qu'elle m'attendrait et que l'on finirait bien par trouver un moyen pour lever tous les obstacles. J'avais confiance en elle. Je me trompais lourdement...

Il s'interrompit, une boule lui serrait la gorge. Il pensa que l'une des raisons qui l'incitaient à partir était qu'il ne voulait plus entendre parler de Laylâ, tout comme il ne souhaitait plus lui-même prononcer son nom.

La voix du vieillard prit une intonation encore plus chaleureuse, bien qu'il répugnât à montrer de la compassion.

— Pourquoi t'es-tu lourdement trompé, mon fils ? Tu es d'ordinaire un homme fin et intelligent. Mais il est vrai

aussi qu'on devient facilement aveugle dès que l'on aborde le domaine des sentiments.

Tawba eut un ricanement.

— C'est bien là mon drame ! Tu as raison, Shaykh Zayd, les sentiments aveuglent. Peu de temps après ma demande, j'ai entrepris une expédition d'une dizaine de jours. Des gens du clan m'y avaient entraîné en me disant qu'il y avait là une source de butin inespéré. A mon retour, j'ai appris que Laylâ s'était mariée.

— Son père l'a peut-être mariée de force ?

— Non, Laylâ m'a toujours affirmé que son père ne la forcerait jamais, même si un prétendant avait sa faveur. Elle s'est donc mariée de son plein gré.

— T'es-tu renseigné ?

— Oui, ce que j'ai appris m'a suffi. Elle a dû trouver un homme qui lui plaisait plus que moi. Enfin, cela me servira de leçon, à l'avenir.

Le vieux seigneur s'abîma dans la contemplation de l'horizon.

Tawba le regarda et s'étonna de son silence.

— Alors, Shaykh Zayd, tu n'as pas cette fois quelques conseils de sagesse à me prodiguer pour me réconforter ?

— Mon fils, on ne peut être d'aucun secours devant le vrai chagrin et je sais que tu es profondément blessé. Le drame des hommes, le drame de chacun de nous, c'est que nous vivons d'idées toutes faites : on porte sur telle personne, homme ou femme, tel jugement et on s'imagine que, la vie entière, cet homme ou cette femme correspondra à ce jugement, ce qui est faux, car les êtres changent. Ils changent constamment. Toi, tu as changé : le Tawba d'aujourd'hui n'est pas celui d'il y a un an. Moi aussi, j'ai changé ; c'est la loi de la vie. Mais les gens qui font preuve d'une grande superficialité dans leurs jugements ne se rendent pas compte, le plus souvent, de ces changements et nous devons reconnaître avec humilité que nous nous comportons aussi comme eux. Nous posons sur telle personne un regard qui était pertinent la veille, mais qui ne l'est plus aujourd'hui. Les hommes changent, les peuples changent aussi ;

ils ont des comportements, des rêves différents suivant les différentes phases de leur vie et nous, pauvres naïfs que nous sommes, nous vivons sur des clichés éculés qui nous renvoient d'eux des images qui ne correspondent plus à la réalité. C'est ainsi que souvent nous côtoyons des êtres en croyant bien les connaître et nous nous apercevons un jour que nous ne les connaissons pas. J'ajouterai même : est-ce que nous nous connaissons seulement nous-mêmes? Que savons-nous de nos désirs profonds, de nos motivations secrètes? Seules les circonstances et certaines rencontres jettent parfois une lumière crue sur nous-mêmes en nous faisant prendre conscience de ce que nous ne soupçonnions même pas.

Tawba avait écouté le vieillard avec une extrême attention; il découvrait non sans surprise un autre aspect de sa personnalité.

— C'est vrai! Je ne pensais pas pouvoir aimer avec tant de force, ni non plus haïr avec tant de force.

— La haine, mon fils, n'est qu'une autre face de l'amour. La haine, c'est l'amour qui ne se résigne pas à avoir été rejeté. Elle demeure quand même exceptionnelle. Si tous les amants rejetés se mettaient à haïr, la terre serait jonchée de cadavres, ce qui fort heureusement n'est pas le cas.

Tawba le regarda avec affection et soupira.

— J'aimerais avoir ta sagesse, ton détachement de tout!

Shaykh Zayd secoua la tête et lui sourit.

— Que puis-je te dire? Quelle parole d'espoir peut être baume à tes blessures?

— Je n'aimerai plus jamais, dit Tawba avec une sorte de désespoir dans la voix.

— Tu évoquais le détachement du sage... L'amour peut, en vous infligeant une profonde souffrance, vous inculquer la terreur de cette souffrance, et c'est cette terreur même qui vous poussera, un jour, à fuir le piège d'une autre passion, car vous ne voudrez plus revivre semblable souffrance.

Tawba se leva pour prendre congé du vieillard.

— Souviens-toi, mon fils, l'amour doit embellir la vie et non

pas la détruire.

Il se pencha pour embrasser la main de Shaykh Zayd et, en se redressant, il remarqua qu'il avait la pupille délavée de ceux qui vont bientôt mourir. Il sut que c'était là sa dernière rencontre avec le noble seigneur et cette pensée lui serra le cœur.

Shaykh Zayd posa sa main décharnée sur l'épaule de Tawba.

— Je ne pense pas que tu me retrouveras à ton retour. Je veux que tu saches que tes visites m'ont toujours fait du bien et que je nourris à ton égard l'affection d'un père. Que Dieu te bénisse, mon fils et que, dans Sa grâce infinie, Il te donne la sérénité.

Tawba ne lui répondit pas et il détourna vite la tête pour que le vieillard ne voie pas ses yeux s'embuer de larmes.

30

Réminiscences

Son périple solitaire l'avait emporté jusqu'à Palmyre, la perle du désert.

Il a découvert ce qui fut jadis une oasis de verdure égarée au sein des solitudes de sables brûlants. Il s'est abîmé dans la contemplation des ruines de la cité caravanière, et il a caressé les hautes colonnes cannelées du temple de Bêl, le sanctuaire dédié au dieu solaire. Il a rêvé devant tous ces vestiges grandioses et s'est promené dans l'avenue principale déployant ses vastes portiques.

A l'ombre des pierres de l'orgueilleuse cité des sables, il a cherché le fantôme de Zénobie, la reine de l'Orient. Pourquoi donne-t-il les traits de Laylâ à celle qui régna, il y a des centaines d'années, sur la Syrie, la Mésopotamie, l'Egypte et l'Asie Mineure ? Mais Laylâ ne règne-t-elle pas aussi sur son cœur ? Et sous le soleil couchant qui ensanglante de mille feux les tours austères de la nécropole, le port majestueux de Laylâ ne se confond-il pas avec celui de la souveraine qui fut pour Rome une menace mortelle ?

La voici qui apparaît au milieu de ses guerriers nomades, escortée de ces grands de Palmyre qui osèrent se dresser contre l'Empire romain ! La voici, cette femme fière qu'Aurélien humilia en la faisant figurer à son triomphe, après avoir livré sa riche cité au pillage et à l'incendie. Morte captive dans la capitale de ses ennemis, n'est-elle pas revenue aujourd'hui, à la tombée de la nuit, pour s'entretenir avec le poète ?

N'aperçoit-il pas là-bas, adossée à la dernière colonne, une silhouette drapée dans un ample vêtement ? Ne pressera-t-il pas le pas pour la rejoindre et l'étreindre ? Le vent ne lui porte-t-

il pas déjà l'écho tendre de sa voix ? Ce vent, qui s'engouffre dans les portes béantes, ne lui murmure-t-il pas à présent :

Quelle que soit la douleur
Qui me serre le cœur,
Puis-je vraiment me sentir seul
Quand des amis sans nombre
Que je n'ai point connus
Se tiennent à mes côtés,
Joyeux ou attristés ?
Ces amis sans visage, ces amis
A moi qui ont disparu
Des centaines d'années ou plus
Avant que je sois né.

Il a fermé les yeux.
Dans l'air flottait soudain le parfum frais de Laylâ.

31

Le silence

Fidèle à la promesse qu'il s'était faite à lui-même, Tawba avait multiplié les aventures galantes, mais ces conquêtes faciles, trop faciles, le ramenaient cruellement à Laylâ. Sur tous ces corps offerts planait l'ombre de Laylâ.

Lorsque la griserie engendrée par la nouveauté se dissipait en ne laissant qu'un relent d'amertume, la pensée de Laylâ l'assaillait : elle se profilait, tel un phare dont la lumière insensible aux remous de la mer continue à briller d'un éclat inaltérable en transperçant les nappes de brouillard.

La souffrance qui le tenaillait à son souvenir avait perdu de sa violence, mais elle s'insinuait dans son esprit pour le surprendre au moment où il s'y attendait le moins. L'image de la jeune femme s'amusait à le narguer, malgré toute l'énergie qu'il déployait à la repousser.

La vie lui infligeait une leçon en lui montrant que la volonté est bien dérisoire lorsqu'elle doit se colleter avec la brutalité d'une passion.

Il lui semblait par moments s'enfoncer dans des flots sombres déferlant sur la grève d'une âme qui souffrait du mal de vivre.

Le temps passait sans leur apporter de nouvelles l'un de l'autre. Pourtant, toute personne étrangère à leur histoire n'aurait pu soupçonner ce que leur mutisme et leur orgueil qui s'affrontaient suscitaient en eux de déchirement et de désespoir.

32

Revirement

Durant tous ces longs mois qui s'étaient écoulés depuis son mariage, Laylâ n'avait plus eu aucune nouvelle de Tawba. Ce silence lui faisait mal, bien qu'elle inclinât peu à se l'avouer.

Dans le fond de son cœur, elle se refusait à admettre qu'il l'eût totalement oubliée. Et pourtant ! ce silence qui se prolongeait plaidait en faveur de l'oubli. Depuis leur dernière rencontre, qui remontait à une dizaine de jours avant son mariage, Tawba n'avait plus donné le moindre signe de vie. N'était-ce pas là l'aveu de sa propre indifférence ? Ces paroles de Tawba lui revenaient souvent en mémoire :

« Mais que valent les mots comparés aux actes ? »

Qu'il ait éprouvé un fort penchant pour elle était indéniable, penchant qu'il avait concrétisé par une déclaration d'amour et une demande en mariage. Mais l'amour qu'il avait prétendu ressentir n'était en fait qu'un feu de paille, sans quoi il ne se serait pas laissé rebuter par le refus de son père. Car l'amour véritable se nourrit d'une patience infinie, d'une persévérance qui incite à se colleter avec les difficultés de la vie. L'amour véritable ne renonce jamais et se joue des obstacles. Il est animé d'une force indomptable qui lui permet d'attendre des circonstances plus favorables. L'amour véritable conclut avec le temps une alliance que seule la mort peut défaire, mais jamais les hommes.

Or, qu'avait fait Tawba ? Il avait fui à la première résistance rencontrée. Il avait reculé devant la désapprobation d'autrui et cette dérobade le discréditait aux yeux de Laylâ de quelque manière qu'elle analysât son attitude. En effet, elle avait eu en face d'elle soit un homme inconstant, qui brûlait ce qu'il avait

adoré la veille, soit un homme immature qui n'était pas de taille à se battre contre l'adversité. Dans les deux cas, il ne méritait pas qu'elle s'intéressât à lui. Telle était la conclusion à laquelle était parvenue Laylâ après de longues semaines de réflexion.

Tawba n'était pas digne de son estime. Elle s'était trompée sur son compte et l'avait démesurément grandi. Il était temps de le ramener à sa juste proportion : celle d'un poète célèbre aux nombreuses faiblesses. Mais il n'avait pas l'âme de ces héros qui savent déchaîner l'imagination des femmes, ni le caractère trempé de ces preux qui méprisent le danger et qui se rient de l'opinion d'autrui.

C'est ainsi qu'au fil des jours qui passaient, Tawba, le vaillant chevalier du début de leur romance, se muait peu à peu dans son esprit en un homme terne et timoré. Pis, Laylâ lui en voulait à présent de l'avoir leurrée sur des qualités qu'elle lui avait généreusement prêtées et qui n'étaient qu'illusoires : l'amoureux plein de fougue n'était qu'un libertin, l'homme courageux n'était qu'un lâche, l'homme déterminé et volontaire n'était qu'un craintif et un velléitaire.

Par contrecoup, Sawwâr, le mari imposé, bénéficiait du discrédit de son rival. Certes, Sawwâr n'avait rien d'un homme brillant, mais du moins avait-il l'honnêteté de ne pas abuser les gens sur des qualités qu'il ne possédait pas. Sawwâr était un homme solide sur lequel on pouvait s'appuyer. En outre, il se montrait fort attentionné, la comblait de menus présents et était prompt à satisfaire ses désirs comme s'il devinait qu'il avait quelque chose à se faire pardonner. Visiblement, il ignorait que ce mariage avait été imposé à Laylâ, parce que la principale intéressée ne lui en avait pas soufflé mot. Pourquoi s'était-elle tue ? Elle-même n'aurait su l'expliquer avec précision : en fait, la question ne s'était jamais posée et elle avait évité d'aborder le sujet.

La gentillesse empressée de Sawwâr, opposée à l'indifférence glacée de Tawba, lui gagnait insensiblement le cœur de Laylâ. Elle s'habituait à la présence de cet époux et, lui, avait assez de finesse pour lui laisser une grande liberté de mouvement :

elle allait se promener où bon lui semblait. Il ne la questionnait jamais et il ne faisait pas de crise d'autorité inconsidérée.

— Tout compte fait, se disait-elle, il est supportable.

Quelques mois après, elle ajoutait :

— Mon père a vu plus clair que moi.

Et à quelque temps de là, avec la vague de rancœur qui refluait en son cœur, elle se prit à penser qu'elle détestait Tawba.

33

Doutes

Le temps avait passé : des mois, des années et des mois encore qui semblaient des années ; le temps pour Laylâ de perdre un jeune enfant et un bébé. Mais l'âge n'avait altéré ni la beauté de son corps, ni celle de son visage qui n'avait presque pas pris de ride.

Le Destin, sans plus tarder, décida de se manifester de nouveau. Tawba rencontra par hasard le frère de Laylâ. Il ne l'avait plus revu depuis le mariage de cette dernière. C'est ainsi qu'il apprit de la bouche d'al-Mughîra que son père avait marié Laylâ contre son gré et qu'elle avait vainement essayé de s'opposer à sa volonté.

— Et moi, ajouta al-Mughîra, je ne pouvais rien faire, car j'étais en voyage.

Il mentait, car il avait eu vent de son amour pour Laylâ. Mais il ne se préoccupait nullement du bonheur de sa sœur, et bien qu'il ait souvent accompagné Tawba dans ses razzias, il n'entendait pas braver l'autorité de son père, d'autant plus qu'il inclinait à partager ses vues.

En écoutant les propos de son ancien compagnon, le poète se repentit amèrement d'avoir douté de Laylâ. Il se détesta de s'être figé ainsi dans sa détermination et son silence. Il regretta d'avoir gâché toutes ces années en restant éloigné d'elle. Cet amour qu'il avait repoussé de toutes ses forces reflua vers son cœur, plus violent que jamais.

Il n'avait plus qu'une idée en tête : celle de la revoir au plus vite pour lui avouer que son souvenir n'avait cessé de le poursuivre, bien que stupidement il s'était cru trahi.

Mais peut-être avait-elle fini par l'oublier à force de désespé-

rer de lui ? Peut-être s'était-elle mise à aimer sa nouvelle vie, loin de lui ? Peut-être que tout était terminé entre eux au moment où un fol espoir submergeait de nouveau tout son être.

L'automne répandait ses rayons fauves sur les arbres. Dans cet après-midi qui paraissait s'étirer interminablement, Laylâ sortit en groupe avec ses amies.

Les conversations se déroulaient sur un ton plaisant. Les femmes s'amusaient des mésaventures survenues au gros Hudhayfa, car elles nourrissaient à son encontre une commune animosité à cause des ragots qu'il colportait sur leur compte et qui ne manquaient pas d'éveiller les soupçons immérités d'un père, d'un mari ou d'un frère. Elles faisaient de nombreuses plaisanteries sur son énorme ventre, sa voix de fausset et sa gloutonnerie. Ces moqueries débouchaient invariablement sur la conclusion qu'il fallait trouver à Hudhayfa une femme capable de l'occuper toute la journée, afin qu'il prêtât moins d'attention aux faits et gestes de chacune. Elles se mettaient à tracer le portrait de cette épouse idéale, et les plaisanteries fusaient de plus belle, car le jeu exigeait que toutes les femmes interrogées fassent assaut de fantaisie pour imaginer des pièges de séduction destinés à ce poussah de Hudhayfa.

Laylâ se taisait, mais elle riait à gorge déployée devant les redoutables traits d'esprit que ses compagnes échangeaient. Soudain le rire se figea sur ses lèvres. Elle avait aperçu un cavalier monté sur un blanc coursier. Sa silhouette ressemblait étrangement à celle de Tawba. Un vague trouble l'envahit, mais elle se ressaisit en se disant qu'elle avait dû se tromper.

Quelques instants après, le même cavalier repassa, s'arrêta, cette fois, près de leur groupe, et demanda poliment son chemin. Laylâ sentit son cœur défaillir en reconnaissant Tawba. Alors qu'Amîna s'empressait de le renseigner, il posa ses yeux

sur Laylâ et esquissa un léger sourire. Puis il remercia, salua l'assistance et disparut au galop. Toute la scène n'avait duré que quelques minutes. Laylâ paraissait frappée de stupeur. Elle percevait confusément un brouhaha de voix et de rires autour d'elle. Tout au plus distingua-t-elle la voix d'Amîna qui émettait un commentaire flatteur sur la prestance du cavalier et son sourire enjôleur. Une autre femme questionna d'un air intéressé :

— Mais qui est-ce ? Le connaissez-vous ?

Personne ne lui donna de réponse. La brune Salîma toucha le coude de Laylâ et lui chuchota à l'oreille :

— Tu es bien pensive depuis que tu as entrevu ce bel inconnu.

Laylâ eut l'impression qu'elle rougissait jusqu'aux oreilles.

— J'ai un violent mal de tête, protesta-t-elle, et je crains d'avoir de la fièvre.

La nuit commençait à tomber, les jeunes femmes se levèrent en continuant leurs bavardages jusqu'au campement.

Laylâ fut fort aise de voir que son mari n'était pas encore rentré. Elle avait besoin de solitude, car elle se remémorait l'apparition de Tawba. Les battements de son cœur étaient désordonnés. Elle éprouvait soudain l'envie de pleurer. Tout se passait comme si ce passé qu'elle avait tant souhaité effacer de sa mémoire prenait un malin plaisir à la tourmenter de nouveau.

Pourquoi l'avait-il fixée ainsi ? Pourquoi lui avait-il souri ? Pourquoi ne l'avait-il pas saluée comme on le fait envers toute personne de connaissance ? Il eût été si simple qu'il s'approchât d'elle pour lui adresser un bonjour impersonnel sans que l'assistance s'en formalisât. Non seulement il ne l'avait pas fait, mais il l'avait traitée comme une inconnue en la mettant sur le même rang que ses compagnes. Il l'avait donc oubliée ? Il lui en voulait ? Ignorait-il que son père l'avait mariée contre son gré ? Etait-il venu exprès ou était-ce là le fruit du hasard ? Pourtant, elle avait cru déceler dans son regard cette lueur de tendresse qui, autrefois, lui était si familière. Dans ce cas, pourquoi avait-il attendu toutes ces longues années ? Non, elle s'illusionnait,

cette rencontre était fortuite et non préméditée. C'était encore un de ces pièges que Satan vous tend pour vous troubler l'esprit. Mais si c'était pour elle qu'il était venu ? Pour elle seule ? Pourquoi alors, avoir laissé passer tout ce temps où elle avait eu envie de mourir de si nombreuses fois et où elle avait appelé Tawba de toutes ses forces en souhaitant en même temps qu'il ne vienne pas ?

Puis, elle s'était résignée peu à peu : elle s'était persuadée qu'elle ne le reverrait plus et qu'il était définitivement perdu pour elle. Enfin, dans le but de moins souffrir et de mieux se détacher de lui, elle avait raillé sa prétendue fidélité et elle était presque parvenue à se convaincre que son père avait eu raison de préférer Sawwâr à ce coq de tribu. Car c'est ainsi qu'elle avait surnommé Tawba dans ces moments de vif ressentiment où elle se figurait qu'il l'avait complètement oubliée. Oui, il n'était qu'un vulgaire coq de tribu, jouant de ses prunelles de velours pour séduire le premier jupon qui passait. Comme elle avait été stupide de se laisser prendre à toutes ses simagrées. Tant pis pour elle, elle ne pouvait prétexter que les mises en garde lui avaient manqué. S'il l'avait vraiment aimée, il aurait cherché coûte que coûte à la revoir, qu'elle fût mariée ou pas. Son père avait vu clair en n'agréant pas sa demande. Mariée avec lui, elle aurait perdu tout intérêt à ses yeux au bout de six mois, non, même pas, un mois aurait suffi pour qu'il se lasse et la délaisse pour d'autres conquêtes. Sawwâr, au moins, était solide et fidèle. Il paraissait vraiment l'aimer, trop sans doute puisque ses caresses l'importunaient. Non, Tawba n'était pas venu à elle de propos délibéré !

Le lendemain, lorsqu'elle se réveilla, la pensée de Tawba envahit aussitôt son esprit. Elle espérait follement le revoir et en même temps, par cet étrange paradoxe de la nature fémi-

nine, elle désirait éperdument qu'il ne revînt pas.

— Quoi qu'il fasse, se dit-elle, je serai malheureuse : malheureuse s'il ne vient pas, car son absence prouvera qu'il m'a bel et bien chassée de son esprit, et malheureuse s'il vient, car je suis prisonnière de mon mari et de l'opinion d'autrui.

— Dans tous les cas, se répétait-elle avec une sorte d'exaltation morose, je souffrirai.

Elle essayait de s'armer de courage, mais ses bonnes résolutions faiblissaient au fur et à mesure que les heures s'écoulaient.

Dans l'après-midi, ses pas la portèrent presque malgré elle à l'endroit où elle l'avait vu la veille. Peut-être allait-il repasser ? Chaque fois que cette pensée l'effleurait, son cœur battait avec violence. Elle en venait à se persuader peu à peu que, souffrir pour souffrir, elle préférait souffrir avec la certitude que Tawba l'aimait, car tout compte fait cet amour adoucirait quelque peu sa peine.

L'après-midi s'acheva sans amener Tawba. Et Laylâ s'en retourna. Une tristesse indicible avait envahi son âme. La vie continuerait, toute semblable à ce qu'elle avait été par le passé. D'ailleurs, en vertu de quel miracle le cours de cette vie aurait-il changé ? Elle n'avait que trop d'imagination. Elle avait nourri l'espoir insensé que Tawba désirerait la revoir. Elle s'était abusée, ce n'était qu'un nouveau tour du destin.

La nuit, alors qu'elle contemplait les étoiles, ce cri jaillit spontanément de son cœur :

— Ô Tawba, je te déteste !

Et une larme roula en même temps sur sa joue.

34

La peur

Laylâ s'était éloignée du puits où le groupe de femmes papotaient. Depuis quelque temps, leurs conversations la fatiguaient et elle n'y prenait plus le même intérêt que jadis. Elle éprouvait de plus en plus le besoin de s'isoler, non pour rêver, mais parce qu'elle s'était mise à préférer la solitude. Le plus souvent, elle ne pensait à rien de bien précis, comme si un grand vide s'était emparé de son esprit. Elle n'avait aucune envie de songer à un passé qui la faisait souffrir, un présent qui la décevait et un avenir qu'elle parait de couleurs sombres. Elle s'absorbait dans la contemplation d'un palmier, d'un bouton d'oranger, d'une tourterelle roucoulant près d'elle. Il lui semblait que son cœur était aussi desséché qu'une branche tombée à terre, veuve de toutes ses feuilles.

Un cavalier passa non loin d'elle. Il jeta prestement quelque chose sur le sol. Il s'éloigna de quelques mètres, puis fit faire demi-tour à son cheval et s'arrêta près de Laylâ. Il mit pied à terre et se mit à chercher ostensiblement ce qu'elle lui avait vu jeter.

— J'ai perdu ma bourse, dit-il à haute et intelligible voix pour que les autres femmes l'entendent.

Laylâ n'avait jamais vu cet homme. Il se rapprocha d'elle tout en s'affairant à chercher sa bourse.

— Vous êtes bien Laylâ al-Akhyaliyya ? murmura-t-il

Elle fit de la tête un signe affirmatif.

— Tawba vous attend à l'entrée de la clairière, derrière le lavoir.

Puis il s'exclama d'une voix forte :

— Voilà, je l'ai trouvée !

Il ramassa vivement sa bourse, remonta sur son cheval et cria en passant devant le groupe de femmes :

— Excusez-moi de ce dérangement.

Il disparut dans un halo de poussière. Les femmes reprirent leurs conversations, ne prêtant pas attention à Laylâ qui était figée de stupeur.

Le début de l'automne apportait au campement une nouvelle fraîcheur, tout comme les mots du messager avaient tiré son cœur de sa torpeur. Tawba l'attendait !

Elle regarda les femmes non loin d'elle : ne trouveraient-elles pas étrange son absence subite. Une voix lui chuchota :

« Mais voyons, Laylâ, ce n'est pas la première fois que tu te promènes seule ; elles savent que tu aimes la solitude ».

Elle se rasséréna, fit quelques pas en ayant l'air de prendre tout son temps, puis quand elle fut hors de portée de leurs regards, elle accéléra brusquement sa marche. Son cœur battait à tout rompre.

— C'est de la folie, pensa-t-elle, de la folie, si quelqu'un passait par là et nous voyait !

Elle était tiraillée par deux sensations contraires : la joie et la peur. La joie de savoir qu'il désirait la revoir était mêlée à la crainte d'être surprise avec lui.

Elle l'aperçut, adossé à un tronc d'arbre, le bras négligemment posé sur une branche basse. Elle le trouva séduisant et lui en voulut, en même temps, de sa mâle assurance comme s'il n'avait pas douté un instant de sa venue. Elle se sentit blessée dans sa fierté et ne répondit pas au sourire rayonnant qu'il lui adressa.

Tawba remarqua immédiatement son visage fermé et il l'opposa mentalement à celui radieux de leurs premières rencontres.

« Elle ne m'aime plus ! » constata-t-il avec amertume et une sorte de désespoir l'envahit à cette pensée : « A présent, c'est l'autre qui compte. »

Laylâ nota avec satisfaction qu'il avait perdu son air victorieux de mâle conquérant.

— Bonjour ! dit-il doucement, je suis très heureux de te voir.

— Que me veux-tu ? fit-elle, en ignorant délibérément son salut.

— Rien, sinon que j'éprouvais la folle envie de te voir.

— Pour cela, lança-t-elle d'une voix sèche, tu n'avais qu'à passer près du puits comme l'a fait le cavalier que tu m'as envoyé.

Il releva son agressivité et s'écria sur un ton ému :

— J'avais besoin de t'entendre, de te parler.

Elle prit un air narquois.

— Vraiment ? Tout à coup ? Après toutes ces années ?...

Il ne la laissa pas continuer. Il lui expliqua tout : sa rencontre avec al-Mughîra, son chagrin de s'être cru trahi, son souvenir qui l'obsédait.

Elle l'écoutait, la mine impassible, mais lui dérobait son regard. Quand il eut terminé de parler, elle tourna enfin la tête vers lui.

— Mais tu ne veux pas comprendre, Tawba, que tout n'est plus comme avant !

L'inflexion véhémente qui accompagnait ces mots lui fit mal. Il sentit qu'il avait une bataille à livrer et que la perdre lui serait fatal.

— Mes sentiments à ton égard n'ont pas changé. Ils sont même bien plus forts qu'avant, mais c'est toi qui as changé.

— Moi ?

L'attaque la désarçonna. Que devait-elle lui répondre ? L'assurer de la pérennité de ses sentiments ? Jouer l'indifférente ? Elle prit le parti d'ignorer sa remarque. Elle ne désirait en aucune manière qu'il fût sûr de ses sentiments à elle.

— Je suis mariée, dit-elle en prenant un air buté.

— Moi aussi ! Qu'est-ce que cela peut faire ? On n'est pas maître de ses sentiments.

Elle éclata.

— Mais toi, tu es un homme. Ce n'est pas la première fois que même marié comme tu dis, tu courtises d'autres femmes. Le nombre de tes succès féminins n'est un secret pour per-

sonne, rassure-toi ! Mais il ne sera pas dit que tu ajouteras mon nom de femme mariée à cette longue liste. Les belles femmes ne manquent pas. Occupe-toi d'elles et laisse-moi tranquille !

Il la regarda. La violence de cette diatribe le surprenait. Etait-elle jalouse ? Ou bien son assiduité l'importunait-elle réellement ?

— Je t'ai répété, maintes et maintes fois, que toi seule avais de l'importance à mes yeux.

— Tu es libre. Tu peux faire ce que bon te semble.

— La vérité, observa-t-il avec tristesse, c'est que toi, tu as cessé de m'aimer.

Elle tourna la tête vers lui et vit son air profondément malheureux. Elle se sentit fondre de tendresse et eut envie de le serrer dans ses bras comme on le fait à l'égard d'un enfant qu'on veut consoler d'un chagrin. Mais elle se domina et parla d'une voix froide.

— Et même si je n'avais pas changé, qu'est-ce que cela ferait ? Tu as ta vie, et j'ai la mienne. Nos routes sont divergentes : elles ne pourront jamais se rejoindre, jamais ! Comprends-tu ? Jamais !

Il nota le timbre résolu de sa voix. Il fut tenté de s'abandonner au désespoir. Il n'avait pas prévu cette résistance. Comme il était naïf ! Pourtant, une voix lui chuchotait qu'il ne devait pas tout à fait désespérer. N'avait-elle pas envigagé l'hypothèse de son amour pour lui ? Une femme vraiment indifférente n'aurait-elle pas dit simplement :

— Je ne t'aime plus.

Ou encore :

— J'aime mon mari.

Il reprit vaguement espoir, et murmura :

— On ne commande pas ses sentiments !

— Si ! on les commande, se récria-t-elle avec force. Si ! on les commande ! Je ne veux pas qu'on dise de moi que je suis une femme perdue ! Tu entends ? Je ne le veux pas.

Elle se détourna, et une larme glissa le long de sa joue. Elle l'essuya d'un geste furtif avant qu'il la vît. Elle se ressaisit. Sa

voix était plus calme à présent.

— Tu viens troubler la tranquillité de mon existence : cette tranquillité construite au prix de tant de souffrance, d'efforts et de résignation. J'ai un mari et je lui dois fidélité... fidélité !

Elle avait martelé ce dernier mot avec vigueur.

— Je ne veux pas faire de toi une femme coupable. Je te respecte trop pour cela, et tu l'as toujours su. Ce que je désire simplement, c'est te rencontrer, te parler.

— Cela ne nous mènera nulle part. Tawba, il faut être raisonnable pendant qu'il en est temps encore. Cela ne nous mènera nulle part, sinon qu'à nous faire souffrir l'un et l'autre. Dieu n'a pas permis que nous soyons réunis. Plions-nous à Sa volonté. Cet amour est venu trop tard, c'est tout. Oui, c'est cela, trop tard ! répéta-t-elle comme pour s'en convaincre elle-même. Et tous deux n'y pouvons rien.

— Laylâ, Laylâ, tu sais bien au fond de toi qu'une vie sans amour est comme un ciel sans soleil. Tu le sais.

— Il le faudra bien pourtant. Les autres, tous les autres, sont plus forts que nous. Ils ne comprendront jamais rien à la pureté de nos sentiments. Ils saliront tout.

Tawba devina l'étendue de son chagrin et voulut lui prendre la main, mais elle s'éloigna de lui.

— Je ne serais à leurs yeux qu'une femme adultère, comprends-tu ? Laylâ al-Akhyaliyya, une femme de rien ? comme tant d'autres ? Impossible... Impossible.

— C'est que tu ne m'aimes pas. La vérité, c'est que tu aimes ton mari. Sois franche avec moi.

— Mon mari ?

Elle accompagna ces mots d'un haussement d'épaules.

— La vérité est que je ne suis pas de taille à braver l'opinion publique.

— M'interdiras-tu un simple salut ?

La colère envahit soudainement Laylâ. Elle se sentait l'envie mauvaise de blesser ce cœur tendre et aimant parce qu'elle avait peur de Tawba et de son emprise sur elle. Il fallait qu'elle prononçât des mots irréparables avant qu'il fût trop tard, et que

la douce habitude de ces rendez-vous fût reprise comme par le passé. Elle devait trancher tout de suite dans le vif et asséner ses coups pendant qu'elle en avait encore la force.

— C'est cela! persifla-t-elle. Tu viendras devant tout le monde et tu me salueras une fois, dix fois, cent fois. Les gens remarqueront ton assiduité. Certains diront :

« Mais quel est cet homme qui nous est étranger, mais qui connaît si bien Laylâ? »

Et il se trouvera toujours quelqu'un pour répondre :

« C'est Tawba Ibn al-Humayyir, le poète des Khafâdja ».

Et un autre encore mieux informé ajoutera :

« Il a demandé sa main autrefois, et son père l'a éconduit, mais vraiment il ne se décourage pas ».

Et tous ricaneront et se gausseront. Ou bien, nous nous retrouverons comme aujourd'hui, à l'abri des regards indiscrets, mais on nous surprendra, on nous épiera et on m'accablera. Et puis...

Elle laissa sa phrase en suspens et chercha encore un argument qui lui causât une blessure irrémédiable.

— Et bien sûr, railla-t-elle, tu composeras aussi d'autres vers sur moi, car tu te sers de moi pour ton œuvre.

Cette dernière remarque peina profondément Tawba. Comment pouvait-elle proférer ces paroles affreuses? S'il l'avait célébrée dans ses vers, c'est bien parce qu'elle habitait ses moindres pensées, mais avant de la connaître, il était déjà un poète célèbre et apprécié. D'où sortait-elle des mots si atroces? Il n'eut plus envie de lutter.

Il la regarda et pensa :

« Ce n'est qu'une femme égoïste, mon souvenir l'avait embellie. Laissons-la à sa petite vie, son mari, ses amies aussi superficielles qu'elle. Dire que j'ai tant souffert à cause de cette femme pour m'entendre soudain dire de sa propre bouche que je me servais d'elle. Elle a gagné, je ne l'importunerai plus jamais ».

Elle posa son regard sur le visage de Tawba. Il était devenu tout blanc.

Il ne lui répondit pas, détacha son cheval et l'enfourcha sans lui jeter un seul regard.

Elle passa une nuit affreuse. Le sommeil la fuyait. Elle se tournait et se retournait sur sa couche.

« Je ne le reverrai plus, pensa-t-elle, il ne reviendra plus. Pourquoi ai-je été si méchante avec lui alors que lui est si tendre, si bon avec moi. Pourquoi ? Il ne méritait pas une telle attitude de ma part. Mais j'ai peur, j'ai si peur de tous ces gens et pourtant je l'aime tant ! C'est si fort, ce que j'éprouve pour lui, si fort... et j'ai peur, si peur. Peur de lui, des sentiments qu'il a fait naître en moi, peur d'autrui, peur de l'avenir, peur de moi qui suis si désemparée. Une vie sans amour est comme un ciel sans soleil. Ô Tawba, se peut-il que je ne voie plus ton regard si tendre posé sur moi ? Se peut-il que tu t'imagines que j'ai cessé de t'aimer un seul instant ? Se peut-il que toi, si fin, si intelligent, si sensible, tu n'aies pas compris que ma conduite était seulement dictée par la peur et que j'essayais de me défendre contre toi pendant qu'il en est encore temps ? »

Ce fut seulement au chant du coq qu'elle s'endormit. Elle vit Tawba en rêve. Comme il était loin d'elle ! Un gros chat noir se tenait près de lui. Elle se réveilla brusquement en éprouvant une sensation de malaise.

« Un homme à la chevelure noire flattera Tawba, se dit-elle, mais ce sera pour mieux le trahir. »

Ce rêve, son interprétation, les propos de la veille la plongèrent dans un état proche de l'abattement. Le retour de Tawba avait suffi pour balayer le fragile équilibre qu'avec tant de peine elle avait rétabli dans sa vie.

Elle se réjouit à l'idée que son mari, qui était parti à la chasse depuis deux jours, ne fût pas encore rentré. Dans l'après-midi, elle erra dans le campement comme une âme en peine, avec le secret espoir d'apercevoir Tawba, mais il ne vint pas. La pensée

qu'elle l'avait blessé et qu'elle ne le reverrait plus la taraudait, l'emplissait de désespoir.

Le matin du second jour, la colère et le dépit s'ajoutèrent à l'angoisse.

« Tout compte fait, j'ai eu raison de lui parler de la sorte, se dit-elle. S'il avait vraiment tenu à moi, comme il le prétendait, il n'aurait pas pris mes propos au sérieux : un instinct secret l'aurait averti que j'exagérais. Il n'aurait pas dû se laisser rebuter par mes paroles : un homme sincèrement épris accepte tout de la femme qu'il aime. Il s'est raconté des histoires à lui-même. A présent il se sera convaincu que j'avais raison, et il s'en ira conter le même genre de sornettes à la première belle qui passera à sa portée. Chasse le naturel, il revint au galop... »

Elle se souvenait du rire qu'avait eu Djamîla, une voisine, en lui narrant les succès féminins de Tawba.

— Ah ce Tawba ! s'était-elle exclamée d'un air moqueur. C'est un charmeur, méfie-toi ! Que de cœurs et de ménages brisés n'a-t-il pas laissés derrière lui ! Les femmes en sont folles !

Mais il avait demandé sa main ! Et alors ? Comme si le mariage était une preuve d'amour pour ces hommes-là ! Ils multipliaient leurs épouses sans les aimer. Elle s'occupa l'esprit à compter les femmes légitimes des différents califes. Le premier, Abû Bakr, en avait eu quatre. Le deuxième, Omar Ibn al-Khattâb, en avait eu huit et en avait répudié quatre, le troisième, Othmân Ibn Affân, huit aussi, parmi lesquelles, les deux filles du Prophète, Ruqayya et Umm Kulthûm dont il était veuf. Le quatrième, Ali Ibn Abî Tâlib, s'était marié huit fois, après son veuvage d'avec Fâtima, la dernière fille du Prophète. Quant à son fils, al-Hasan, surnommé al-Mitlâq, « le divorceur », on lui prêtait une soixantaine d'épouses.

Laylâ voulait se persuader qu'une passion véritable et partagée n'existait pas. Ce Tawba ne se distinguait pas des autres hommes. Pourquoi s'en serait-il distingué ? Par sa beauté ? Les hommes beaux ne manquaient pas. Il n'y avait qu'à bien ouvrir les yeux : l'un avait fort belle allure, l'autre, une très belle chevelure, celui-là respirait la force et la santé. Et puis après ?

Tous ces « plus » s'annulaient. Elle se souvint de ses anciens soupirants : certains d'entre eux étaient même plus beaux que Tawba, mais leur beauté ne l'émouvait pas. Elle revit les yeux tendres de Tawba. Cette réminiscence lui fit mal. Elle se gourmanda : c'étaient ses longs cils qui lui donnaient l'air tendre. Il aurait eu le même regard en le posant sur un palmier. Mais une voix au fond d'elle-même lui cria qu'elle était injuste. Le regard de Tawba devenait très dur, lorsqu'il le dirigeait vers un importun.

Le troisième jour, elle se réveilla désespérée.

« Je l'ai perdu à jamais. Je ne le reverrai plus. Ô Tawba, qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Quelle folie m'a saisie ? Peut-être étais-tu sincère ? peut-être que je comptais vraiment pour toi. Peut-être est-ce vrai que le grand amour existe et que, si les passions insipides sont légions, la véritable est rare, si rare même qu'on ne croit pas à son existence quand il arrive enfin. »

Elle n'avait plus envie de se nourrir.

Elle s'en retourna vers le bois où ils s'étaient vus lors de leur dernière rencontre. Elle se dirigea vers l'arbre contre lequel il s'était adossé naguère et en caressa le tronc comme pour y retrouver l'empreinte de son corps.

« Tawba, pardon, dit-elle tout bas, pardon ! »

Elle serrait le tronc de ses bras et ne put retenir ses larmes.

« Si tu m'aimes, reviens. Ne te soucie pas de mes propos, de ma mauvaise humeur. Contente-toi de lire dans mon cœur qui est si plein de toi. »

Elle se laissa glisser sur le sol et cacha sa tête dans sa robe.

« Je l'attendrai jusqu'à la tombée de la nuit. S'il m'aime aussi fort qu'il le prétend, il entendra ma prière, sinon... »

Elle essuya ses larmes. S'il venait à passer, il ne devait pas lui voir des yeux rougis.

L'air était doux et parfumé. Elle s'assoupit, car elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Le galop d'un cheval qui se rapprochait, la tira de son engourdissement. Mais le cheval qu'elle apercevait à présent n'était pas l'étalon blanc de Tawba. Celui-là était gris. Le cava-

lier passa au galop devant elle et elle n'eut pas le temps de distinguer son visage.

Elle entendit le galop décroître, et son cœur se serra. La désillusion était cruelle. Il ne reviendra plus. Le silence était à présent revenu. Elle avait du mal à respirer, tout à coup, comme si quelque chose d'inconnu bloquait son souffle.

Soudain, un crépitement d'herbes sèches se fit entendre dans son dos. Elle tourna la tête et se releva brusquement. Tawba était à quelques mètres d'elle et la fixait.

Il prit un air narquois et lui dit d'un ton cérémonieux :

— Me permettez-vous, Madame, de vous souhaiter une bonne journée ? Ou bien serez-vous très fâchée de mon salut ?

Elle se mit à rire, et Tawba changea d'expression. Il sentit, cette fois, qu'il avait gagné la partie contre cette autre Laylâ, celle qu'il détestait. Il retrouvait enfin la jeune femme qui l'avait séduit.

— Et ton coursier ? C'était donc toi qui montais ce cheval gris ?

— Le blanc est trop voyant, n'est-ce pas ? Pour vous plaire, Madame, je me résigne à monter un bourrin.

Ils éclatèrent de rire en même moment. Il lui prit la main. Elle ne la retira pas.

La joie dansait dans leurs yeux.

35

Premiers mensonges

Quand Laylâ quitta Tawba pour regagner le campement, la nuit était presque déjà tombée. Elle fut saisie en apercevant la monture de son mari, non loin de la tente. Il était donc rentré de la chasse.

Elle souleva la portière et, en voyant son regard attentif posé sur elle, elle fut envahie par un trouble inconnu. Elle se sentait, pour la première fois, vaguement coupable en face de lui. La pensée qu'elle venait juste de quitter Tawba lui empourpra les joues. Pour dissimuler sa gêne et échapper au regard inquisiteur de son époux, elle accourut vers lui en simulant une heureuse surprise et elle déposa un baiser rapide sur sa joue.

— Tu es enfin rentré, remarqua-t-elle en souriant.

Sa mine avenante surprit Sawwâr agréablement. Il constata que les yeux de Laylâ étaient beaucoup plus brillants qu'à l'ordinaire, mais il mit cet éclat sur le compte de la joie causée par son retour.

— Je ne me doutais pas que tu serais si heureuse de me voir, s'étonna-t-il.

— Eh bien, tu avais tort!

Elle lui adressa de nouveau un sourire aimable. Le bonheur qu'elle avait ressenti près de Tawba lui donnait l'envie de se montrer généreuse envers les étrangers, Sawwâr compris.

Elle disposa aussitôt devant lui du lait, des dattes et une assiette de gâteaux.

Sawwâr la regardait faire. Se pouvait-il que le cœur de Laylâ s'ouvrît enfin à lui? Bien qu'elle n'en eût jamais soufflé mot et qu'il n'eût pas abordé franchement le sujet avec elle, il avait l'obscur pressentiment qu'elle n'avait pas consenti à ce mariage

de son plein gré. En effet, il s'était trouvé au sein de sa propre famille des voix charitables qui lui avaient confié sous le sceau du secret que Laylâ aurait accepté sans déplaisir de se marier avec un poète des Khafâdja, mais que son père avait mis le holà à ce désir. Et, quand il voyait parfois les yeux de Laylâ tout embués de tristesse ou encore son regard absent comme si son esprit avait fui vers quelque contrée dont l'accès lui était interdit, il se prenait à penser qu'il y avait quelque chose de vrai dans les renseignements de ces gens qui se disaient bien informés.

Il se sentit la force de faire allusion à ce qu'il avait tu dès le début de leur union. Laylâ s'étant assise en face de lui, il rassembla son courage et lança :

— Je suis content de te voir gaie.

Elle lui sourit sans proférer une parole.

— J'ai décidé de te parler franchement, mon orgueil dût-il en souffrir.

Le cœur de Laylâ se serra. Quelqu'un les avait-il vus, elle et Tawba ? Quelqu'un en avait-il averti son mari ? Déjà ? Si vite ?

Sawwâr cherchait ses mots. Il ne savait pas, visiblement, par quel bout commencer. L'envie lui vint de renoncer, mais il jugea que sa lâcheté avait assez duré.

Il articula avec peine :

— C'est au sujet de...

Il s'arrêta. Devait-il débuter de cette manière ? N'allait-il pas par des phrases maladroites altérer ce climat de confiance qu'il souhaitait tant instaurer entre eux deux ?

Laylâ le fixa avec intensité. Elle paraissait suspendue à ses lèvres.

Il sauta le pas.

— C'est au sujet de Tawba Ibn al-Humayyir, lâcha-t-il rapidement.

Laylâ crut défaillir. Il savait ! Il savait déjà ! Le souffle lui manqua. La pâleur envahit son visage, mais son mari ne remarqua pas son trouble. Il continua, imperturbable :

— Des gens m'ont dit que cet homme avait demandé ta

main et que tu étais prête à l'épouser, si ton père ne s'y était pas opposé. N'est-ce pas là la vérité ?

Sawwâr avait posé sur elle un regard interrogateur.

— On m'a même précisé que ton père t'a contrainte à ce mariage, mais toi, tu n'as jamais évoqué cette question, et aujourd'hui... aujourd'hui...

Elle était sur des charbons ardents. Elle se retenait pour ne pas le presser de terminer sa phrase plutôt que de la laisser dans ce doute affreux. Que savait-il au juste ? L'envie de crier la prenait, mais elle maîtrisait ses nerfs. Il fallait à tout prix que son visage restât de marbre.

— Aujourd'hui, je veux savoir.

— Savoir quoi, au juste ? questionna-t-elle d'une voix posée en affectant la plus grande sérénité.

— Est-ce que notre mariage t'a été imposé ?

C'est à tort qu'elle avait imaginé le pire : personne ne l'avait instruit de son entretien avec Tawba. Néanmoins, il était plus prudent qu'elle endormît entièrement ses soupçons.

— Bien sûr que non ! s'exclama-t-elle avec force.

— Non, quoi ?

Elle contenait une irritation grandissante. Qu'est-ce qui lui prenait tout à coup de fouiller ainsi dans son passé et de se livrer à une inquisition déplacée ? L'image de Tawba dansa devant ses yeux et elle y puisa la force de garder un calme olympien.

— Non, ce mariage ne m'a pas été imposé.

Elle vit la joie inonder soudain le visage de Sawwâr.

— Tu me le jures ?

Seigneur ! elle n'allait quand même pas jurer une chose pareille pour le rassurer. Sawwâr devenait de plus en plus idiot. Elle opta pour la contre-attaque.

— Voilà bien ce qui me glace en toi : ton éternelle méfiance.

Il laissa éclater sa surprise.

— Ma méfiance ?

— Oui, ta méfiance ! J'étais tout heureuse de ton retour et voilà que tu te mets à me poser des tas de questions sans rime,

ni raison. Je me demande d'ailleurs qui a bien pu te fourrer de telles idées dans la tête. De plus, tu doutes de moi quand je te réponds en toute franchise. C'est vraiment insultant pour moi.

La rapidité de l'attaque déconcerta Sawwâr.

— Excuse-moi, je n'avais pas du tout l'intention de te blesser, bien au contraire. C'est que, vois-tu, j'ai l'impression que tu es si lointaine parfois. C'est cela, si lointaine.

Il avait répété cette dernière phrase comme s'il s'adressait à lui-même.

— Tu aurais dû comprendre, dit Laylâ en adoptant une voix plus douce, que je pensais à ma famille, à mon clan, à mes amies, à la région où je suis née. Il est naturel qu'une certaine nostalgie m'envahisse à l'évocation de ces souvenirs. Toute femme entrant dans un clan différent du sien et abandonnant la terre où elle est née éprouve ce genre de sentiment.

— Bien sûr, fit Sawwâr soulagé, tu as raison. Je n'avais pas songé à tout cela. Pardonne-moi, mais je me demande...

Allons bon ! voilà qu'il recommence. Mais quand se taira-t-il donc, pensa Laylâ avec humeur ; cependant, elle lui adressa un sourire candide.

— Oui ?

— Parfois je m'interroge sur les raisons qui t'ont poussée à te marier avec moi et pas avec un autre. Des hommes plus beaux, plus riches que moi ont demandé ta main et tu les a refusés. Pourquoi m'as-tu distingué, moi ? Qu'as-tu trouvé en moi de plus séduisant que chez un autre ?

Tout à coup, Laylâ eut envie de rire. Sans doute, la tension nerveuse accumulée au cours de cet interrogatoire, les différentes émotions qui, tout au long de la journée, s'étaient succédées sans interruption, entraient pour une bonne part dans cet accès intempestif d'hilarité que Laylâ avait grand mal à dominer. Elle se leva d'un bond, tourna le dos à Sawwâr et fit semblant d'arranger les coussins, tout en se mordant les lèvres pour ne pas rire.

— C'est le Destin, dit-elle d'un ton tranquille. Tu ne crois pas à la toute-puissance du Destin ?

L'image de Tawba flotta devant ses yeux, et toute envie de rire la quitta.

— Si ! Si ! J'y crois, acquiesça son mari, d'un air convaincu.

— Quand il est écrit quelque part que deux êtres sont liés l'un à l'autre, aucune force au monde ne peut les séparer, observa Laylâ d'une voix devenue grave.

— C'est vrai, reconnut Sawwâr en détaillant sa femme.

Comme elle était belle dans cette robe mauve ! Tout son être irradiait subitement. Une grande douceur se lisait sur son visage alors qu'elle prononçait ces mots.

36

Ni avec toi, ni sans toi

Depuis ses retrouvailles avec Tawba, Laylâ se sentait glisser sur une pente dangereuse.

Après leur dernière entrevue, dans le petit bois, au cours de laquelle ils s'étaient réconciliés, il lui avait fixé un autre rendez-vous, et sur le moment, encore sous le charme de sa présence, elle avait acquiescé ; toute à la joie de le retrouver et de savoir que son amour pour elle n'avait pas perdu de sa force, elle n'avait pas eu le courage de le repousser.

Loin de lui, elle se reprochait maintenant son manque de fermeté. Elle constatait avec terreur que Tawba annihilait tous les efforts qu'elle faisait pour l'éloigner d'elle. En face de lui, elle, la femme si forte, si décidée, devenait un être de peu de volonté, tant l'emprise qu'il exerçait sur elle était grande.

Son salut à elle ne résidait-il pas précisément dans la fuite ? Ne valait-il pas mieux le quitter à jamais en celant tout au fond du cœur ce sentiment puissant, et en puisant aussi un certain réconfort dans le souvenir de cet amour qui n'avait point failli ? Certes, ils souffriraient, chacun de leur côté ; ils souffriraient d'un ciel toujours gris, d'un ciel sans poésie, de jours abominablement monotones où ils satisferaient à leurs obligations respectives sans que celles-ci fassent naître dans leur âme de frémissements comparables à ceux de leur amour. Mais n'était-ce pas là la voie du salut et de la raison ? Qu'avaient-ils à faire tous deux d'une passion qui encombrait leur vie apparemment toute tracée, d'une passion à laquelle ils ne seraient plus en mesure de résister s'ils avaient le malheur de s'y abandonner, ne fût-ce que dans les premiers moments ? Car, après, il serait trop tard, ils auraient perdu la volonté de ne plus se revoir et chacun

d'eux étoufferait dans la grisaille quotidienne sans les bouffées d'oxygène apportées par la présence de l'autre.

Danger d'accoutumance à un amour-refuge vers lequel on accourt, quand on n'est que trop blessé par les avanies de la vie, un amour-consolation faisant barrage contre les brimades d'autrui, un amour prodiguant force et confiance pour mieux guerroyer contre la désespérance. Mais le prix à payer pour une telle passion n'était-il pas précisément l'enfer de la séparation ? Cet état de manque ne déboucherait-il pas inéluctablement sur la souffrance, l'irritation, voire un certain mal-être ? Ne valait-il pas mieux opter pour le renoncement et la résignation, c'est-à-dire pour un havre de paix désespéré ?

Toute la journée qui précéda celle du nouveau rendez-vous, Laylâ se dit qu'elle ne reverrait plus Tawba, qu'elle prenait le parti de fuir sans lui fournir d'explication. De quelque côté qu'elle tournât ce problème dans sa tête, il lui paraissait sans issue. Le véritable drame était qu'elle ne pouvait vivre ni avec Tawba, ni sans Tawba. Laquelle choisir de ces deux souffrances aussi néfastes l'une que l'autre ?

La nuit, étendue à côté de Sawwâr qui exhalait le souffle paisible d'un dormeur sans souci, elle ne cessait de remuer sur sa couche. Par moments, le souffle lui manquait. Elle avait beau prendre de profondes inspirations, il lui semblait qu'une lourde pierre était posée sur sa poitrine et qu'elle coinçait sa respiration.

Elle se releva et couvrit ses épaules d'un châle. Elle gagna l'entrée de la tente. Au-dehors, le ciel était très sombre.

Le fragment d'un poème, que Tawba avait naguère composé pour elle, lui traversa l'esprit :

Loin de Laylâ
Tu es miné par la maladie,
Près d'elle, tu renais à la vie
Telle cette vie apportée par la pluie
Dont tu implores le secours.

Laylâ découvrit alors dans le ciel une étoile qui brillait. Cette étoile isolée, perdue au sein de la noire immensité, n'était-elle pas celle de leur destin commun ? Ne clignait-elle pas de toute sa lumière vers Laylâ pour lui dire :

« Cours vers Tawba. Ne refuse pas la vie qui s'offre enfin à toi, la vie certes, avec ses peines et ses joies, mais la vie quand même, et non cette lente asphyxie de l'âme, ce suicide quotidien ».

Cette étoile brillait comme les yeux de Tawba, lorsqu'il les posait sur elle.

La vie l'appelait, et cette étoile lui suggérait de ne pas la laisser échapper. Ne lui criait-elle pas de tout son éclat :

« Tawba t'aime ! C'est la seule vérité, ici-bas ».

37

Le mirage

Tawba pouvait se dire avec quelque fierté qu'il avait reconquis Laylâ et qu'il était venu à bout de ses réticences. Mais l'avait-il vraiment perdue un temps ? Mais aussi, l'avait-il possédée seulement ? La pensée qu'il devait fournir une réponse négative à cette dernière question le faisait souffrir. Il avait retrouvé Laylâ : elle ne cherchait plus à l'éviter et acceptait ses rendez-vous sans difficulté. Il suivait son clan lorsqu'arrivait l'époque des transhumances et que l'absence de l'aimée s'avérait trop longue. Mais sans qu'il en eût suffisamment conscience pour le formuler clairement, il demeurait tout au fond de lui comme une sensation d'insatisfaction. Même la possession physique ne l'aurait pas fait disparaître, car c'était sur l'âme de Laylâ qu'il entendait régner : il souhaitait obscurément qu'elle abandonnât tout pour lui et qu'elle oubliât toutes ses obligations, mais Laylâ restait trop indépendante et trop maîtresse d'elle-même. Certes, elle montrait de l'attachement pour lui, mais elle paraissait aussi se résigner facilement à mener sa propre vie loin de lui, sans par ailleurs s'en plaindre, de sorte que, dans les crises de doute et de jalousie qui l'assaillaient parfois, il se demandait si elle tenait véritablement à lui. Pourquoi ne rompait-elle pas toute attache pour partir avec lui ? Avait-il donc si peu d'emprise sur elle ? Elle était tel un mirage : lorsqu'elle était près de lui, il croyait la tenir, puis elle s'éloignait, et il se retrouvait les mains vides. Et lui avait besoin d'elle pour lui confier ses déceptions, ses espoirs et ses rêves. Près d'elle, il se sentait tellement plus fort, car elle savait chasser sa morosité et ranimer son courage défaillant. Elle l'inspirait, le stimulait dans sa création, et l'intelligence qu'il découvrait en elle agissait

sur lui tel un aphrodisiaque. Pour elle, il avait envie de devenir plus glorieux et plus grand.

Il avait la gloire, l'amour. Il était envié, jalousé : il possédait ce que bien des gens nomment le bonheur et il se sentait quelquefois envahi par la tristesse. Mais qui a jamais dit que le bonheur était gai ?

38

Le sceau du poète

Laylâ tournait entre ses doigts la bague-cachet de Tawba.

Un jour où elle tenait sa main dans la sienne, elle avait regardé attentivement cette bague en argent ornée d'une cornaline sur laquelle était gravé le nom du poète, accompagné des mots : « Son serviteur », ce qui signifiait le serviteur de Dieu. Tawba, qui la portait au petit doigt de sa main gauche, l'en avait ôtée et lui avait dit en la glissant à son annulaire :

— C'est mon père qui me l'a offerte dans ma jeunesse. C'est la seule bague-cachet que j'aie jamais eue, je te la donne, car tu es la personne qui occupe dans mon cœur la place la plus importante.

Ce cadeau l'avait émue au-delà de ce qu'elle en avait laissé paraître, car elle connaissait l'attachement du poète à cette bague qui était pour lui un souvenir de son père.

— Si elle est en argent, avait-il poursuivi, c'est parce que le Prophète avait horreur que les hommes portent des bagues en or. On dit qu'un jour, ayant rencontré un homme qui en portait une, il lui jeta un terrible regard et se détourna de lui.

— Mais aux femmes, il est permis d'en porter, avait-elle répliqué, Aïsha ne s'en est pas privée.

— C'est vrai, mais pour les bagues-cachets, il est recommandé d'utiliser l'argent, car le Prophète a désaprouvé l'emploi d'autres métaux : Il disait par exemple qu'une bague de cuivre sentait l'idolâtrie, et qu'une bague de fer était l'emblême d'âmes condamnées au feu éternel. Voilà pourquoi cette bague n'est qu'en argent.

Puis Tawba s'était mis à rire en la regardant.

— Dis-moi ce qui excite ton rire.

Ses yeux avaient pris cet air tendre et malicieux à la fois qui était, chez lui, signe de bonne humeur. Devant son insistance, il avait ri de plus belle, mais il avait hésité à lui confier les raisons de sa gaieté ; enfin elle l'avait tant pressé de le faire qu'il avait fini par s'exécuter.

— J'ai pensé que j'aurais volontiers étendu un peu d'encre sur ce cachet, que j'aurais ensuite appliqué sur ton poignet pour que les gens, en voyant mon sceau sur ta peau, sachent que tu n'appartiens qu'à moi.

— Quelle idée saugrenue ! s'était-elle exclamée, vaguement inquiète à la pensée soudaine que Tawba fît preuve d'indiscrétion et révélât leurs relations à ses compagnons.

— Mais combien séduisante ! avait-il soupiré.

Sawwâr avait soulevé sans bruit la portière de la tente. Elle sursauta et referma ses doigts sur la bague.

— Eh bien ! lança-t-il d'un ton rogue, voilà qu'à présent je te fais peur ! Le dîner n'est pas prêt ?

— Si ! Je n'ai qu'à chercher de l'eau.

Elle saisit une cruche et sortit précipitamment. Arrivée au puits, elle jeta un coup d'œil circulaire pour voir si elle n'était pas observée, puis elle attacha la bague à un lien qu'elle glissa dans son corsage.

Le métal froid de la bague absorba vite la chaleur de son cœur.

39

Jalousie

Laylâ s'était étendue sur les coussins. Elle rêvait tout éveillée. Elle n'avait pas passé une bonne nuit et se remémorait son songe de la veille. Elle s'y débattait contre des forces inconnues qui la retenaient. Des gens aux visages imprécis lui avaient passé sur les cheveux un onguent poisseux destiné à les lui faire tomber. Alors, elle courait chercher de l'eau pour les laver et chaque fois qu'elle était sur le point d'atteindre son but, elle se heurtait à des gens qui lui dérobaient l'eau en ricanant. Tawba l'appelait, elle voulait le rejoindre, mais elle ne pouvait le faire sans avoir trouvé auparavant l'eau qui lui permette de faire disparaître cet affreux onguent. Enfin, au terme de cette quête désespérée, elle parvenait à s'emparer d'une jarre et à en déverser le contenu sur sa tête. Elle courait vers Tawba qui l'attendait et elle lui disait qu'elle ne pouvait rester près lui. Tawba lui conseillait de ne pas s'affoler et il l'assurait qu'il saurait l'attendre le temps nécessaire. Cette affirmation l'emplissait de joie. Elle lui promettait de revenir après avoir ramassé ses affaires qu'elle avait laissées chez ces gens. Et voilà que ces derniers la happaient de nouveau, s'opposaient à son départ et employaient à son égard mille stratagèmes pour la retenir. Elle leur échappait enfin et accourait vers Tawba qui, fidèle à sa promesse, l'avait attendue avec une patience infinie.

Son rêve s'arrêtait là. Il avait laissé dans le cœur de Laylâ un mélange de ravissement et d'effroi. Un bonheur l'étreignait à la certitude de l'indéfectible soutien de Tawba, de son amour solide, sincère, qui faisait naître en elle une force décuplée, prête à briser toutes les entraves. Au seul souvenir de Tawba, tout son corps fondait de tendresse, tout son cœur se dilatait

comme envahi par un souffle divin. La pensée d'être aimée lui procurait une joie d'une qualité si rare que rien d'autre n'aurait pu lui en procurer de semblable.

Sawwâr fit soudain irruption dans la pièce et la tira brutalement de cette volupté dans laquelle sa rêverie l'avait plongée.

Son mari avait une lueur mauvaise dans les yeux.

— Qu'est-ce que j'apprends ? hurla-t-il.

Laylâ se redressa de tout son long. Une inquiétude vague lui transperça le cœur.

— Que se passe-t-il ?

— C'est à toi que je le demande, dit Sawwâr en se campant devant elle, les poings sur les hanches.

La surprise se peignit sur les traits de Laylâ.

— Moi ?

— Oui, toi !

Son mari se dandinait à présent d'une jambe sur l'autre. Laylâ lui trouvait l'air ridicule. En d'autres circonstances, il aurait excité son rire si elle n'avait pressenti que quelque chose de désagréable allait échoir sur sa tête.

Elle prit le parti d'afficher un calme olympien.

— Je ne vois pas où tu veux en venir.

— Vraiment, tu ne vois pas ?

Sawwâr hoquetait à présent de fureur. Il s'avança vers elle.

— Je ne te croyais pas capable de mentir si bien.

— Je mens, parce que je dis ne rien comprendre à tes propos ?

— Ah vraiment ? tu ne comprends rien ?

Il s'approchait d'un air menaçant.

— Mais oui ! J'étais en train de dormir. Tu entres, l'air furibond et tu emploies un langage dont le sens est connu de toi seul.

Les yeux de Sawwâr lançaient des éclairs. Son visage se congestionnait.

— Et de plus, tu te moques de moi !

— Mais non, je t'assure. Explique-moi.

— Tu veux que je t'explique ?

Il était à présent tout près d'elle. Il la secoua par les épaules, tout en répétant la même phrase.

— Mais je ne sais rien. Lâche-moi, tu me fais mal.

— Non, je ne te lâcherai pas et je ne veux pas que tu me prennes pour un imbécile. Tu entends ? Dis, tu entends ?

Il la secoua de plus en plus fort.

— Lâche-moi ! J'ai mal. Lâche-moi !

— Je ne te lâcherai pas tant que tu n'auras pas parlé.

— Mais je n'ai rien à te dire. Lâche-moi, tu es devenu fou.

— Ah, je suis fou, maintenant ! Je suis fou ! Quel aplomb tu as, mais tu vas parler de gré ou de force. Tu vas parler.

— Explique-moi...

Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Elle venait de recevoir une gifle retentissante. La joue lui cuisait. Elle ferma les yeux sous le choc.

— Alors, tu ne dis toujours rien ?

Une seconde gifle atterrit sur l'autre joue. Il lui sembla que la terre vacillait autour d'elle. Un immense dégoût l'envahit. Elle se cantonna dans un mutisme absolu.

Les gifles paraissaient avoir apaisé quelque peu la colère de Sawwâr.

— Soit ! Je vais t'aider à te souvenir. Que faisais-tu hier ?

Elle ne lui répondit pas. Elle se passait la main sur les joues. Elle retenait ses larmes de toutes ses forces. Elle ne voulait surtout pas pleurer devant cet étranger qui se prétendait son mari.

— J'attends ta réponse. Que faisais-tu hier ?

Elle évitait de le regarder. Elle avait peur de lui montrer le mépris qui sourdait dans son cœur. Que faisait-elle donc aux côtés de cet homme dont elle pouvait de moins en moins supporter la présence ? Sa place n'était plus ici. Sa place était partout, sauf ici.

— Hier, tu étais avec un homme.

— Moi ?

Elle posa sui lui un regard qui se voulait étonné.

— Arrête, Laylâ. Je sais.. Je sais tout ! Inutile de mentir.

Elle réfléchit rapidement. Que pouvait-il savoir ? Les avait-il

vus la veille ? Non, ce ne devait pas être lui, car il n'aurait pu contenir pareille colère toute la nuit. Quelqu'un avait dû plutôt lui raconter quelque chose. Mais quoi ?

— N'as-tu pas parlé à un homme, hier ?

— Mais il m'arrive de parler à des hommes du campement.

— Ceux-là ne comptent pas. Je parle de l'étranger.

— L'étranger ?

— Tu désires une autre gifle ?

Elle fit semblant de chercher, puis se frappa le front.

— Ah oui, je me rappelle à présent. En effet, un étranger m'a demandé son chemin. Il s'était trompé de route.

— Tu lui as parlé longuement.

— Il m'a demandé plusieurs renseignements sur les divers chemins à prendre. Je n'ai pas pensé faire mal en répondant obligeamment à un voyageur égaré.

— Menteuse ! aboya Sawwâr, menteuse ! Cet homme, tu le connaissais.

Devait-elle nier ? Se taire ? Elle opta pour le silence.

— Tu veux que je te donne son nom ?

Sawwâr lui serrait le poignet très fort.

— C'est Tawba Ibn al-Humayyir.

On les avait vus et on avait reconnu Tawba. Qui donc les avait vus ? Les avait-on vus en passant ou bien les avait-on épiés longtemps ?

Elle resta silencieuse.

— Tu ne sais pas quoi répondre ? Ce Tawba n'est pas un étranger pour toi. Tu aimais bien le voir autrefois, à ce qu'il paraît.

Laylâ résolut de contre-attaquer.

— C'est exact. Il a demandé ma main à mon père. Et après ? En quoi suis-je responsable ? Il a fait sa demande comme d'autres avant lui, mais c'est avec toi que je me suis mariée.

— Mais tu continues à le voir.

— Mais non ! La colère t'égare.

— Comment, mais non ? On l'a reconnu. C'est bien avec lui que tu conversais hier.

Laylâ sentit qu'il n'était pas de bonne guerre de s'obstiner à nier.

— Oui, c'était avec lui. C'est la première fois que je le vois depuis notre mariage.

— Que t'a-t-il dit ?

— Rien, sinon qu'il m'a demandé simplement son chemin. Il s'était égaré.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que c'était lui ?

— Je n'y ai pas pensé.

— C'est parce que tu avais mauvaise conscience ?

— Mauvaise conscience ? Moi ?

Elle lui fit face et ajouta en le regardant bien droit dans les yeux.

— Moi qui suis la loyauté même ! Je n'ai pas à rougir de moi.

Elle se sentait blessée dans son amour-propre. Un espoir l'effleura soudain. Elle le traduisit aussitôt.

— Ecoute ! Répudie-moi si tu doutes de moi, si tu as cessé d'avoir confiance en moi.

Avec cette espèce d'omniscience que confère la jalousie aux époux mal aimés, Sawwâr s'écria :

— Tu veux ta liberté pour te marier avec un autre, avec ce Tawba, par exemple ?

Sa riposte décontenança Laylâ, mais elle décida de n'en rien laisser paraître.

— Je suis fatiguée de cette scène. C'est la première fois que tu lèves la main sur moi. Je te dis et te répète : si tu n'as pas confiance en moi, divorce-moi et ne m'inflige pas de mauvais traitements. Je m'inclinerai devant ta volonté sans protester.

— Cela te serait égal que nous nous séparions ?

— Mon père, mon frère, ne m'ont jamais frappée. Jamais personne ne m'a traitée de la sorte. Si tu ne me fais pas confiance, répudie-moi. Il y a une solution à tout.

Sawwâr hocha la tête avec force.

— Je ne divorcerai pas.

Il coula vers elle un regard soupçonneux.

— D'ailleurs, je suis étonné que tu aies, la première, évoqué cette solution avec autant de facilité. Une autre à ta place aurait eu peur de le faire.

— J'ai le sens de ma propre dignité. Je n'ai jamais rien fait qui puisse porter atteinte à ton honneur. Je suis prête à le jurer. Si tu prends ombrage de ce que cet homme m'a adressé la parole, je n'y peux rien. Si tu dois me battre pour chaque voyageur égaré qui me demande son chemin, alors je te dis : rends-moi ma liberté, car je ne puis accepter pareil traitement.

Sawwâr changea de ton. La fureur avait disparu de ses traits.

— Ce n'était pas un simple voyageur. C'était Tawba.

Laylâ haussa les épaules et dit d'un ton où perçait la lassitude :

— Pour moi, c'est la même chose : Tawba ou un autre.

— Je te crois.

Sawwâr avait posé sur son épaule une main qu'il voulait rassurante, mais elle se dégagea. La rancœur à l'égard de son mari était trop forte. Il lui faisait soudain horreur. Elle qui avait jusque-là éprouvé pour lui une certaine estime mêlée de tendresse, ne ressentait plus que du mépris devant sa brutalité.

Sawwâr sentit qu'il avait été trop loin. Qu'avait-il à lui reprocher au juste ? Son cousin Hudhayfa lui avait dit :

— J'ai aperçu ta femme en train de parler à un étranger à cheval. Je crois bien que c'était Tawba.

Sawwâr n'avait pas réagi de prime abord, mais Hudhayfa avait précisé :

— Tu sais : Tawba, le poète des Khafâdja qui la célébrait dans ses vers et que, selon la rumeur, elle fréquentait avant votre mariage.

Le cousin n'avait rien ajouté de plus, mais la jalousie avait mordu le cœur de Sawwâr en entendant ses propos. Il ne comprenait plus clairement la raison de sa violence envers Laylâ. Pourquoi l'avait-il giflée ? Pourquoi avait-il été incapable de contrôler cette force qui le poussait malgré lui ? Peut-être avait-il trouvé en ce geste un exutoire pour l'indifférence profonde que lui montrait Laylâ. Elle la masquait, certes, sous de nombreu-

ses attentions. Mais ces attentions procédaient plus des devoirs incombant à une bonne épouse que de la tendre sollicitude avec laquelle veille une femme sur un époux aimé. En fait, Laylâ lui paraissait absorbée dans une sorte de rêverie intérieure dont il parvenait difficilement à l'extraire. Elle lui parlait sans le voir, lui souriait sans le voir. Il souffrait obscurément de son attitude sans qu'il fût en mesure de déceler les causes véritables de cette souffrance. Il l'observait souvent à la dérobée. Elle était près de lui, sans être avec lui. Il possédait son enveloppe charnelle, mais pas son âme. Cette âme avait émigré vers un autre monde dont il était banni. Quand il l'appelait, elle le regardait parfois de l'air surpris d'une personne qui découvre soudain la présence d'une autre à ses côtés. Peut-être que ces gifles n'étaient que des tentatives pour briser cette citadelle d'indifférence, pour franchir les remparts de cette froideur, pour posséder enfin, fût-ce au prix de la souffrance une partie de cette âme qui lui échappait totalement.

Tout à coup, il avait envie de lui demander pardon, de couvrir ses joues de caresses et de baisers. Il serait volontiers tombé à genoux devant elle pour effacer les traces de ce geste irréfléchi. La colère avait fait place au remords. Une fois de plus, il se jugeait inférieur à elle, à sa beauté, à sa distinction, à sa haute extraction, à son éducation. Elle était une fille de seigneur et possédait un nasab dont elle pouvait se glorifier puisque sa généalogie remontait haut dans le passé et que de plus il n'était entaché d'aucun déshonneur.

Il s'était conduit comme un rustre. Il appela dans un murmure :

— Laylâ !

Le regard de mépris qu'elle lui lança l'anéantit.

Que devait-il dire pour obtenir son pardon et lui faire oublier son geste inconsidéré ?

— Laylâ, je te crois et je regrette de t'avoir fait du mal. Cela ne se reproduira plus, je te le promets.

Elle ne lui répondit pas. Il alla vers elle et voulut caresser sa joue, mais elle détourna la tête. Il tenta de prendre sa

main, mais elle la déroba prestement comme si, au contact de la sienne, elle s'était sentie piquée par un serpent.

— Laylâ, je suis très malheureux. Je veux que tu saches que je tiens très fort à toi.

— Je sais ! dit-elle, comme si ces mots qu'il avait tant de peine à prononcer ne lui faisaient aucun effet.

— Que puis-je faire pour que tu me pardonnes ?

— Laisse-moi. Laisse-moi.

— Tu veux que je sorte ? Que je te laisse seule ?

Il perçut une sorte de soulagement dans sa voix quand elle prononça ces mots :

— Oui, je n'ai envie de parler à personne. Je n'ai besoin que de solitude.

Il franchit le seuil de la tente sans ajouter une parole.

Cette scène avait épuisé nerveusement Laylâ. Ce qu'elle redoutait le plus avait fini par arriver : on l'avait surprise en train de parler à Tawba. Certes, leur attitude était irréprochable, mais il suffisait qu'on les vît ensemble une autre fois pour que les langues se délient, car elle ne pourrait prétendre encore comme aujourd'hui qu'elle renseignait un voyageur égaré. Devrait-elle alors se résigner à ne plus revoir Tawba ? A cette pensée, son cœur se serra. Que lui resterait-il donc dans la vie ? Sinon de supporter la présence d'un conjoint jaloux qu'elle se prenait à détester. Pourquoi le Destin qui avait tissé des liens si forts entre elle et Tawba les condamnait-il à être séparés à vie ?

Car si le poète était toujours prêt à l'épouser, Sawwâr, lui, était bien décidé à ne pas lui rendre sa liberté ; elle demeurait sa prisonnière. Pourquoi le Destin s'était-il amusé à les réunir après les avoir éloignés l'un de l'autre et pourquoi chargeait-il leur cœur de tant de souffrances et de joies ?

40

Un départ

Un jour, une razzia tint Tawba éloigné de chez lui plus longtemps qu'il ne l'avait prévu. Sur le chemin du retour, il se sépara de ses compagnons et fit un détour pour passer près du campement de Laylâ. Il ne le vit pas, et son cœur s'affola. Lors de leur dernière entrevue, Laylâ ne lui avait soufflé mot de ce départ.

Il chercha désespérément quelqu'un qui puisse le renseigner et il ne trouva personne. Le désarroi l'étreignit. Où aller pour la rejoindre ? Quelle route emprunter ?

Il aperçut enfin un vieillard tout voûté, vêtu de guenilles, qui avançait péniblement en s'aidant d'un bâton. Il l'interrogea. Le vieux hocha la tête : oui, il les avaient bien vu s'éloigner. Ils avaient pris la route, là-bas, sur la gauche. Ils auraient dû partir plus tard, mais pour des raisons inconnues, ils avaient précipité leur départ. Ils avaient envisagé de se rendre au lieu-dit « La Source Verte », vraisemblablement pour transhumer les bêtes.

— Depuis combien de temps sont-ils partis ?

— Depuis cinq jours, peut-être !

Tawba pensa un instant se mettre à leur poursuite, puis il se dit qu'il était plus prudent de passer d'abord chez lui pour se munir de vivres et changer de vêtements.

Le plaisir de la razzia victorieuse faisait place au malaise. Laylâ était-elle déjà au courant de ce voyage, lors de leur dernière rencontre ? Pourquoi ne l'avait-elle pas prévenu ? S'était-elle tue volontairement ? Il lui semblait impossible qu'elle n'en ait pas eu vent. Un départ de cette importance se prépare à l'avance et alimente, un temps, les conversations du clan.

Le souffle lui manquait. Se pouvait-il que chaque joie ressentie auprès d'elle se payât, par la suite, de tant de souffrance ? Se pouvait-il que ce sourire plein de bonté et d'innocence dissimulât tant de cruauté et d'ambiguïté ?

Elle le déroutait sans cesse par ses abandons inattendus et par ses dérobades brusques et imprévues. Il s'épuisait à saisir du sable qui lui échappait constamment des doigts. Il en avait assez de ces incertitudes insoutenables. Il ne se satisfaisait plus de ces trop rares moments volés. Il ne supportait plus de se sentir abandonné. Il ne se résignait plus à son absence alors qu'il avait envie d'être près d'elle et qu'il n'entrevoyait plus de bonheur que par elle. Il était las de cette menace perpétuelle que les autres faisaient planer sur eux. Il souffrait tant qu'il souhaitait, par instants, trouver en lui-même la force soit de rompre, soit d'arracher Laylâ à son milieu. L'éloignement le mettait à la torture et il cherchait dans l'écriture quelque baume à ses blessures, à moins qu'il ne partît à bride abattue pour quelque lointaine partie de chasse jusqu'à ce que son corps rompu implorât grâce.

Cette passion courait tel un feu dans ses veines, tel un mal qui l'empoisonnait à son insu, chaque jour un peu plus. Il ne voulait plus être la victime involontaire d'un amour dangereux, mais il hésitait, comme paralysé, entre ces deux extrêmes vers lesquels il penchait successivement : bannir désormais Laylâ de son univers ou l'y emprisonner à jamais en la contraignant à braver autrui. Chaque jour qui passait mûrissait en lui cette certitude : il n'en pouvait plus de ces alternatives de vive extase et de désespérance absolue. Car une voix lui assurait, tout au fond de lui, qu'il était périlleux de continuer à vivre ainsi, et qu'à ce jeu de massacre, il finirait par perdre, un jour, la raison ou la vie.

Il avait galopé longtemps avec une seule idée en tête : atteindre au plus vite « La Source Verte ». Il galopait même la nuit, quand la lune charitable l'aidait de sa clarté. Il se reposait à peine, mangeait peu, dormait mal. D'ailleurs en quoi la nuit le servait-elle puisqu'il la passait dans l'insomnie, en compagnie de ses angoisses ?

Le soleil dardait déjà ses premiers rayons, quand, du haut d'une colline Tawba crut reconnaître le campement. Des gens s'affairaient auprès des bêtes. En s'approchant plus près de la source, il aperçut une petite fille aux cheveux emmêlés, qui, accroupie, jouait avec une toupie.

Il descendit de cheval et lui sourit. Les enfants ne résistaient pas ordinairement à son sourire. La gamine, la bouche entrouverte, lui sourit aussi.

— Dis-moi, je veux parler à ma cousine Laylâ, Laylâ al-Akhyaliyya, la fille d'Abd Allâh Ibn al-Rahhâl. Va la chercher.

L'enfant secoua la tête en silence. Elle paraissait avoir un peu plus de sept ans, neuf peut-être.

Il s'agenouilla près d'elle et prit un ton caressant.

— Sois gentille. Fais-moi plaisir. J'ai fait un long voyage pour la voir. Va la chercher.

Elle secoua la tête de nouveau en signe de dénégation.

— Son père est très malade. Il faut que je lui parle. Va chercher Laylâ.

La petite fille le fixait de ses grands yeux étonnés. Loin de s'irriter, il lui adressa un sourire encore plus enjôleur.

— Ecoute. Comprends-moi bien. C'est une question de vie ou de mort. Il faut que je parle à Laylâ al-Akhyaliyya.

La fillette cédait à son charme et elle prit un air navré pour affirmer :

— Mais il n'y a pas ici de Laylâ al-Akhyaliyya.

— Il n'y en a pas ?

Il la vit sincèrement désolée et sa réponse le décontenança. Il répéta comme pour se convaincre lui-même :

- Tu veux dire que Laylâ Bint Abd Allâh n'est pas au campement avec vous ?

La voix de l'enfant s'affermit.

— Non, si elle était là, j'aurais été la chercher, comme tu me l'as demandé.

Il réfléchit un instant. Etait-elle allée à un autre endroit avec son mari ?

Une idée lui traversa l'esprit, et il saisit le bras de la petite fille.

— Et Sawwâr Ibn Awfâ al-Qushayyir ? Il est ici ?

Elle se détourna à moitié, étendit un bras et pointa un doigt en direction du campement.

— C'est la troisième tente, là-bas.

— Laylâ, l'épouse de Sawwâr, tu la connais ?

L'enfant s'écria en secouant la tête :

— Bien sûr que je la connais. Elle est là.

Sa réponse rasséréna Tawba.

— C'est d'elle que je voulais parler. Va la chercher. Dis-lui que son cousin l'attend ici et qu'elle vienne de suite.

La fillette se hâta, l'air fier et satisfait. Elle était visiblement enchantée de faire plaisir à Tawba.

A peine s'était-elle éloignée de quelques pas qu'il la rappela.

— Surtout ne lui parle que si elle est seule et ne raconte à personne ce que je t'ai dit. C'est un secret.

Elle lui sourit, la mine espiègle, et fit signe qu'elle avait bien compris la leçon. Elle se mit à courir vers le campement.

Il s'assit à l'abri d'un arbre. Il avait soudain l'esprit si détendu à l'idée d'avoir retrouvé Laylâ qu'il s'assoupit.

Un léger bruit le tira de sa somnolence. Il se redressa d'un bond. Laylâ était là, devant lui. Il l'attira à lui sans un mot, noua ses bras autour d'elle et enfouit sa tête dans son cou. Il retrouvait avec bonheur l'odeur de ses cheveux et s'enivrait du parfum de sa peau. Il oublia toutes ses angoisses et ses nuits d'insomnie ; seule, comptait la passion fougueuse et fervente qui le transportait.

Le vent s'était levé. Ils entendaient dans le lointain les chevaux racler le sol de leurs sabots.

Laylâ voulut se dégager de ses bras et murmura :

— Il se fait tard. Je dois partir.

A ces mots, la rancœur reflua au cœur de Tawba pour s'enchevêtrer à son désir. Il ne put retenir les questions qui torturaient son esprit.

— La dernière fois où nous nous sommes vus, tu savais, n'est-ce pas, que vous alliez voyager ?

Elle ne répondit pas à sa question.

Exaspéré contre lui-même, il n'arrivait pas à taire sa peur et sa souffrance. Il poursuivit avec de l'âpreté dans la voix.

— Tu le savais, et tu ne m'en as pas averti. Comment pouvais-je faire pour te retrouver ? Réponds-moi !

Elle prit sa voix la plus douce.

— Mais tu m'as retrouvée. De toute manière, il était prévu que nous reviendrions au bout d'un mois.

Ses paroles confirmèrent les soupçons de Tawba. C'était donc sciemment qu'elle avait tu son départ. Comment pouvait-elle accepter avec autant de facilité de rester tant de temps sans le voir ?

Il demeura une minute silencieux, puis il explosa.

— Tu ne m'aimes pas. Tu affirmes le contraire, mais au fond ton amour n'est pas sincère.

— Tu as tort, fit-elle à voix basse, tu le sais bien.

Il sembla à Tawba que son ton manquait de conviction. Il avait l'impression qu'elle se lassait de lui, même si elle répondait à ses caresses avec passion.

— Si tu m'avais autant aimé que tu le laisses supposer, tu m'aurais averti de ce voyage, tu m'aurais indiqué le lieu où te retrouver, mais tu ne m'as rien dit.

Sa véhémence la surprit. Elle s'enferma dans un silence prudent.

— Peut-être que je te plais, mais tu ne m'aimes pas vraiment, répéta-t-il, comme s'il puisait dans cette constatation une sorte de délectation morose.

Une espèce de paresse étreignit Laylâ à l'idée de devoir lui expliquer ce qui se passait en elle. Elle préféra renoncer et s'absorba dans ses pensées. Elle en avait assez de la jalousie de Sawwâr, de ses soupçons, de sa surveillance attentive et inquiète. Elle était fatiguée d'endurer les récriminations d'un mari, qui lui refusait sa liberté, et les reproches injustifiés de l'homme qu'elle aimait. Elle n'était pas faite pour être déchirée entre deux êtres aussi exigeants l'un que l'autre alors qu'elle n'aspirait qu'à mener une vie tranquille. Il lui fallait soutenir sur deux fronts une lutte qu'elle n'avait pas cherchée, un combat sans merci d'où elle-même sortirait perdante de quelque côté qu'elle se tournât.

Elle se débattait dans des états d'âme contradictoires. La violence de l'amour que lui portait Tawba l'inquiétait, mais, en même temps, il l'attachait plus sûrement à lui que s'il l'avait aimée avec tiédeur. Sans doute se serait-elle détachée de lui à la longue s'il lui avait marqué de la dureté, de la froideur, voire de l'indifférence, mais c'était précisément le fait qu'il ait tant besoin d'elle et qu'il le lui montrât qui la liait aussi profondément à lui. Et Tawba le sentait obscurément : il n'éprouvait pas de scrupule à se servir de ce moyen pour mieux assurer son emprise sur elle.

Elle leva les yeux. Il posait sur elle un regard plein de tristesse. Une bouffée de tendresse l'envahit et elle lui caressa les cheveux avec douceur tandis qu'elle implorait à voix basse :

— Je t'en prie, ne gâchons pas ces moments. Cessons de nous déchirer sans raison.

Il saisit soudain sa main et en embrassa chaque doigt avec ferveur.

— J'ai eu si peur, soupira-t-il, je croyais t'avoir perdue. Promets-moi que cela ne se renouvellera plus.

— Je promets, fit-elle, en lui serrant la main.

L'air contrit et résigné de Laylâ le renseigna sur sa victoire.

41

Le refuge

Le temps qui passait les faisait de plus en plus s'attacher l'un à l'autre.

Leurs rencontres étaient les bouffées d'air pur qui leur rendaient supportables toutes les pesantes contraintes de leur vie respective, d'autant plus que Tawba n'était pas heureux avec sa femme, et que Laylâ était loin de l'être avec son mari.

Quand ils se retrouvaient tous deux, ils oubliaient tout ce qui n'était pas eux. Ils prenaient plaisir à s'écouter vivre, chacun se montrant attentif aux joies et aux peines de l'autre. Seule la souffrance engendrée par l'instant de la séparation venait jeter son ombre sur ces moments de bonheur parfait où leurs âmes et leurs corps avaient vibré à l'unisson.

De temps à autre, ils restaient silencieux et enlacés, s'absorbant dans la contemplation des dunes qui se déployaient devant eux ou dans celle des étoiles qui scintillaient de tous leurs feux dès la tombée de la nuit. Un bien-être animal les engourdissait et ils se sentaient si heureux, si proches l'un de l'autre qu'ils préféraient se taire pour mieux savourer ensemble cette plénitude de vie.

Telle était la magie de ces rencontres, lorsque le poète arrivait au galop sur son blanc coursier pour soustraire sa bien-aimée aux regards indiscrets et l'emmener vers un lieu connu d'eux seuls qui devenait leur refuge.

Plus que jamais, Tawba était bien décidé à ne pas faire de quartier à tous les jaloux qui voudraient nuire à leur amour.

42

Le complot

Ils se sont tous ligués contre eux deux.

Ils ne veulent pas de cet amour qui les dérange.

Ils haïssent cette passion hors du commun qui porte atteinte aux intérêts des clans, mais qui leur donne à eux deux cette force qui soulèverait des monts.

Il faut détruire cet amour profond qui est une insulte à leur quotidien si terre à terre et à la médiocrité de leur vie terne et étriquée.

Il faut que leur amour meure !

Il faut ensevelir leur cœur puisqu'aucun coup, aucune menace du père, du frère, du mari, et qu'aucun pleur, aucune prière de l'épouse trahie, ne peuvent venir à bout de cet amour dévorant qui les fait planer au-dessus de leur grouillement, indifférents à leurs intrigues et à leurs calculs sordides.

Alors ils sont allés à Médine. Ils ont vu Marwân Ibn al-Hakam, le gouverneur de la ville. Ils lui ont demandé la permission de faire couler le sang du poète rebelle sans que soient poursuivis ses meurtriers. Et l'autorisation leur a été accordée.

Mais le Destin a pris en pitié ces amoureux honnis. Laylâ a compris à travers les propos haineux et le regard fou de l'époux délaissé que la vie de Tawba était en péril.

— Je te tuerai, a hurlé Sawwâr, si tu lui fais dire de ne pas venir. Et tu vas me jurer que tu n'essaieras pas de l'avertir.

Pour le calmer, elle a fait ce serment, mais elle a déjà son plan.

Comment peuvent-ils imaginer un seul instant qu'elle ne va pas accourir au secours de l'aimé ? Mais elle préférerait mourir à sa place plutôt que de voir couler une seule goutte de

son sang.

Comment pourrait-elle trahir Tawba qui lui est si fidèle et qui l'aime tant ?

Comment peuvent-ils croire qu'elle ne va pas employer tous les moyens qui sont en son pouvoir pour tenter de le soustraire à ce danger ?

Comment pourrait-elle laisser s'accomplir cet horrible forfait sans lutter jusqu'à l'extrême limite de ses forces pour l'éviter ? Dans ce cas, elle ne s'appellerait pas Laylâ al-Akhyaliyya, cette femme à qui une passion payée de retour donne le courage de braver le monde entier pour sauver son amour.

Jamais elle ne faiblira tant que Tawba vivra.

Jamais elle ne baissera les bras, jamais elle ne s'avouera vaincue.

Alors, elle a couru vers le chemin qu'il emprunte habituellement pour venir la voir. Elle a attendu, bien décidée à passer la journée, la nuit, des jours et des nuits s'il le fallait : elle le préviendrait coûte que coûte sans cependant trahir son serment.

Elle n'a pas attendu longtemps.

Il est apparu sur son étalon blanc au détour de l'allée. Il a souri d'un air heureux en la voyant, mais elle a arraché brusquement de sa tête le voile transparent dont elle la ceint ordinairement.

Et, grâce à la complicité profonde qui les unit, il a immédiatement compris que la mort le guettait.

Il ne s'est pas arrêté et il s'est mis à galoper.

Les membres du clan se sont lancés à sa poursuite, mais trop tard, il avait déjà pris la fuite.

Et la lourde pierre qui opprimait la poitrine de Laylâ s'est faite soudain légère.

Peut-être ne le reverra-t-elle plus ?

Mais Tawba est vivant, n'est-ce pas là le plus important ? Elle n'en demande pas plus.

Que lui importent les menaces, les insultes et les coups subis du moment que Tawba est en vie, même si elle est déjà morte à demi, à la pensée de rester loin de lui.

43

La décision

Après que la tentative de meurtre ait avorté, Tawba attendit un temps avant de se manifester et il échafauda maints stratagèmes pour fixer rendez-vous à Laylâ sans éveiller les soupçons. La violence de sa passion le faisait souffrir, et le désir de revoir Laylâ s'avéra plus fort que la peur du danger encouru.

Le temps était venu de prendre une décision. Plus que jamais il y était disposé ; d'ailleurs ne se plaisait-il pas à répéter naguère qu'il y avait une solution à tout. Le seul souvenir de Laylâ faisait frémir sa chair. Il ne pouvait se résoudre à l'ôter de sa vie, car c'était trop s'ôter de lui-même. Il devait la convaincre de quitter sa famille pour l'emmener vers l'un de ces fabuleux pays que l'Islam avait conquis. Ils n'avaient que l'embarras du choix puisqu'en l'espace de vingt ans, les Arabes du Hidjâz avaient soumis successivement la Syrie, la Palestine, l'Egypte, l'Afrique, l'Iraq, la Perse méridionale, l'Azerbaïdjân, l'Arménie et le Caucase du Nord.

Le poète envoya chez Amîna, la voisine dévouée de Laylâ, son ami Hasan, point connu des parents de son aimée, avec mission de proposer un autre endroit pour un ultime rendez-vous.

Au moment et au lieu fixés, Tawba trouva Laylâ qui l'attendait. Sans perdre de temps, il la hissa rapidement sur sa monture pour s'éloigner à toute allure de ces parages trop hantés par la mort. Une fois de plus, il fut grisé par le parfum de la peau de Laylâ. Le seul paradis qu'il désirait ici-bas avait bien la forme de cette femme.

Ils firent halte à l'abri d'une palmeraie. Laylâ était pâle et amaigrie. Son air malheureux donnait à Tawba l'envie de la

consoler et de la protéger plus encore que par le passé. Il la serra longuement dans ses bras.

— Laylâ, j'ai pris une grande décision. Je vais vendre tous mes biens et avec cet argent, je partirai très loin, pour l'un de ces pays nouvellement conquis.

Il vit sa bouche se crisper légèrement, mais elle ne souffla pas un mot. Il plongea son regard dans le sien et ajouta :

— Mais je ne veux pas m'en aller sans toi.

Laylâ s'écria avec comme du chagrin dans la voix :

— O Tawba, tu sais bien que c'est impossible.

— Impossible, pourquoi ?

— Ne te rappelles-tu pas ce que je t'ai dit, la première fois où nous nous sommes revus après mon mariage ? « Tu pourras venir, mais nous ne devrons jamais nous appartenir ».

— Je m'en souviens et je me suis plié à toutes tes volontés, mais aujourd'hui c'est différent.

— Rien n'a changé.

— Tu sais que les tiens sont résolus à me tuer si je persévère à venir ici. Doutes-tu de leur détermination ?

— Non.

— Alors, veux-tu que nous cessions complètement de nous rencontrer. Le peux-tu ? L'acceptes-tu ?

— Non, mais je ne veux pas non plus qu'ils te tuent.

— Et comme je ne puis rester sans te voir, ils me tueront fatalement un jour. C'est cela que tu veux ?

Son amie tourna vers lui un visage bouleversé.

— Oh non !

Une infinie tristesse se lisait dans le regard de Laylâ quand elle affirma d'un air résigné :

— C'est pourquoi il est plus raisonnable de renoncer à ces rencontres.

Tawba lui secoua légèrement le bras.

— De quel droit sacrifies-tu mon cœur ? Comment peux-tu dire des choses pareilles alors que, pour moi, il n'y a pas de vie sans toi. C'est donc que tu ne m'aimes pas ?

— Mais si !

Il la sentit au bord des larmes. Il insista cependant.

— Ton amour n'est pas sincère. Tu t'imagines que tu m'aimes, mais en réalité, tu ne m'aimes pas.

La figure de Laylâ refléta un grand désarroi.

— Comment peux-tu soutenir cela ? Moi qui n'ai pas hésité à braver l'opinion d'autrui pour toi.

— Tu ne m'aimes pas comme une vraie femme aime.

— Tu sais bien que je suis tienne, que je n'appartiens qu'à toi et que je n'ai jamais pu être à Sawwâr. Tu es injuste envers moi.

— Et toi, tu es égoïste. Tu te moques de ce que je me fasse tuer pour toi.

Elle eut un cri de bête blessée.

— Ce n'est pas vrai ! oh, par Dieu, ce n'est pas vrai !

— Tel est pourtant le sort qui m'attend si je continue à te voir et si toi, tu persistes dans ton refus de me suivre. Tu sais bien tout au fond de toi que nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre. C'est pourquoi si je meurs, ce sera par ta faute. Tu porteras l'entière responsabilité de ma mort.

Elle dit d'une voix où perçait l'affolement :

— Mais je ne veux pas que tu meures.

Il devina qu'il tenait là le seul argument capable d'affaiblir sa résistance. Il décida de s'en servir, car seul comptait maintenant pour lui le désir de commencer une nouvelle vie avec elle.

Il s'obstina et répéta avec véhémence :

— Tu auras sur la conscience la responsabilité de ma mort.

Elle gémit.

— O Tawba, Tawba, pourquoi me rends-tu si malheureuse ?

— Je ne veux que te rendre heureuse, reprit-il d'une voix tendre. C'est toi qui refuses le bonheur. Il serait si simple de partir loin, vers une contrée où personne ne saura que tu es Laylâ des Banû al-Akhyal, l'ancienne épouse de Sawwâr, mais où tu seras simplement Laylâ, la femme de Tawba.

— Et que diront ma famille, mon clan ?

— J'ai raison d'affirmer que tu ne m'aimes pas. Eux tous réunis comptent plus que ma personne et ma vie. Soit ! je

m'incline, je suis donc prêt à mourir pour toi. Attendons paisiblement le trépas, puisque l'opinion d'autrui a plus d'importance à tes yeux que ma propre existence.

Elle ne put, cette fois, retenir ses larmes.

Tawba eut vaguement honte de ces pleurs qu'il faisait couler, mais il se dit que c'était là le seul moyen de la faire céder. Il continua :

— Pourtant, ailleurs, nous serons si heureux. Nous choisirons le pays qui te plaîra le mieux, et nous aurons enfin toute la vie devant nous pour nous aimer sans nous cacher et sans avoir peur. Le bonheur s'arrache, Laylâ, il n'est jamais donné. Le plus souvent, il doit s'édifier sur les ruines d'autres bonheurs, mais nous ne sommes pas responsables de la peine que nous causons malgré nous. Un jour, ce choix s'impose : ou c'est nous qui souffrons pour ne pas faire souffrir, ou ce sont les autres qui souffrent, mais nous, nous cessons de souffrir. Moi, j'ai déjà fait mon choix, à toi de faire le tien. Mais réfléchis bien, car il n'est pas de plus grande torture que le renoncement à un amour profond et partagé.

Elle ne lui répondit pas. Elle fixait le sol d'un air absent. Il l'attira vers lui et lui parla comme à un enfant dont on essaie d'apaiser le chagrin.

— Ne fais pas notre malheur à tous deux, lui murmura-t-il à l'oreille. Ne fais pas de notre vie une tragédie alors que le bonheur est à notre portée et que tout peut devenir si facile. Tu acceptes, dis ?

Elle se dégagea et demanda d'une voix implorante :

— Ramène-moi au campement ; j'ai peur qu'une trop longue absence n'éveille leurs soupçons.

— Réponds-moi auparavant ! Que choisis-tu ?

Elle s'affola.

— Tu me prends au dépourvu. Je ne puis si vite te donner une réponse. Il faut que je réfléchisse. Je t'en supplie, ne me brusque pas.

Il soupira.

— C'est le danger rôdant autour de nous qui me fait

te brusquer.

Sur le chemin du retour, un silence pesant s'établit entre eux. Au moment de la quitter, il dit d'un air sombre :

— Je reviendrai demain chercher ta réponse définitive. Tu tiens entre tes mains notre bonheur ou notre malheur à tous deux. Réfléchis bien. Moi, je sais que nous ne pouvons avoir de bonheur l'un sans l'autre.

Et sans attendre davantage, il éperonna son cheval et disparut dans un halo de poussière.

Le cœur de Laylâ lui faisait mal : prendre une décision aussi grave en si peu de temps ? Tel un tourbillon, Tawba était entré dans sa vie, un tourbillon qui l'avait sortie d'elle-même, arrachée à sa tranquillité puis à sa famille.

Son amour la rendait triste. Elle avait tout à coup envie de mourir.

44

La dernière nuit

La nuit arrivait. Le vent n'avait cessé de croître durant la journée, un vent qui soufflait par rafales brûlantes et sèches.

Tawba et ses compagnons avaient escaladé le plateau de Bint Hayda. Le poète avait décidé d'y passer la nuit pour échapper aux poursuites des Banû Awf.

Son frère Abd Allâh lui avait déconseillé cette halte.

— Fuyons pendant qu'il en est temps encore, car ils peuvent aisément nous rejoindre et nous tuer.

Mais Tawba n'avait eu cure de ces avertissements et confiant en son cousin Qâbid qu'il avait posté au haut du plateau pour surveiller tout mouvement suspect, il avait répondu calmement à son frère :

— Tes craintes sont vaines. Avec un guetteur émérite comme Qâbid, il n'y a pas de danger qu'ils nous surprennent, car il nous aura vite donné l'alarme.

Abd Allâh n'avait pas insisté, et Tawba s'était confortablement installé pour passer une bonne nuit de repos.

Des tas d'images se bousculaient maintenant dans sa tête. Que d'événements s'étaient déroulés à une allure vertigineuse depuis sa dernière rencontre avec Laylâ ! Le lendemain matin du jour où il l'avait quittée en la sommant de prendre une décision, il s'était rendu à la réunion de seigneurs qui avait eu lieu chez Hammâm Ibn Mutarif. Ce dernier était chargé par Marwân Ibn al-Hakam, le gouverneur de Médine, de collecter les impôts. Un différend s'était alors élevé entre les Khafâdja et les Banû Awf, car l'animosité que se montraient ces deux clans ne désarmait pas, au fil des années, bien qu'ils fassent partie de la grande tribu des Banû Uqayl.

Là, sans rime ni raison, l'un de ces gens-là qui se prénommait Thawr Ibn Abî Samân s'était jeté sur Tawba et l'avait frappé avec une barre de fer. Le poète, qui portait sur sa figure les traces de cette blessure, avait donc décidé de remettre son rendez-vous avec Laylâ pour qu'elle ne le vît pas dans cet état-là.

Hammâm Ibn Mutarif, qui joignait à ses prérogatives précédentes, celle de faire régner la justice parmi les membres de la communauté, avait autorisé Tawba à exercer des représailles contre son agresseur, mais le poète s'était retiré sans rien tenter ce jour-là ; il avait seulement reproché à Hammâm de ne point avoir découragé la perpétration de cet acte et imputait l'attitude complaisante de ce dernier au fait qu'il appartenait aussi au clan des Banû Awf.

Peu de jours après cet incident, une occasion propice s'était présentée, et Tawba n'avait pas manqué de la saisir pour assouvir son désir de vengeance. C'est ainsi qu'il avait pu attaquer à l'improviste Thawr Ibn Abî Samân qui se déplaçait avec six compagnons. Il avait porté un coup mortel à son ennemi, mais al-Salil, le fils de celui-ci, était bien décidé à venger coûte que coûte la mort de son père. Le poète lui ayant échappé la première fois, il se rabattit sur la capture de quelques-uns de ses chevaux. Tawba, qui voulait les récupérer, leur avait également dérobé plusieurs chameaux. Tel était le dernier épisode de cette guérilla incessante qui lançait aujourd'hui les Banû Awf à la poursuite du poète et qui les maintenait à l'affût sur l'autre versant du plateau.

Cette nuit, il ne savait pas pourquoi, le fil de son existence se déroulait devant lui. Il se jugeait lui-même et il pouvait se dire non sans fierté qu'il avait toujours abhorré la lâcheté, la veulerie et le conformisme étroit. Il aimait prendre des paris sur la vie et il se tenait prêt constamment à en supporter toutes les conséquences. Il n'avait que faire de l'opinion d'autrui, ce qui comptait davantage à ses propres yeux est que lui-même ait bonne opinion de lui. Il avait trop de lucidité pour ignorer à quel point le jugement des hommes est partial, fragile et fail-

lible, des hommes qui montraient un empressement suspect à brûler dans le présent ce qu'ils adoraient encore la veille. L'histoire des quatre califes était bien édifiante à ce sujet : ceux qui avaient d'abord loué Othmân s'étaient retournés contre lui, et ceux qui avaient encensé Alî l'avaient par la suite trahi. Tawba avait souvent médité leurs exemples et les scènes dont jadis il avait été le témoin, à la mosquée de Médine, l'avaient marqué à jamais. Elles avaient eu le mérite de lui inculquer l'indifférence devant les jugements favorables ou défavorables d'autrui. L'image d'Arbad effleura subitement sa mémoire et il se souvint avec émotion de la mort de cet homme mince, un peu voûté, dont le regard triste disait qu'il avait fait toutes les guerres de la vie.

Puis il songea à Laylâ. Cette nuit, il ne voulait pas douter de la profondeur de son amour pour lui : il s'accrochait à l'idée qu'elle partirait avec lui. Son cœur puisait dans cette pensée douceur et réconfort. Il était fort reconnaissant à Laylâ de l'avoir pris par la main pour le ramener sur la voie pure de l'art et de la poésie, celle où on ne peut simuler les cris d'amour et où on ne peut tricher avec la passion vraie. Plus que jamais, il avait le sentiment bien net qu'il est assigné à chaque être une part de destin dont il n'est pas totalement le maître. Son œuvre eût été incomplète sans sa rencontre avec Laylâ. En l'épanouissant lui-même, elle avait contribué indirectement à enrichir son œuvre. L'amour qu'il avait ressenti pour elle avait fait de lui un autre homme et ce changement l'avait servi en lui faisant prendre conscience de toutes les potentialités qui existaient en lui et dont, pour certaines, il avait à peine soupçonné la présence jusque-là.

Peut-être ne resterait-il de lui que quelques vers traversant les siècles, mais tous ses poèmes diraient à quel point son amour avait été noble et sincère. S'il avait connu bien des femmes au sens biblique du terme, elles toutes s'effaçaient désormais devant Laylâ, la bien-aimée, car la Vie avait pris son visage, et la Mort aurait pu porter son nom. Il comprenait à présent que toute une existence se joue parfois sur une rencontre

et qu'un premier échange de sourires peut sceller à jamais un sort commun.

Le matin se leva calme et brillant. Les Banû Awf, avertis de la présence de Tawba par l'homme qu'ils avaient envoyé en éclaireur, commencèrent à gravir le plateau.

En voyant leurs ennemis, Abd Allâh Ibn al-Humayyir et son frère se précipitèrent vers leurs chevaux, mais Tawba n'eut pas le temps de monter d'emblée sa jument al-Khawsâ qui, de fort méchante humeur, se plut à fuir son approche.

Le poète parvint d'abord à tuer son premier assaillant, mais bientôt tous les Banû Awf se jetèrent sur lui en même temps.

45

L'attente

Le lendemain de leur dernière entrevue, ainsi qu'ils en avaient convenu, Laylâ attendit Tawba, mais contrairement à sa promesse, il ne vint pas. C'était la première fois qu'il manquait un de leurs rendez-vous. Elle se dit dit qu'il avait dû avoir un empêchement imprévu. Elle se mit à guetter l'arrivée d'un messager, mais le silence se prolongeait.

Chaque jour, elle s'en retournait au lieu prévu pour la rencontre, espérant la venue du poète. Ah, cette attente atroce dans l'allée déserte où elle n'entendait plus le galop de son cheval ! Elle s'était tant habituée à sa présence et aux douces confidences échangées. Elle avait tellement eu confiance en lui, mais elle se demandait aujourd'hui s'il ne l'avait pas trahie. Elle ne pouvait supposer qu'il fut mort ou blessé, car il était si fort qu'aucun adversaire n'était en mesure de le terrasser. Se pouvait-il qu'il se soit à ce point joué de son cœur ? Se pouvait-il qu'il se soit amusé à troubler son âme comme il l'avait fait avec d'autres femmes ? Une semaine venait de s'écouler sans apporter aucune nouvelle de lui. Une vérité cruelle s'imposait à elle : il s'était lassée d'elle, il l'avait oubliée. Cette pensée lui arracha une plainte. Elle porta une main à ses lèvres. Les larmes jaillirent de ses yeux et lui brouillèrent la vue.

Il l'avait oubliée ! Toutes ses paroles, tous ses serments avaient été emportés par le vent. Il l'avait chantée dans ses vers. Et après ? Un poète est-il éternellement condamné à ne jamais oublier l'aimée sous prétexte qu'il l'a célébrée dans ses poèmes ? Les poètes ont le cœur si changeant ! Que de noms de belles ont été barrés de leurs mémoires après avoir été tracés sur leurs feuillets avec l'encre du désespoir ! N'est-ce pas par

l'écriture qu'ils exorcisent les sortilèges qui leur sont jetés ? Que de belles ont déserté leur souvenir alors qu'au début de leur passion elles tiraient d'eux les plus brûlants soupirs ? Les poètes ne sont fidèles qu'à l'amour, pas à l'aimée !

Elle avait maintenant cessé de pleurer et se remémorait leurs derniers moments. Sans doute, à la longue, s'était-il découragé de l'attendre toujours et de la désirer en vain sans être payé de retour. Mais comment n'avait-il pas compris ce qu'il lui fallait, à elle si tendre, de stoïcisme pour ne pas s'abandonner au bonheur d'être aimée ? Comment n'avait-il pas compris que sous sa froideur apparente se cachait le cœur le plus brûlant que la terre ait porté, et que ce cœur, dans l'heure présente, se consumait de chagrin à cause de lui ?

Elle revivait leur première rencontre et retrouvait la tonalité des émotions qu'elle lui avait alors soigneusement cachées. Avec quelle rapidité et quelle violence elle avait été entraînée vers lui dès le premier regard ! Si sa première parole quand il lui parla eût été : « M'aimez-vous ? », subjuguée par le charme de son sourire et son air de bonté, elle n'aurait pas eu la force de lui répondre : « Non. » Au bout d'un quart d'heure, il s'était emparé de son cœur à un point qui l'avait remplie de terreur. Néanmoins, quand il avait posé sur elle des yeux fort tendres, elle avait baissé les siens sans que rien dans son maintien ne vînt trahir son trouble. Elle était loin de penser, avant de faire sa connaissance, que les effets d'un sentiment puissent être à la fois si subits et si imprévus. Tout se passait comme si une force supérieure l'avait ravie à elle-même et à la raison. Durant leurs autres rencontres, il lui avait dit tant de choses charmantes qu'elle avait fort apprécié qu'il lui offrît une âme détendue, dépourvue d'afféterie, qui exprimait avec une grande spontanéité l'émotion ressentie. Et c'était bien ce naturel parfait, ce degré d'intimité morale qui donnaient tant de charme et de prix à leurs rapports. Certes, cela ne l'empêchait pas de voir ses défauts et de les lui pardonner pourvu qu'il l'aimât.

Les mêmes questions tournaient dans la tête de Laylâ. Pourquoi ne venait-il pas ? Pourquoi ne lui avait-il pas envoyé un

messager? Que s'était-il passé? S'était-il lassé d'elle? Zaynab l'avait-elle reconquis? Ou bien s'était-il épris d'une autre femme? Impossible! Une semaine s'était seulement écoulée depuis qu'il lui avait demandé de fuir avec lui. En une semaine, son cœur aurait-il pu se déprendre aussi vite, après l'avoir chérie si longtemps. Ce dernier argument n'était guère convaincant : elle-même en avait fait l'expérience puisque seules quelques minutes avaient suffi pour qu'elle succombât à son charme et qu'elle tombât dans les pièges de l'amour.

Il y a une semaine, elle s'était dit :

« Je n'ai pas la force de partir avec lui, je n'ai pas la force d'encourir la colère de ma famille, je n'ai pas la force d'affronter le courroux et le blâme d'autrui. »

A présent qu'elle n'avait plus de ses nouvelles, et que son silence surprenant n'augurait rien de bon pour elle, elle se découvrait une énergie prête à surmonter toutes les craintes de la vie. Sans la présence de Tawba à ses côtés, il lui faudrait replonger dans le triste quotidien, et cette éventualité lui était intolérable, car l'âme se détruit à vivre sans aimer.

46

L'adieu

Laylâ entend soudain un galop. Son cœur bat à coups désordonnés. C'est lui ! O Dieu, merci ! Non, c'est un cheval gris, mais ce cavalier, qui est-ce !

— Oh, c'est toi, Mabad !

Elle l'interpelle avec comme un soulagement dans la voix.

Le cheval s'arrête devant elle. Mabad met pied à terre et la salue. Quel visage triste !

L'angoisse étouffe à présent son cœur.

L'esclave s'incline devant elle et dit de manière à peine audible :

— Tawba, mon maître bien-aimé, est mort. On l'a tué. Que Dieu l'accueille dans Sa miséricorde !

Elle pousse un cri, le saisit par la manche.

— Que dis-tu ? Tawba est mort ? Mais comment ?

Il hoche la tête, les larmes coulent sur ses joues sombres.

— Je ne sais pas, maîtresse, mais un messager est arrivé au campement en annonçant sa mort. Je suis venu aussitôt vous voir pour obéir aux ordres de Tawba, car il m'avait dit un jour :

« Si je meurs, n'oublie pas d'avertir Laylâ ; c'est la première femme qui doit être informée de ma mort. »

Elle couvre son visage de ses mains. Tawba est mort... mort ! Des sanglots convulsifs la secouent.

Elle tombe sans connaissance sur le sol.

Il fait tout noir, puis elle entrevoit par ses yeux mi-clos comme un filet de lumière. Elle se sent si faible. Elle ne peut pas bouger. Il lui semble qu'un poids incommensurable l'écrase. Elle referme les yeux.

Par moments, elle entend une voix appeler : « Laylâ, Laylâ ! » Quelle est cette voix ? Ce n'est pas celle de Tawba. Pour savoir, il lui faudrait ouvrir les yeux, mais elle n'en a pas la force. Elle veut dormir. Pourquoi cette voix devient-elle de plus en plus forte ? Elle blesse ses oreilles. Qu'on la laisse dormir ! Qu'on la laisse tranquille ! Mais à qui appartient cette voix qui ne veut pas se taire ? Ce n'est pas celle de Tawba. Tawba avait promis de la revoir, et il n'est pas revenu. Qu'on la laisse dormir ! Pourquoi Tawba n'est-il pas venu la chercher ? Mais Tawba ne viendra plus. Tawba est mort ! Mort ? Alors elle aussi doit mourir.

Elle ne bougera plus de cet endroit, elle y mourra. Elle sera enterrée là où, chaque jour, ils se retrouvaient. On l'enfouira dans cette terre qui a porté, tant de fois, les traces mêlées de leurs deux corps. Tawba est mort, la vie ne vaut plus la peine d'être vécue !

Aucune voix qui l'appelle ne saurait la retenir loin de lui. C'était Tawba qui l'aidait à ne pas périr d'ennui. Une vie sans lui, sans son rire, sans ses caresses, sans la douceur de son épaule, ne présente plus d'intérêts. Tawba, c'était son air pur, son soleil, son azur. Elle a perdu son refuge, cette forteresse inexpugnable qui la protégeait envers et contre tous. Elle a perdu celui qui mettait de la poésie dans sa terne vie. Tawba mort, la vie n'existe pas ! Tawba mort, la vie n'est que parodie ! Jamais personne ne l'a comprise autant que lui. Jamais personne ne l'a aimée autant que lui. Jamais personne ne l'a entou-

rée de plus d'attentions et de tendresse que lui. Elle n'a plus qu'à se laisser glisser dans ce trou noir jusqu'à ce que la mort vienne.

Elle a maintenant identifié la voix : c'est celle de Mabad. Ce Mabad, c'est encore un peu de Tawba, c'est tout ce qui lui reste de Tawba. Elle éprouve soudain le besoin de savoir. Elle doit tout savoir. Elle mourra un peu plus tard.

Elle ouvre les yeux, voit Mabad penché sur elle, l'air effrayé. Comme il a eu peur qu'elle meure ! mais avant, elle veut savoir la vérité, elle veut connaître les noms de ses meurtriers.

Mabad pleure de soulagement, car elle reprend connaissance.

Elle se redresse et lui dit en le regardant fixement :

— Qui a tué Tawba ?

L'esclave s'essuie les yeux du revers de sa main brune et lui répond d'un air navré :

— Maîtresse, je ne sais pas. Un messager est venu au campement. A plusieurs reprises, il a crié d'une voix forte :

« Que toutes les femmes de la famille pleurent Tawba Ibn al-Humayyir ! Ses ennemis, les Banû Awf, l'ont tué. Son frère Abd Allâh est blessé. Que des hommes du clan me suivent pour les ramener ! »

— Sans même descendre de cheval, il est reparti aussitôt au galop, et de nombreux seigneurs, parmi les nôtres, lui ont emboîté le pas. C'est tout ce que je sais, maîtresse, mais je vais me renseigner et je vous dirai ce qu'il en est.

Elle baisse la tête et gémit :

— Je le voyais presque tous les jours. Or, je l'ai attendu en vain depuis toute une semaine alors qu'il m'avait promis de revenir le lendemain de notre dernier rendez-vous. Pourquoi ne l'ai-je pas revu plus tôt ? M'avait-il oubliée ?

Mabad proteste avec force. Dans sa voix perce comme de l'indignation :

— Oh non, maîtresse ! S'il n'est pas revenu plus tôt, c'est qu'un homme des Banû Awf l'avait, durant une réunion de seigneurs, attaqué et blessé au visage, la semaine dernière, en le frappant avec une barre de fer. Et il ne voulait pas que vous

le voyiez dans cet état-là. Il vous aimait tant, maîtresse. Il ne parlait que de vous et il était si jaloux de...

Mabad s'interrompt brusquement.

Laylâ le saisit par le poignet et le secoue pour le faire parler.

— Continue ! Il était si jaloux de quoi ?

— De Sawwâr, votre mari. Tawba le haïssait et se moquait sans cesse de lui. Il me disait :

« Un jour, je vendrai tous mes troupeaux de chameaux, j'aurai beaucoup d'argent et nous partirons tous les trois ; Laylâ, moi et toi, pour un autre pays, car je finirai bien par la convaincre de fuir avec moi. »

— Il t'a dit cela ?

— Oui, maîtresse, je vous le jure sur ma vie !

— Il m'aimait vraiment ! se dit Laylâ à haute voix.

Mais l'esclave croit qu'elle s'adresse à lui.

— O maîtresse, comment avez-vous pu douter de lui ? réplique-t-il en ne pouvant de nouveau retenir ses pleurs.

Laylâ le regarde. A présent, elle ne doute plus, elle ne doutera plus jamais. Mais peut-être eût-il mieux valu pour elle qu'elle doutât, car elle souffrirait moins dans cet instant-là et elle pourrait même se persuader plus tard que Tawba ne mérite pas toutes ces larmes.

L'esclave ne soupçonne pas, dans l'innocence de ses propos, qu'il vient de sceller un pacte définitif entre Tawba et Laylâ.

47

Un reste de fierté

La nuit était tombée. La lune brillait de tout son éclat et déversait un blanc lacté sur le campement. Laylâ parvint à se traîner jusque chez elle.

Sawwâr, l'air mauvais, l'attendait de pied ferme.

Elle entra sans lui prêter attention et sans proférer une parole.

— Où étaits-tu, hurla-t-il, tu étais encore avec ce type !

Elle laissa échapper dans un murmure :

— Tawba est mort.

Sawwâr eut un cri de joie.

— Ce chien est mort, enfin ! J'en rends grâce à Dieu.

Laylâ le brava, le mépris se lisait dans ses yeux.

— Comment oses-tu employer de tels termes pour parler de lui en ma présence ! Je te le défends, tu entends ? Je te le défends.

Sawwâr interloqué la regarda.

Laylâ soutint son regard et elle se déchaîna soudain à la pensée qu'il allait la tuer, et que cette mort la délivrerait enfin de toutes ses souffrances.

— Tu n'as pas le droit de me parler ainsi. J'aurais préféré que ce soit toi qui meures à sa place. Tu m'entends ? Toi !

— Tu n'es qu'une femme adultère.

Elle haussa encore la voix et persifla :

— Eh bien, si je l'ai été, pourquoi ne m'as-tu pas répudiée ? Pourquoi as-tu gâché ma vie en faisant de moi ta prisonnière ?

— J'ai eu pitié de toi, de ta réputation, quand toi, tu la salissais. J'ai voulu la protéger malgré toi.

— Ma réputation ? Vraiment ? Mais maintenant tout le

monde saura que je l'ai aimé. Je ne m'en cacherai plus. Je révélerai au grand jour tout l'amour que j'ai ressenti pour lui.

Sawwâr ricana.

— Et tu es assez bête pour t'imaginer que les gens ignorent ta conduite de femme indigne ? Mais c'est connu, archiconnu.

Laylâ dit d'un ton froid et résolu :

— Non, c'est moi à présent qui avouerait publiquement cet amour. Je le pleurerai ouvertement dans des thrènes. Je célébrerai les qualités de Tawba et je composerai pour lui, pour sa mémoire, les plus beaux poèmes.

Sawwâr hurla.

— Tu es une femme scandaleuse. Un premier scandale ne t'aura pas suffi, il t'en faut maintenant un second. Où as-tu vu qu'une femme dotée d'un mari pleure son amant dans des vers et s'enorgueillisse de son adultère ? Je n'ai jamais entendu dire nulle part, et à aucun moment, qu'une femme ait eu pareille conduite.

Laylâ le regarda d'un air haineux.

— Eh bien, dans ce cas, je serai cette première femme. Je clamerai cet amour à la face du monde. Personne ne pourra m'en empêcher, tu entends ? Personne. Il ne te reste qu'à me tuer.

Sawwâr s'avançat vers elle et leva un bras.

Laylâ crut qu'il allait la frapper. Elle ne bougea pas.

« Le moment de mourir est enfin venu », pensa-t-elle avec une espèce de soulagement.

Elle se sentait extraordinairement calme. Un vers du poète al-Abbâs Ibn Mirdâs lui traversa l'esprit :

Je fonce sur l'ennemi
Et point ne me soucie
Si je trouve dans cet assaut
La mort ou la vie.

Mais Sawwâr laissa retomber son bras sans la toucher. Toute colère semblait l'avoir subitement abandonné.

Laylâ observa avec surprise une larme au bord de sa paupière.

Il lui tourna le dos et sortit sans prononcer un mot.

Sawwâr marcha longtemps droit devant lui.

Le chemin était tout éclairé par la lune. De temps en temps, il s'essuyait les yeux, mais il ne voulait pas s'avouer qu'il pleurait. Une seule certitude l'habitait : celle d'avoir perdu Laylâ à jamais. Cette mort, qu'il avait tant rêvé de donner à Tawba, un autre la lui avait donnée à sa place... il aurait dû s'en réjouir. Non seulement il n'en éprouvait aucune joie, mais encore il ressentait confusément que ce Tawba mort se révélerait bien plus dangereux que vivant. Laylâ ne cesserait de l'idéaliser, de le parer, dans ses rêveries, de toutes sortes de qualités, puisqu'il avait eu le bon goût de disparaître au moment où leur passion exacerbée était la plus forte.

Il se demandait à présent s'il n'avait pas eu tort de refuser à Laylâ sa liberté, quand elle la lui avait réclamée. Qui sait si, l'ayant recouvrée et vivant aux côtés de Tawba, elle lui aurait encore trouvé autant de charme que son imagination se plaisait à lui suggérer ? Un instant, son esprit caressa l'idée d'une situation inverse à celle qui était la sienne, et où Tawba tenait le rôle du mari jaloux tandis que lui jouait celui du séducteur. Laylâ, lassée de son mariage avec Tawba, se serait alors laissé courtiser par lui, Sawwâr, qui aurait su ensorceler son cœur.

Et c'est vers lui, Sawwâr, qu'elle serait accourue et qu'elle aurait retrouvé à l'insu de tous. Et c'est lui qu'elle aurait pleuré au lieu de...

Mais il savait bien au fond de lui-même qu'il ne possédait pas ces qualités que Laylâ appréciait tant chez son heureux rival : ces qualités qui flattent l'imagination d'une femme et qui rendent bien ternes les hommes qui en sont dénués.

Laylâ avait déclaré qu'elle célébrerait Tawba dans ses vers. Il ne doutait pas de sa sincérité : elle mettrait son projet à exécution. Elle avait définitivement sauté le pas qui la séparait du secret. Elle aurait désormais toutes les audaces et n'hésiterait plus à crier son amour à la face du monde.

Et lui, Sawwâr ? Quel rôle lui restait-il à assumer ? Celui du mari outragé ? Celui de l'époux qui subit tout sans broncher ? En fait, le divorce apparaissait comme la seule solution propre à lui rendre quelque dignité. Elle retrouverait la liberté, s'en irait là où elle voudrait et agirait au gré de ses désirs. Mais alors, il ne la reverrait plus ? A cette idée son cœur se serra. Aurait-il le courage de vivre sans elle ? Elle ne l'aimait pas. Avant de porter l'affaire devant le gouverneur, ses parents à elle l'avaient charitablement informé de ce qu'ils lui avaient toujours soigneusement caché, à savoir que le père de Laylâ l'avait contrainte à cette union ; et sa femme elle-même s'était faite complice de leur silence. Il ignorait en effet quelle raison obscure l'avait incitée à s'enfermer dans un mutisme obstiné.

Les dernières paroles de Laylâ venaient de lui faire réaliser à quel point il était dépourvu d'esprit. Il n'avait rien compris à sa coquetterie qui consistait à lui dire des choses aimables en public, et à trouver des prétextes pour lui tenir rigueur dans le tête-à-tête. Cette attitude n'avait fait qu'augmenter son désir à lui devant cet être glacé auquel rien ne faisait.

Le divorce était bien la seule solution propre à lui rendre quelque fierté.

On n'inflige pas à un être une présence qui lui est devenue soudainement insupportable.

48

L'enfer

Depuis l'affreuse nouvelle, Laylâ errait comme une âme en peine.

Sawwâr n'avait point reparu, et son absence la soulageait profondément. Elle n'aurait pu endurer sa présence.

Elle revenait tous les jours dans le petit bois où elle avait éprouvé des sensations si vives. Chaque heure qui passait rendait sa souffrance plus aiguë. Il n'était pas un coin de son âme, de son cœur, de sa chair qui n'appelât Tawba. Elle se souvenait de ses bras autour de sa taille quand il l'emmenait dans leurs longues randonnées à cheval, elle se rappelait son souffle, sur son cou, les baisers qu'il lui volait ; elle se souvenait de la douceur de son épaule, de la chaleur de ses lèvres, et l'envie la prenait de hurler telle une bête à l'agonie.

L'idée qu'elle ne le reverrait plus et qu'elle ne revivrait plus avec lui de semblables moments la rendait folle. Elle aurait mieux aimé qu'il la quittât pour quelque rivale plutôt que de le savoir mort ; lui vivant, elle aurait pu nourrir l'espoir secret qu'il lui revînt un jour. Mais là, il n'y avait plus d'espoir, plus de rêve, plus de joie, plus de ces moments miraculeusement coupés du monde où ne comptait que leur amour, plus de ces instants suspendus où le temps perdait ses droits, et où les ambitions sordides, les passions mesquines étaient soigneusement mises à la porte de leur univers, cet univers qu'ils s'étaient bâti tous deux, et qu'avec un soin jaloux ils dérobaient aux regards envieux.

Pour son propre malheur, elle n'avait pas quelque trait déplaisant à se rappeler qui eût rendu moins vive sa douleur. Le véritable supplice résidait bien dans la réminiscence de

ces moments parfaits. Il l'avait comblée de toute la tendresse qu'une âme tendre rêve de trouver. Quelque part, au fond d'elle-même, une voix lui criait que le Ciel l'avait punie de cet amour coupable. Elle faisait taire cette voix en répondant qu'elle n'avait jamais trahi son mari. Et la voix ricanait de plus belle, en affirmant que les amours de l'âme sont autrement plus fidèles et durables que les désirs du corps. A qui Laylâ avait-elle réellement appartenu ? Etait-ce à Tawba ou à Sawwâr ? De qui s'était-elle sentie le plus proche ? Auprès de qui avait-elle trouvé ce bonheur de l'intimité ? Dans les réponses à toutes ces questions revenait invariablement le nom de Tawba. Pour mieux imposer silence à cette voix, Laylâ ajoutait qu'elle n'était pas responsable de ce qu'une volonté invisible et supérieure à la sienne ait mis Tawba sur sa route.

Elle avait encore à l'esprit les propos de Tawba un jour où, appuyés l'un contre l'autre, ils contemplaient la voûte étoilée. Il aimait lui raconter les légendes apprises au cours de ses voyages et il lui avait dit, en lui prenant la main :

« Il est une histoire qui affirme que le livre des peuples est déjà tout inscrit dans l'Univers et que ces étoiles qui scintillent retracent toutes, là devant nous, les destins des races humaines ».

Ils s'étaient alors amusés à chercher dans quelles étoiles étaient inscrites les destinées des différents clans des Banû Uqayl.

Elle égrenait ainsi tous ses souvenirs au fil des heures qui passaient ; elle y puisait l'inspiration et des vers tout imprégnés de pleurs naissaient sous sa plume, telles des litanies célébrant les jours enfuis et rappelant les vertus de l'aimé. Tawba ne lui avait-il pas dit un jour que les plus beaux vers ont toujours été inspirés par l'amour ?

Ces antiennes qu'elle reprenait sans se lasser la distrayaient de sa douleur. Il lui semblait retrouver dans les poésies qu'elle composait un peu de la présence de Tawba comme si elle continuait à communiquer avec lui au-delà de l'écran de terre qui les séparait.

C'était encore là l'ultime preuve d'amour qu'elle pouvait lui offrir par-delà la mort, en lui montrant qu'il s'était trompé le jour où, peiné par sa froideur, il avait écrit ces vers :

Laylâ pleurera-t-elle
Si je meurs avant elle
Quand les femmes éplorées
Entoureront ma tombe ?

Mais si le Trépas
Frappe Laylâ
Avant moi, mes yeux
Ruisselleront de larmes
Pour elle.

Aujourd'hui, elle lui répondait, en commençant un long poème par ces mots :

O mes yeux,
Répandez des pleurs abondants
Sur Tawba Ibn al-Humayyir,
Qu'ils aient dè la rivière
Le puissant jaillissement !

Que toutes les femmes
Des Khafâdja le pleurent aussi !
Et que ces larmes versées sur lui
Ruissellent de leurs yeux !

En oyant le bruit
D'une guerre qui surprit
Et qu'ainsi elles se souviennent
De lui, car rien de tel que le souvenir
Pour ranimer la peine !

Le jour de leur dernière rencontre, avant de la quitter, il lui avait caressé la joue dans un élan plein de tendresse. Tous deux ignoraient alors que cette caresse était un geste d'adieu. Laylâ

pensait maintenant que ses vers étaient le moyen de redonner vie à Tawba ; à travers eux, elle recherchait sa présence, car tel est le miracle de l'écriture qui rend les êtres si proches alors qu'ils sont si loin.

Le visage de Tawba était la seule clarté qui illuminât la détresse de son cœur. Elle souffrait à présent de tout cet amour inassouvi. La nausée de la vie lui remonta sur les lèvres.

49

L'indifférence

Sawwâr resta absent une semaine.

Il mit tout ce temps à profit pour réfléchir sur son avenir avec Laylâ. Lorsqu'il revint au campement, il était résolu à placer sa femme devant cette alternative : le divorce ou la reprise de la vie commune.

Il y trouva une Laylâ abattue et amaigrie, aux paupières rougies d'avoir trop pleuré. Il la salua, et elle lui répondit par un bref salut, sans venir à sa rencontre comme elle le faisait naguère. Ses yeux fixaient le vide et elle paraissait égarée dans un monde dont il n'avait pas la clé.

Il s'assit, se racla la gorge et opta pour un ton calme.

— Je désirerais discuter de certains points.

Elle leva la tête et le regarda. Il crut déceler sur son visage une ombre de contrariété qui s'effaça presqu'aussitôt.

— Le moment est-il bien choisi ?

— Oui ! fit-il avec fermeté, je le pense.

— Soit ! Qu'as-tu à me dire ?

Son air distant, presque hautain, le blessa au vif, mais il décida de n'en rien laisser paraître.

— La dernière fois, tu t'es plainte de ce que j'avais gâché ta vie, en m'opposant au divorce. Eh bien, aujourd'hui, je l'accepte.

Elle prit un air ironique, mais elle ne prononça pas un mot.

Il respira un peu plus intensément et prit le parti de ne pas prêter attention à son attitude.

— Si tu veux ta liberté, tu peux la reprendre immédiatement.

Elle resta silencieuse quelques secondes.

— J'étais sûre qu'à présent tu m'accorderais sans peine, le divorce.

— Pourquoi ?

— Parce que, railla-t-elle, je suis une femme scandaleuse. Ce sont bien là tes propos, n'est-ce pas ? Une femme qui n'hésitera pas à pleurer publiquement la mort de son amant. D'ailleurs, je t'avertis honnêtement que j'ai déjà commencé à composer des thrènes dédiés à sa mémoire.

— Je sais, répliqua-t-il d'un ton las. Je n'ai jamais douté que tu mettrais cette menace à exécution.

— Pour moi, ce n'est pas une menace, c'est plutôt un devoir.

— Appelle cela comme tu voudras. En ce qui me concerne, le problème est tout autre.

— Il n'y a pas de problème avec une femme scandaleuse, répéta-t-elle avec obstination.

— Très bien, je retire ce propos, d'autant que...

Il s'arrêta, cherchant ses mots. Il était dit qu'elle ne lui ferait grâce de rien, mais il était disposé à battre sa coulpe.

— Tu n'as pas terminé ta phrase ?

Sa remarque lui fit comprendre qu'il avait réussi à éveiller son intérêt. Il reprit espoir et continua d'une voix plus assurée :

— Je n'ai jamais mis en doute ta loyauté conjugale.

Elle le regarda d'un air de surprise qui le flatta vaguement. Il n'était pas mécontent de l'effet qu'il produisait.

— Te rends-tu compte que tu es en train de te contredire ? La semaine dernière, j'étais une mauvaise femme et aujourd'hui, je suis une femme honnête. Puis-je savoir ce qui a motivé ce changement ?

Sa question le décontenança.

« Toujours son esprit d'analyse », pensa-t-il et il lui en voulut. Il était un homme simple. Il haïssait les raisonnements élaborés et il ne s'entendait pas à disserter à perte de vue sur les sentiments. Que cherchait-elle à savoir ? Sa vérité ? Il se garderait bien de la lui dire ; il tairait toutes les phases par lesquelles il passait : tantôt il la croyait profondément honnête, tantôt

il doutait de sa fidélité. Dans les deux cas, il ne serait jamais en mesure de dissiper les soupçons qui l'assaillaient. Néanmoins, il avait résolu une fois pour toutes de lui faire confiance : c'était la seule attitude qui pouvait déboucher sur quelque chose de positif entre eux deux.

— La semaine dernière, j'étais profondément irrité et blessé par les propos cruels que tu as tenus à mon égard. Je ne veux pas les évoquer de nouveau, mais tu as déploré que je ne sois pas mort à la place de...

Il n'acheva pas sa phrase.

Laylâ coula vers lui un regard oblique. Tout à coup, elle eut honte. Le chagrin, le ressentiment l'avaient aveuglée elle aussi. Aurait-elle supporté de Tawba pareil langage? Bien sûr que non! Aussi fut-ce d'une voix adoucie qu'elle murmura :

— J'ai été cruelle, je t'en demande pardon.

— Laisse! Disons que nous n'étions pas tous deux dans notre état normal. Ce que je désirais te dire, c'est que je ne veux pas tu te sentes brimée. Je suis prêt à t'accorder le divorce.

Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle et il ajouta sur un ton plus bas :

— ... comme à reprendre la vie commune.

Elle ne lui répondit pas.

Il insista.

— Enfin, nous ferons comme tu voudras.

Elle s'enfermait dans le mutisme.

Il se sentait profondément gêné; il avait tout prévu, sauf ce silence dans lequel elle se murait. Il n'avait jamais pu rien connaître de ses pensées véritables. Elle était toujours restée pour lui insaissable. Il y avait comme une barrière entre eux deux, comme si leurs routes cheminaient côte à côte sans jamais se rejoindre. Est-ce que l'autre avait eu plus de chance que lui? Est-ce que l'autre pouvait la faire parler?

— J'attends ta réponse, dit-il en commençant à s'impatienter.

Elle le fixa sans parler.

Il eut subitement envie de la battre. Elle était là devant lui, toute imbue de la fierté du maître devant son esclave ; mais pour qui se prenait-elle à la fin ! De quel droit le faisait-elle souffrir de la sorte ? De quel droit jouait-elle avec son cœur et ses espoirs ? Elle recevait ses sacrifices telle une idole jamais satisfaite des offrandes qu'elle recueillait.

Il s'obstina. Il refusait de se laisser dominer par la colère.

— Dis-moi ce que tu souhaites au juste ?

Elle se décida à parler.

— Je ne souhaite pas en ce moment vivre auprès de toi.

— Tu veux donc le divorce ?

Elle haussa les épaules avec un air d'indifférence ennuyée.

— Maintenant, je me moque du divorce. Autrefois, c'est vrai, je le souhaitais de toutes mes forces... tu en connais la raison. A présent, que je reste mariée ou pas n'a plus guère d'importance pour moi.

— Et si nous ne divorcions pas ?

Elle eut un autre haussement d'épaules.

— Ne divorçons pas si tu ne le veux pas, mais je t'avertis d'une chose : il est exclu pour moi que je continue à vivre près de toi.

— Mais pourquoi ?

— Parce que...

Elle n'acheva pas sa phrase.

— Parce que « quoi » ?

— Parce que j'ai besoin de solitude ; parce que je n'ai plus envie...

Elle allait ajouter « de te voir » mais elle préféra s'interrompre.

— Comment pouvons-nons rester mariés sans continuer à vivre ensemble ?

— Je retournerai dans ma famille, dans mon clan.

— Et moi ?

— Toi ? tu resteras dans le tien.

— Je suis ton mari, j'ai des droits sur toi.

— Alors divorçons ! tu n'en auras plus.

— C'est ce que tu veux ?

Elle prit un air agacé.

— Je ne veux rien, sinon la paix. J'accepte à l'avance ce que tu voudras, mais laisse-moi tranquille...

Il eut un ricanement.

— Tu es d'accord pour tout, hormis la reprise de la vie commune.

La réponse tomba comme un couperet.

— Oui !

— Mais, Laylâ... Laylâ, je t'aime.

Elle avait envie de lui dire : « J'en suis la première désolée », mais elle se retint. Il l'ennuyait. Il l'avait toujours ennuyée. Il n'était ni bête, ni spirituel, mais elle périssait d'ennui auprès de lui.

— Comprends-moi, répéta-t-il, je t'aime. J'ai besoin de ta présence. J'ai besoin de te voir.

— Eh bien, soit ! nous nous verrons, fit-elle d'un air résigné.

Il réfréna un cri de triomphe.

— Tu acceptes donc la reprise de la vie commune ?

— Je n'ai pas dit cela ; tu as mal compris. J'ai dit simplement que nous pourrons nous voir quelquefois.

— Quelquefois seulement ?

— Pas maintenant en tout cas !

— Mais quand ?

— Je ne le sais pas moi-même. Plus tard, beaucoup plus tard. Je partirai vivre chez les miens. Nous laisserons passer le temps et après, nous aviserons.

Il crut l'amener à des vues plus conformes aux siennes, en agitant le spectre du divorce.

— Peut-être vaut-il mieux divorcer ?

— Oui, dit-elle d'un air convaincu, c'est la meilleure solution puisque tu ne peux satisfaire à mes revendications.

Devant cette réponse, il perdit ses dernières illusions. S'il voulait la garder, il n'avait plus qu'à se soumettre à ses exigences. Il se moqua de lui-même en pensant qu'un destin ironique faisant prendre au mari le deuil de l'amant.

Il observa Laylâ. Elle était de nouveau replongée dans son rêve intérieur. Elle ne semblait plus le moins du monde se préoccuper de sa présence.

— Je ferai ce que tu voudras, dit-il, mais penses-tu qu'un jour, les choses reviendront entre nous comme avant ?

Elle lui lança un regard froid.

Il ajouta précipitamment pour la rassurer :

— Je ne voulais pas dire « maintenant », mais beaucoup plus tard ?

« Il souffre », pensa-t-elle, et elle éprouva soudain de la pitié pour lui. Il lui avait rendu la vie impossible par moments, mais l'attachement qu'il lui montrait la touchait. Au fond, il n'était nullement responsable de ce que son père l'ait préféré, un jour, à Tawba. Il n'était pas responsable de l'indifférence qu'elle lui témoignait pas plus qu'elle n'était responsable de son amour pour Tawba.

Elle posa la main sur son bras.

— Je ne sais pas. Peut-être plus tard. Mais à présent, sois gentil, laisse-moi. Je tombe de fatigue et je voudrais dormir.

Il voulut parler mais elle posa un doigt sur ses lèvres. Il lui prit la main et l'embrassa. Elle esquissa un pâle sourire, retira sa main et s'éloigna de lui.

Il sortit sans un mot.

L'air de la nuit était frais. Il se sentait moins malheureux qu'à son arrivée et vaguement apaisé. Un espoir diffus renaissait dans son cœur.

— « Il faut lui laisser le temps, se dit-il, après viendra l'oubli. Je serai si gentil et si prévenant avec elle qu'elle finira bien par l'oublier ».

Il accéléra le pas. Il puisait dans cette pensée un nouveau courage.

50

La réprobation

Laylâ était retournée vivre dans sa contrée. Il ne lui restait plus de très proche famille. Son père était décédé, son frère s'était installé avec les siens en Iraq et la fidèle Sawdâ les avait accompagnés. Morte aussi Umm Habîb, la confidente de ses rêves de jeune fille.

Tout le monde ici avait eu vent de sa relation avec Tawba, car les nouvelles vont vite quand il s'agit de colporter des histoires scandaleuses d'amours contrariées. Le vide s'était fait autour d'elle, car on ne lui pardonnait pas de pleurer un être aimé hors mariage. Les hommes la suivaient d'un regard intéressé et les femmes mariées l'évitaient, de peur que cette belle esseulée ne troublât le cœur de leur époux. Celles qui en auraient douté n'avaient qu'à se remémorer le nom de Tawba.

Tous chuchotaient derrière son dos quand elle passait, mais Laylâ se moquait bien de leurs apartés. La seule pensée qui la faisait vraiment souffrir était qu'ils puissent contester la pureté de ses liens avec le poète. Car les sentiments élevés qui sont l'apanage des âmes d'élite font souvent glousser le vulgaire puisqu'ils ne sont point à sa portée. Certains ne se privaient donc pas de ricaner sur son passage, et dans leurs bouches, cet amour qui avait été si fort, si beau, si noble, se muait soudain en une sordide histoire d'adultère. Ces esprits trop prompts à voir le mal partout, trop prompts à salir tout, trop prompts à médire de tout, ne pouvaient comprendre que tous deux avaient accompli la sublimation de leurs désirs, et que le Ciel, d'une certaine façon, les y avait aidés quand ils avaient été sur le point de succomber. Peut-être que Laylâ serait partie avec Tawba s'il avait vécu, ainsi qu'il l'en priait depuis qu'il avait reçu toutes

ces menaces de mort. Peut-être que, se refusant à être la cause de sa perte, et mise dans cette affreuse alternative : ne plus le voir ou faillir à son devoir, elle aurait choisi de fuir avec lui. Peut-être qu'au tout dernier moment, elle aurait renoncé à ce projet et sacrifié ainsi celui qui était pourtant sa raison de vivre.

Mais, d'une manière implacable, le Ciel avait tranché tous ces « peut-être » et Il avait fait périr Tawba avant que l'un ou l'autre fût en mesure de faire un choix. Et, par là, le Ciel avait puni Laylâ de la manière la plus cruelle qui soit en la privant de l'homme qui avait ensoleillé sa vie, et en distillant dans son cœur des regrets encore plus grands à la pensée que Tawba lui avait témoigné un amour rare et jamais démenti au fil des ans. Et c'étaient bien aussi ses moments de réel abandon où Tawba s'était montré avec elle parfaitement naturel qui l'avaient le plus fortement attachée à lui. Elle savait qu'elle avait été seule à connaître ce visage-là de Tawba qui était son vrai visage, avec sa force et ses faiblesses, et précisément à cause de cela, elle l'en avait aimé davantage.

Tous ces regrets formaient l'enfer de Laylâ ; celui qu'elle connaissait déjà sur terre, car plus elle regardait en arrière, plus elle se rendait compte avec le recul du temps, que le poète lui avait voué un amour peu ordinaire. Ne s'était-il pas écrié un jour où il était excédé par tous les regards réprobateurs qui se posaient sur eux :

Même si je ne regardais que le ciel
Leurs yeux hostiles me diraient
Que je regarde encore Laylâ.

Au début de leur passion, il lui avait déclaré en souriant :

« Je t'immortaliserai dans mes vers, et des siècles après, des gens diront :

« Qui était cette Laylâ que Tawba Ibn al-Humayyir a tant aimée ? Comment était-elle ? Qu'a-t-elle fait pour qu'il se consumât d'amour pour elle ? »

Et d'autres leur répondront :

« Elle devait être sans doute une femme exceptionnelle ».

Puis il avait ajouté avec un regard lourd de tendresse :

« Sais-tu, Laylâ, pourquoi j'ai composé tous ces vers pour toi ? C'est une manière de te garder encore près de moi, quand tu n'es plus à mes côtés. »

A présent, c'était elle qui écrivait avec l'énergie du désespoir en pensant à Tawba : c'était comme si elle retrouvait un peu de sa présence en émaillant les feuillets de son nom.

Ainsi, dans leurs vers, l'un après l'autre, ils ne cessaient de se dire le long désir entre elle et lui, la présence et l'absence aussi, et la passion qui ne veut pas mourir.

51

La fin du silence

Sa décision était prise à présent : elle défierait ce clan qu'elle n'avait osé braver du vivant de Tawba.

Elle ne cèlerait plus cet amour dans son cœur, mais elle chanterait le poète dans ses vers et s'en irait les déclamer devant les plus hautes personnalités de l'empire. Elle était redevable à Tawba de tout ce bonheur qu'il lui avait donné et que sans lui elle n'aurait jamais connu. Elle se rappelait sa fidélité sans faille, ce soutien indéfectible, cette amitié solide qu'en sus de l'amour il lui avait offerts, car cet homme qu'elle avait passionnément aimé avait su aussi être son frère le plus cher.

Quelquefois, son cœur se serrait en se remémorant les rares moments où il l'avait accusée d'indifférence, voire de cruauté. Elle se souvenait l'avoir repoussé un soir où il s'abandonnait au vertige du désir, et le lendemain il lui avait envoyé un messager qui, du sommet d'une colline, avait déclamé ces vers qu'il avait écrits :

Que Dieu lui pardonne !
Car puis-je passer une seule nuit
Sans que l'image de sa personne
Vienne me hanter ?

Elle lui avait répondu par d'autres vers :

Et que Mon Seigneur
Lui accorde Son pardon
Et toute Sa protection !
Car, combien nous fait souffrir ce désir
Que nous ne pourrons assouvir !

Une fois, lassée de ce qu'il lui ait reproché son caractère imprévisible, alors que Sawwâr venait aussi de lui faire une scène de jalousie, elle lui avait dit en ne cachant pas son irritation :

— Tu ne comprendras jamais rien au cœur des femmes.

Et il avait constaté d'une voix triste et lasse :

— A ton cœur seulement, Laylâ, car tu es différente des autres femmes.

Pourtant, s'il avait parfois douté de son amour, elle l'avait aimé cependant de toutes les forces de son être et elle aurait volontiers donné sa vie pour lui.

Et si Laylâ maudissait ses propres dérobades, si elle jugeait lâche sa conduite passée, elle se découvrait maintenant un courage neuf, insoupçonné, qui la poussait irrésistiblement à prendre la défense de Tawba face aux critiques des gens. Car le poète ne ressemblait à personne : il était l'un de ces êtres rares qui vous marquent à jamais quand on les rencontre, même si on ne s'en rend pas compte la toute première fois où on les voit, comme si leurs âmes pudiques avaient besoin de temps pour dévoiler une à une leurs profondes qualités.

Mabad avait dépeint à Laylâ divers traits de l'âme chevaleresque de Tawba. Il lui avait raconté comment, dans la semaine précédant sa mort, après un violent combat livré contre les Banû Awf, il avait pris soin de ses ennemis blessés. Le poète en effet n'avait pas voulu céder aux objurgations de son frère qui l'incitait à partir et à abandonner ces derniers. Il avait au contraire réclamé de l'eau pour les désaltérer et laver leurs plaies, puis, bravant le danger encouru, il s'était rendu chez l'un des leurs pour l'informer de l'endroit où ils se trouvaient afin qu'ils puissent être soignés ou enterrés.

Laylâ avait eu aussi connaissance des circonstances dans lesquelles Tawba avait trouvé la mort, de même qu'elle avait appris la défection de ses proches : son cousin Qâbid avait failli à sa mission de guetteur et il s'était si bien endormi qu'il n'avait pas averti Tawba de l'arrivée de ses ennemis. Quant à son frère Abd Allâh, quoique blessé à la jambe, il avait été, lors de son

retour, vilipendé par son clan qui condamnait sa conduite de lâche.

Laylâ les haïssait d'avoir abandonné son aimé : pour le venger, elle ne possédait qu'une plume au lieu d'une épée, mais se promettait de les fustiger dans ses vers et de les rabaisser publiquement comme l'avait fait son illustre devancière, la poétesse al-Khansâ, en satirisant les guerriers de sa tribu qui avaient manqué de bravoure en ne se portant pas au secours de son frère.

Laylâ couvrait de ses sarcasmes les parents de son aimé :

Tawba appela Qâbid
Quand l'ombre de la Mort
Planait déjà,
En ne lui répondant pas
Qâbid manqua
Vraiment de générosité

Puis le petit Abd Allâh,
Tout comme son cousin,
Bien vite se consola,
Mais si, ce jour-là,
Il l'avait voulu,
Il aurait pu sauver
Mon Aimé.

Elle blâmait aussi la traîtrise des Banû Awf, les meurtriers de Tawba :

Que de regrets hantent
Mon âme pour l'homme tué
Par les Banû Awf, ce n'étaient
Point eux que je redoutais
Jadis pour sa vie.

Mais je craignais
Plutôt pour lui
Une tribu qui aurait surgi
Des routes de Syrie.

Mais les mots qu'elle employait ne lui semblaient jamais assez durs, ni assez blessants pour dénoncer leurs agissements :

De plus d'un, les Banû Awf
Ont fait couler le sang
Et la nouvelle du sien versé
Volera du Nadjd au Ghawr.

Un ramassis vulgaire
De Banû Awf se liguèrent
Contre lui, et de défenseur
Il n'eut guère
Au plateau des Deux Radhas.

Dis aux Banû Awf qu'ils subiront
Une invasion
Et si s'éteint son ardeur
Nous nous emploierons
A la ranimer.

Elle savait aussi que de stupides gens ne manqueraient pas de se dresser contre Tawba, en critiquant son passé de libertin, en blâmant ses nombreuses razzias et en le qualifiant de « voleur de chameaux ». Mais ce Tawba qu'ils évoquaient lui était totalement étranger. Elle n'avait connu que l'homme dont elle célébrait les vertus dans ses vers :

Il fut ce noble seigneur dont la beauté
Dans la prime jeunesse
Allait croissant
Jusqu'à ce que la maturité
Couronne ses tempes
De cheveux blancs

Lorsque la Mort arrivait
Tu le voyais prêt à l'abreuver,
Frappant ses adversaires
A coups de cimeterre

Tu le voyais vaillant à la guerre
Et combattant avec zèle

Tandis que tout coursier
Fuyait ses pareils

Il vécut hautement loué,
Point blâmé en ses actions
Et, la mine jamais renfrognée
Quand il faisait de nombreux dons
A ses parents.

Et c'est au poète seul qu'elle entendait dédier désormais toutes ses élégies funèbres :

Tawba disparu à jamais,
J'ai juré
De ne plus composer de thrène
Pour un homme qui meurt,
Et de ne plus verser de pleurs
Sur les victimes de grands malheurs.

Pour un jeune seigneur
La Mort n'est guère
Un désohnneur
Quand les vices
Durant sa vie
Ne l'ont point flétri.

Et deux amis liés
Par une tendre amitié
Seront fatalement séparés
Même s'ils tiennent très fort
L'un à l'autre, en s'étant
Fréquentés longtemps!

Que Dieu ne réduise pas
Ton nom à néant,
Toi vivant ou mort
Si, le Sort, de ses funestes coups
T'a frappé durement!

Jamais je ne cesserai
De te pleurer,

Je l'ai juré,
Tant que, perché sur la branche,
Le ramier roucoulera
Ou que l'oiseau volera.

Peu importait à Laylâ que l'on criât au scandale et qu'on la vouât aux gémonies pour magnifier dans ses thrènes un homme qui n'était pas son mari. Du moins serait-elle en accord avec elle-même, du moins ferait-elle taire cette voix intérieure qui la harcelait en lui répétant sans répit :

— Tawba était prêt à tout te sacrifier, et toi que lui as-tu donné ?

Car ce preux n'avait-il pas risqué sa vie, n'avait-il pas affronté tous les périls pour passer tous ces moments auprès d'elle ? A force de côtoyer le courage, on devient courageux. En mourant, Tawba lui avait transmis un peu de son intrépidité, c'était le seul moyen que détenait désormais Laylâ pour rester en contact avec lui, au-delà de la mort.

52

La réconciliation

Elle croulait à présent sous les éloges et les faveurs des différents souverains umayyades comme Muawiya, Marwân Ibn al-Hakam et Abd al-Malik, ou encore ceux de brillants gouverneurs tels qual-Hadjdjâdj Ibn Yûsuf. Car son génie poétique lui avait permis d'aborder avec un égal bonheur le genre du panégyrique, après avoir si bien cultivé celui de l'élégie funèbre. Et les califes montraient de la fierté et de la gratitude d'être hautement loués, en récompensant Laylâ par de riches présents.

Mais Laylâ était lasse. Lasse de cette vie qu'elle menait, lasse de n'être plus accompagnée, lasse de ses périples solitaires. Certes, elle n'oubliait pas Tawba : il était bien le seul homme qu'elle ait vraiment aimé, mais la vie était là, qui reprenait insensiblement ses droits, et Laylâ ne se sentait point faite pour une vie d'errance et de solitude, car elle était trop femme et trop pleine de tendresse. La petite esclave qui lui tenait compagnie et qu'elle traitait comme sa fille ne comblait pas cette sensation de vide affreux qui l'étreignait. Elle se sentait peu à peu inexorablement entraînée vers un gouffre de désespoir.

Le jour où Sawwâr vint la voir, il eut l'intelligence — ou plus simplement cette sorte de sixième sens que possède tout homme sincèrement épris — de comprendre immédiatement que le salut de Laylâ était vide de ce ressentiment qu'elle lui manifestait autrefois. Et il est vrai que Laylâ n'en nourrissait plus maintenant contre lui. Elle avait cessé de se répéter, comme au début de leur rupture :

« Si Sawwâr m'avait rendu ma liberté, tout cela ne serait pas arrivé. »

Elle avait saisi à présent que la mort n'accepte jamais de

différer les rendez-vous qu'elle donne à ses victimes. Que Laylâ eût été ou non aux côtés de Tawba, il serait mort de toute façon, puisque sa dernière heure avait sonné. Il serait peut-être mort ailleurs, dans une autre contrée, mais le trépas l'aurait toujours rattrapé à l'instant fixé. Alors, pourquoi en vouloir à Sawwâr ? Et Laylâ n'était pas femme à ressasser amertume et regrets. Elle ne voulait plus vivre dans ce passé qui ne faisait que la déchirer.

Sawwâr lui dit simplement, les yeux fixés sur elle :

— Tu m'as manqué.

Et elle murmura :

— Toi aussi.

Pour un peu, Sawwâr aurait pleuré de joie. C'était la première fois que Laylâ regrettait son absence.

Il la regarda. Elle soutint son regard. Il alla près d'elle, effleura son front d'un baiser léger puis l'attira vers lui. Laylâ se blottit dans ses bras et appuya sa tête sur son épaule.

Un long moment, ils restèrent ainsi enlacés, sans bouger, ni parler, chacun puisant dans la présence de l'autre un apaisement à cette tristesse qui ne les avait pas quittés tous deux depuis si longtemps. Les mots étaient superflus. Il est des plaies qu'il ne faut pas toucher de peur de réveiller la douleur.

Il embrassa ses lèvres. Elle répondit à son baiser.

C'était peut-être la première fois depuis le début de leur mariage que l'un et l'autre pensaient, en même temps, qu'ils se trouvaient bien ensemble.

53

Un ennemi inattendu

La plus vive indignation se peignit sur les traits de Laylâ. Ses yeux lancèrent des éclairs.

Sawwâr, qui venait de rentrer, remarqua, en son for intérieur, qu'il n'avait pas vu Laylâ piquer une telle colère depuis la mort de Tawba.

— Que se passe-t-il ? Tu parais hors de toi.

— Il y a de quoi ! fulmina-t-elle en lui tendant une feuille de papier à demi déchirée, ornée de gros caractères noirs. Lis. Lis donc les vers satiriques qu'al-Nâbigha al-Djadî a composé sur moi.

Sawwâr saisit la feuille et la lut avec attention.

Après une seconde lecture, il égrena tout un chapelet d'injures où il incrimina al-Nâbigha et son clan, les Banû Djada, qui était vaguement apparenté à celui de Laylâ.

— C'est la première fois, s'exclama Laylâ, que je constate pareille obscénité dans les propos qu'un poète tient à l'encontre d'une femme... Affirmer par exemple qu'elle a mieux à faire en s'occupant de son sexe plutôt que de poésie, c'est réellement révoltant. Mais je te promets bien que je vais lui répondre par quelques satires bien senties qui le couvriront de ridicule pour le restant de sa vie. Chaque fois que les gens le verront, ils se gausseront de lui en se rappelant mes vers.

Sawwâr eut soudain un rire étouffé, puis, devant la mine interloquée de Laylâ, il rit bientôt à gorge déployée.

Le rire de son époux exacerba son courroux.

— Qu'est-ce qui te prend ? Es-tu devenu fou ?

— Je trouve cela très regrettable, hoqueta Sawwâr, mais,

dans un sens, je ne puis m'empêcher de penser que c'est flatteur pour moi.

Il essuya une larme qui coulait de son oeil, tant il avait ri.

— Ah, c'est ainsi que tu réagis! On satirise ton épouse et tu trouves cela flatteur.

— Ecoute! N'est-ce pas plutôt flatteur pour ton mari, lorsque al-Nâbigha déclare que ton sexe — c'est bien le terme précis dont il use — est suffisamment occupé par les prouesses conjugales pour que ton esprit ait besoin de s'adonner à la poésie?

— Tu es vraiment un homme surprenant : voilà qu'au lieu de me défendre, tu donnes la main à mes ennemis.

Sawwâr se leva, lui enlaça la taille et dit d'un ton qui se voulait rassérénant :

— Mais non, ma douce, je te promets que je vais te venger en lui adressant quelques vers pleins de méchanceté.

— Puisque tu te piques à présent d'écrire des vers, voici une belle occasion de te faire entendre, s'écria Laylâ avec un soupir dans la voix.

— Je te le promets, mais d'abord calme-toi, je ne veux pas que ma femme soit dans tous ses états.

— A-t-on jamais reproché à al-Khansâ de faire de la poésie? L'a-t-on satirisée pour ses thrènes?

— N'oublie pas, observa Sawwâr, qu'entre ma tribu et celle des Banû Djada, il y a déjà eu un échange d'épigrammes. Al-Nâbigha vise les miens à travers toi.

— Dans ce cas, pourquoi ne s'attaque-t-il pas à vous directement.

— Mais parce que tes poèmes, ma douce, t'ont rendue aussi célèbre que lui et qu'il a pris ombrage de tous les hommages dévolus à ton talent.

— Puisqu'à travers moi, c'est, selon toi, ton clan qui est visé, il n'a qu'à composer des satires à votre intention et moi, me laisser en paix.

— Mais, ma gazelle, je viens de te dire qu'il l'a déjà fait par le passé. Or, étant donné que tu es plus célèbre que nous

aujourd'hui, il sait pertinemment que ses vers feront encore plus de bruit, s'il te prend à partie.

— Il a réussi. Tous les gens en parlent.

— J'espère que tu ne te laisseras pas faire, ma douce, et que tu vas montrer cette férocité dont toi seule as le secret quand une guêpe t'a piquée.

Sawwâr faisait allusion à la violence des sarcasmes dont Laylâ avait couvert les proches de Tawba en fustigeant leur lâcheté de n'avoir point secouru le poète.

La colère déserta subitement le visage de Laylâ pour laisser place à l'ironie. Visiblement, son esprit était déjà parti à la recherche de rosseries dignes de figurer dans un morceau d'anthologie.

Elle adressa à Sawwâr un sourire amusé.

— Je vais rappeler à Nâbigha que sa mère a déjà fait bien avant moi ce que précisément il me reproche, et...

Elle laissa sa phrase en suspens.

— C'est cela, approuva son mari d'un air ravi. Je sens que tu es sur la bonne voie. Tu vas défendre l'honneur du clan et couvrir Nâbigha de tant de railleries que tous les gens riront à ses dépens. Ainsi le monde dira : « Laylâ a eu raison d'al-Nâbigha. » Je suis persuadé que tu vas réussir et qu'on t'appréciera aussi pour tes satires.

Sawwâr ne se doutait pas, en encourageant ainsi sa femme, que sa prédiction s'avérerait juste et que les critiques littéraires salueraient bientôt, à l'unanimité, cet aspect inattendu du talent de Laylâ.

Elle jeta à Sawwâr un regard reconnaissant.

54

Un mythe

Le temps a passé. Combien ? Elle ne saurait le dire. Ses seuls repères lumineux sont ses visites aux califes, aux gouverneurs, aux hauts dignitaires. Ils la reçoivent avec des égards, apprécient ses thrènes, sont flattés par ses panégyriques. Certains vont même jusqu'à affirmer qu'aucun poète n'a donné d'eux meilleure description qu'elle. Et, bien qu'elle ait pris de l'âge, elle décèle encore dans leurs yeux l'hommage du désir à la beauté.

Il leur arrive fréquemment de ne pas retenir davantage la question qui leur brûle les lèvres sur la pureté de ses relations avec Tawba. Au début, cette interrogation malséante, cette curiosité malsaine la choquaient, puis elle a fini par s'y habituer. A présent, elle n'en a cure, et c'est quand on ne la questionne pas sur ce sujet qu'elle s'étonne. Elle a même parfois envie de sourire, car chacun pense faire preuve d'originalité en se croyant le premier à effleurer une telle question, mais elle ne les détrompe pas et les laisse à leurs illusions.

La gloire ne l'émeut pas, même assortie d'un relent de scandale. Elle a gravi la cime des honneurs d'où elle domine son passé et son présent. L'avenir lui est indifférent, car elle se sent désormais étrangère à tout, elle qui a brûlé naguère de tant de passion. Elle, en qui chaque moment a imprimé sa trace de bonheur ou de malheur, elle, qui a frémi par toutes les fibres de sa peau et de son âme, ne ressent plus rien à présent.

Un jour, Tawba lui avait avoué :

« Avant de te rencontrer, je n'étais pas un homme vivant ! »

Comme elle n'avait pas alors l'expérience de la vie, la portée de ce propos lui avait échappé. Maintenant elle sait : elle n'a

qu'à remplacer « avant toi » par « après toi ».

Combien de paroles de Tawba lui revenaient ainsi à l'esprit, et qu'elle décryptait aujourd'hui d'une tout autre manière. Elle lui était rétrospectivement reconnaissante de n'avoir entaché leur amour d'aucune tricherie. Et c'était cette droiture même et cette fidélité sans faille qui rendaient son souvenir inaltérable et résistant à l'épreuve du temps. Elle savait qu'elle avait atteint avec lui le faîte de la passion. Il s'était donné à elle comme elle s'était donnée à lui, même si leurs corps ne s'étaient jamais unis. La certitude absolue que Tawba serait à ses côtés en n'importe quelle circonstance de sa vie, et en dépit de toutes les intrigues ourdies par les ennemis de leur amour, l'avait soudée à jamais à lui. Il avait pu compter sur elle comme elle avait pu compter sur lui, et c'est cette confiance totale, mutuelle, qui avait donné tant de prix à leur relation, et avait tissé entre eux un lien que seule la mort avait détruit.

Cette passion l'avait menée à la gloire, mais si elle avait eu un choix à faire entre l'amour et la gloire, elle aurait choisi l'amour, car la gloire apporte des joies dérisoires comparées à la plénitude procurée par une passion partagée. Mais on lui a dénié le droit de choisir : le doigt du Destin a désigné la gloire et a barré d'un trait l'amour vrai.

A présent, elle va. Elle peut dire sereine :

« J'ai vécu et j'ai tout connu. Rien ne me surprend plus. »

Elle a déjà un pied dans la légende.

55

Vers la lumière

Elle revient de voyage.

Sur le chemin du retour, elle aperçoit, de son palanquin, la tombe de Tawba.

Elle se souvient de la première fois où elle l'a visitée et où elle a fait égorger une monture de prix pour honorer le poète, comme on le faisait naguère à l'égard de tout seigneur de haut rang. Puis elle a narré son geste dans un court poème :

J'ai tranché les jarrets
D'un chameau racé
Sur les dalles de la tombe
De Tawba
Puisque ses proches à Hayda
Ne l'ont pas protégé.

Elle ne saurait passer devant cette tombe sans prier pour l'âme du poète. Tawba ne s'est-il pas écrié un jour où il pensait à sa propre mort :

Si Laylâ al-Akhyaliyya
Vient jamais me saluer
Quand mon corps sera recouvert
De grosses et lourdes pierres

Je lui adresserais
Un salut plein de gaieté,
Ou, sous l'aspect d'un oiseau,
De ma tombe, je m'élancerai
Vers elle, en poussant un cri.

Le cœur rempli d'envie

De ce qui réjouit tant la vue,
De ce qui est tout à Laylâ
Et qui ne m'appartient plus.

Mais Sawwâr fait la tête. Il ne veut pas qu'elle s'y arrête : toujours cette maudite jalousie qui ne le quitte pas, bien qu'elle ait pris de l'âge.

Elle ne démord pas de son idée et insiste tant que Sawwâr se voit contraint de céder.

Voici la tombe de son aimé.

Voici une effraie qui s'y cachait et qui en sort tout effrayée.

Voici que, dans sa course folle, elle heurte le chameau de Laylâ et le frappe d'effroi.

Elle est tombée sous la violence du choc.

Sa tête a cogné la pierre, celle qui recouvre le corps de Tawba.

Elle est étendue à terre. Elle sent quelque chose de chaud s'échapper de son oreille. Du sang. Elle ne le sait pas, mais Sawwâr le voit. Il l'appelle. Elle ne répond pas. Ses yeux sont clos. Elle ne bouge pas. Une espèce de torpeur l'envahit tout entière. Elle ne souffre pas, mais toujours cette sensation de chaleur derrière l'oreille, là. Elle se sent légère, légère.

A présent, tout devient de plus en plus clair. Elle marche vers la lumière. Elle n'a plus peur. Elle sait qu'elle n'aura plus jamais peur.

Une grande sérénité l'envahit. Le chaos de ce monde d'ici-bas a pris fin, ce chaos qui déchire les âmes en y semant l'angoisse. Ici, êtres et choses reprennent leur vraie place. Chacun est libre d'être avec celui ou celle qu'il aime, car seuls ceux qui s'aiment sont réunis et habitent ici. La haine est impitoyablement bannie.

A présent, elle a compris.

Sawwâr l'appelle, mais elle ne répond pas.

Elle marche vers Tawba. Ils empruntent enfin la même voie, laissant loin derrière eux tous ceux qui les empêchaient d'avancer l'un vers l'autre.

Il n'y a plus désormais que Tawba et Laylâ — Laylâ et Tawba.

Elle pense : « On ne choisit pas sa vie, c'est elle qui vous choisit. »

Sawwâr l'appelle. Elle ne répond pas.

Elle ne répondra plus jamais.

56

Epilogue ou la morale de l'amour

Un homme et une femme n'avaient pas eu peur d'aller jusqu'au bout de l'amour et du malheur.

Ils avaient vécu leur passion, toute honte bue, n'écoutant que leurs cœurs, et la gloire avait fondu leurs noms dans le creuset de l'immortalité.

Cet amour, certes, avait été de trop : de trop dans la vie de Laylâ et dans celle de Tawba, de trop pour la paix des familles qui appréhendaient le scandale. Mais cet amour de trop dans leur vie à tous deux n'avait pas été vain : il avait servi leurs œuvres respectives et en avait nourri la sève. Sans lui, en effet, celles-ci n'auraient pas été riches de ces frémissements qui ne peuvent mentir et elles n'auraient point connu cette notoriété qui lie pour le meilleur et pour le pire. Sans lui, Tawba et Laylâ auraient existé sans vivre et ils n'auraient pas été unis pour l'éternité.

Telle est la morale de cet amour qui, s'il les perdit dans l'esprit de leurs familles, ne fut point perdu pour le salut de la poésie. Telle est la vengeance de l'Histoire qui se plaît à réunir dans nos mémoires ceux que la vie s'acharne parfois à séparer avec tant de joie.

LA FIN D'UN MONDE

1. Etat de crise 11
2. Sur le chemin du retour 27
3. La conjuration 37
4. Une maison à Médine 41
5. Un jour pas comme les autres 55
6. Un deuil 59
7. L'impasse 61
8. L'aube sanglante 70
9. Le malaise 83
10. Zayneb 88
11. Changements 91
12. Une fin brutale 98
13. Un esprit prosaïque 110
14. La prière de Laylâ 113
15. Tels des passants... 119
16. « Ils divaguent » 124
17. Une rencontre 128
18. Affinités et sympathie 132
19. La promesse manquée 136
20. Tristesse 138
21. Jadis... 140
22. Déceptions 148
23. Lassitude 159
24. Shaykh Zayd 163
25. La dérobade 170
26. Le rêve trahi 175
27. Un lointain parent 188
28. Ailleurs 193
29. De vieux clichés... 195
30. Réminiscences 200

31. Le silence 202
32. Revirement 203
33. Doutes 206
34. La peur 211
35. Premiers mensonges 221
36. Ni avec toi ni sans toi 226
37. Le mirage 229
38. Le sceau du poète 231
39. Jalousie 233
40. Un départ 241
41. Le refuge 247
42. Le complot 248
43. La décision 250
44. La dernière nuit 255
45. L'attente 259
46. L'adieu 262
47. Un reste de fierté 266
48. L'enfer 270
49. L'indifférence 274
50. La réprobation 280
51. La fin du silence 283
52. La réconciliation 289
53. Un ennemi inattendu 291
54. Un mythe 294
55. Vers la lumière 296
56. Epilogue ou la morale de l'amour 299

Dépôt légal 4eme trimestre 1991

PHOTOCOMPOSITION
En.A.P. - U.P. Khemisti
6, av. Pasteur - ALGER

IMPRIMERIE EN NAKHLA Bouzareah